Sur la Nouvelle Entrion des

AVENTURES DE GIL BLAS.

T'Editeur de cette nouvelle Edition croit qu'il est de son devoir de faire connoître au Public, qu'il a pris les plus grands foins pour la lui présenter la plus complette & la plus correcte, perfuade qu'il est très effentiel de ne mortire entre les mains de la jeuneffe que des hores proment correct. Care Edition of Parte for la derniere de l'ures. D confrontée aust celle qui l'onis preciales Conque serile tio la Erene factor differentes fois avant d'étre mile fous la preffe. Le Librage de pas sparent son plus la dipersit in a fait praver iralicirat nuovila planon son Padollic. la rendra blus parfavo is préférable à toute Coperdant from Accommoder their ore poudraient en avoir sans planches, il est détermint pi la vegare, ceite en deux volumes à paorie tres medique.

Ch

HISTOIRE

DE 12518 pp 6

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

Par M. LE SAGE.

Neuvelle Edition, remai & corrigio.

AVEC DES PROUES.

TOME PREMIER



A LONDRES, Chez J. Novasa, Libraire du ROI. MDCCLXIX.

HISTOIRE

DE

GILBLAS

DE SANTILLANE,

THE M. LESAGE.

Transpire Colored Action Colored Color

TOME PREMIER.



Cort J. Novasa, Libraice du ROL.

NAME OF THE OWNER OW

real a propose. Studie success among con-

DECLARATION

un pen eren saigner seura malades. On voit, RUETEU A'L tel Congrammen Javoue que je n'ai pas tant

Omm n il y a des personnes

C qui ne scaurotent lire, fans

a prications des caracteres vicieux ou ridicules

qu'elles trouvent dans les ouvrages, je déclare à ces lecteurs malins, qu'ils au roient tort d'appliquer les portraits qui font dans le présent livre. J'en fais un aveu public : je ne me suis proposé que de représenter la vie des hommes telle qu'elle est. A Dieu ne plaise que j'aie eu dessein de désigner quelqu'un en particulier. Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui ce qui peut convenir à Tome I.

d'autres, auss-bise qu'à lui; autrement, comme dit Phédre, il se sera connoître mal à propos. Stulte nudabit animi confcientiam.

On voit en Castille, comme en France, des médecins dont la méthode est de saire un peu trop saigner leurs malades. On voit partout les mêmes vices & les mêmes originaux. J'avoue que je n'ai pas toujours exactement suivi les mœurs Espagnoles: & ceux qui spavent dans quel désordre vivent les comédiennes de Madrid, pourroient me reprocher de n'avoir passeit une pointure assez sorte de leurs déseglemens: mais j'ai oru devoir les adoucits pour les consormer à nos manières.

roient tort d'appaiquer les portraits qui sont dans la present livre. Jen fais un aveu public : e ne rée sois proposé que de représenter la récodes homanes relle qu'élle est. A l'ille de platse que j'aic qu'élle est. A l'ille de platse que j'aic eu dessein de veligner quelqu'un en particulier. Qu'aucun lecteur ne prenne taculier. Qu'aucun lecteur ne prenne donc pour lui es qui peut convenir à donc pour lui es qui peut convenir à donc pour lui es qui peut convenir à donc leur lui es qui peut convenir à

laidh done parier Pauser; & fans perdie de AULECTEUR

MON HERITIER, TOLLOW AS ET ANIES

A VANT que d'entendre l'histoire de ma je vais ta faire

Deux écolien alloient ensemble de Penasiel Salamanque, Se sentant les de alrésses il e arrêterent au bord d'une fontaine, qu'ile rencontrerent fur leur chemin. La tandis qu'ile se délassoires, aurès e être délasteres ils appereurent par hacard auprès d'enve sur une pieure à fleur de terre, quelques mots deix un pen essaée, par le terre à par les pieux des terres quelques mots deix un pen essaée, par le terre à par les pieux des terres quelques acetse formaine. Ils jetterent de l'eau sur la pieure pour la laver. Se ils l'écontre de l'eau sur la pieure pour la laver, & ils lurent ces paroles Caffillanes : Aqui està encerrada el alma del Licenciado Pedro Garciai, ICI EST ENFERME'S L'AME DU LI-CENCIE' PIERRE GARCIAS.

24

32

9

Le plus jeune des écoliers, qui étoit vif & étourdi, n'eut pas acheré de lire l'infeription, qu'il dit en riant de teure fe force : Rien n'ef plus plaisant ! Ici est enfermie l'ame! ... Une ame enfermée! ... Je voudrois scoveir quel ertginal a pu faire une fi ridicule épitable? La achevant ces paroles, il fe leva pour s'en ailer. Son compagnon plus judicieux dit en

lui-même : Il y a là-dessous quelque mystere: Je laissa donc partir l'autre; & sans perdre de tems, se mit à creuser avec son coûteau tout autour de la pierre. Il trouva dessous une bourse de cuire qu'il ouvrit. Il y avoit dedans cent ducats, avec une carte fur laquelle étoient écrites ces paroles en Latin. Sous MON HERITIER, TOLQUI AS EU ASSEZ D'ESPRIT POUR DEMESLER LE SENS DE L'Inscription, et pais un meilleur USAGE QUE MOI DE MON ARGENT. L'écolier ravi de cette découverte, remit la pierre comme elle étoit auparavant, & reprit le chemin de Salamanque, avec l'ame du licencié. Qui que tu fois, ami lecteur, tu vas reffembler à l'un ou à l'autre de ces deux écoliers. Si tu lis mes aventures, fans prendre garde aux infructions morales qu'elles renferment, tu ne tireras aucun fruit de cet ouvrage mais fi tu le lis avec attention, tu y trouveras, fuivant le précepte d'Horace, l'utile mêlé avec l'agréable, 100 / 1 la laver, to ils lurent ces peroles Cambants :

des of a comment of Real comment of the sale

concist Piaker Charcing all the pine joung close technics, quit wit is closely, n'eut pas aches; de line l'information, or'il dit en riure de Conce de line d'information,

as no residue toly sought HISTOIRE

G.W. D.G.W. B. G.W. B.

HIS TOIL REE

per thomas have estad a love to concess until

GILBLAS

Z

DE SANTILLANE.

LIVREPREMIER

CHAPITRE

De la naissance de Gil Blat, & de son éducation.

LAS de Santillane, mon peres après après avoir long-tems porte les après avoir long-tems porte les armes pour le service de la monarchie espagnole, se resulta dans presser la ville on il avoit pris nassance. Il y épousa une petite bourgeoile, qui nétoir plus dans sa premiere jeunesse, se je une au monde dix mois après leur mariage. Ils allerent en suite demeurer à Oviéde, ou ils turens obligée de se mettre en condition. Me mere des inténue me de chambre & mon pere écuyer. Commo ils n'avoient pour tout bien que leurs gasses parolle L'Iome I.

+1700

couru risque d'être assez mal élevé, si je n'eusse pas eu dans la ville un oncle chanoine. Il se nommoit Gil Pérez. Il étoit srere ainé de ma mere, & mon parrain. Représentez vous un petit homme haut de trois pieds & demi, extraordinairement gros, avec une tête ensoncée entre les deux épaules, voilà mon oncle. Au reste, c'étoit un ecclésiassique qui ne song oit qu'à bien vivre, c'est-à-dire qu'à faire bonne chère; & sa prébende, qui n'étoit pas mauvaise, lui

en fournissoit les movens.

Il me prit chez lui dès mon enfance. & fe chargea de mon éducation. Je lui parus fi éveillé, qu'il résolut de cultiver mon esprit. Il m'acheta un alphabet, & entreprit de m'apprendre lui-même à lire, ce qui ne lui fut pas moins utile qu'à moi; car en me faifant connoître mes lettres, il fe remit à la lecture, qu'il avoit toujours fort negligée: & à force de s'y appliquer, il parvint à lire couramment fon bréviaire, ce qu'il n'avoit jamais fait auparavant. Il auroit encore bien voulu m'enseigner la langue latine, c'eût été autant d'argent d'épargné pour lui : mais, hélas le pauvre Gil Pérez! il n'en avoit de sa vie son les premiers principes, c'étoit peut-être (car je n'avance pas cela comme un fait certain) le chanoine du chapitre le plus ignorant : aussi j'ai oui dire qu'il n'avoit point obtenu son bénéfice par son érudition: il le devoit uniquement à la reconneissance de quelques bonnes religieuses. dont il avoit été le discret commissionnaire. qui avoient en le crédit de lui faire donner

Il fut donc obligé de me mettre sous la férule d'un maître: il m'envoya chez le docteur Godinez, qui passoit pour le plus habile pédant d'Oviédo. Je profitai si bien des instructions qu'on me donna, qu'au bout de cinq à fix années j'entendois un peu les auteurs grees, & assez bien les poëtes latifis. Je m'appliquai aussi à la logique, qui m'apprit à raisonner beaucoup. J'aimois tant la dispute, que j'arrêtois les passans, connus ou inconnus, pour leur proposer des argumens. Je m'adressois quelquesois à des figures hibernoises, qui ne demandoient pas mieux, & il falloit alors nous voir disputer. Quels gestes, quelles grimaces, quelles contorfions ! nos yeux étoient pleins de fureur, & nos bouches écumantes. On nous devoit plutôt prendre pour des possédés que pour des philofophes.

Je m'acquis toutefois par-là dans la ville la réputation de scavant. Mon oncle en fut ravi, parce qu'il fit réflexion que je cesserois bientot de lui être à charge. Ho ca, Gil Blas, me ditil un jour, le tems de ton enfance est passé. Tu as déja dix-sept ans, & te voilà devenu habile garçon. Il faut fonger à te pouffer, je fuis d'avis de t'envoyer à l'univerlité de Salamanque; avec l'esprit que je te vois, tu ne manqueras pas de trouver un bon poste. Je te donnerai quel-ques ducats pour faire ton voyage, avec ma mule qui vant bien dix à douze pistoles; to la vendre à Salamanque, & tu en employeras l'argent à

, a lail lain buit

L'entretenir jusqu'à ce que tu sois place. A 2

Il ne pouvoit rien me propofer qui me fut plus agréable, car je mourois d'envie de voir le pays. Cependant j'eus affez de force sur moi pour cacher ma joie; & lorfqu'il fallut partir, ne paroissant sensible qu'à la douleur de quitter un onele à qui j'avois tant d'obligation, j'attendris le bon homme, qui me donna plus d'argent qu'il ne m'en auroit donné, s'il eût pu lire au fond de mon ame. Avant mon départ, l'allai embrasser mon pere & ma mere, qui ne m'éparguerent pas les remontrances. Ils m'exhorterent à prier dieu pour mon oncle, à vivre en honnête homme, à ne me point engager dans de mauvaises affaires. & fur toute chose à ne pas prendre le bien d'autrui. Après qu'ils m'eurent très longtems harangué, ils me firent présent de leur benediction, qui étoit le seul bien que j'attendois d'eux, Aussitôt je montai sur ma mule. & fortis de la ville.



CHAPITRE II.

Des allarmes qu'il eut en allant à Pennaffor; de ce qu'il fit en arrivant dans cette ville; & avec quel bomme il foupa

ME voilà donc hors d'Oviédo, sur le chemin de Pennassor, au milieu de la campagne, maître de mes actions, d'une manvaise mule. & de quarante bons ducats, sans compter quelques réaux que j'avois volés à mon tres honoré oncle. La premiere chose que je se. n

. 13

nt

Щ

T-

n le

as

nt

le

16

14

fut de laisser ma mule aller à discrétion, c'est-àdire au petit pas. Je lui mis la bride fur le cou. & tirant mes ducats de ma poche, je commencai à les compter & recompter dans mon chapeau. Je n'étois pas maître de ma joie. Je n'avois jamais vu tant d'argent. Je ne pouvois me lasser de le regarder & de le manier. Je le comp-tois peut-être pour la vingtieme fois, quand tout-à-copp ma mule levant la tête & les oreilles. s'arrêta au milieu du grand chemin. Je jugeai que quelque chose l'effrayoit, je regardai ce que ce pouvoit être. J'apperçus sur la terre un chapeau renverlé fur lequel il y avoit un rofaire à gros grains, & en même tems j'entendis une voix lamentable qui prononça ces paroles : Seigneur passant, ayez pitié, de grace, d'un pauvre soldat estropié: jettez, s'il vous plait, quelques pieces d'argent dans ce chapeau, vous en serez récompense dans l'autre monde. Je tournai aussitôt les yeux du côté que partoit la voix. Je vis au pied d'un buisson, à vinot ou trente pas de moi, une espece de soldat qui, fur deux bâtons croifés, appuyoit le bout d'une escopette, qui me parut plus longue qu'une pique, & avec laquelle il me couchoit en jouc. A cette vue, qui me fit trembler pour le bien de l'église, je m'arrêtai tout court, je serrai promptement mes ducats, je tirai quelque reaux, & m'approchant du chapeau disposé à recevoir la charité des fidèles effrayés, je les jettai dedans l'un après l'autre, pour montrer au foldat, que j'en usois noblement. Il sut latisfait de ma générolité, & me donna autant The bare of

de bénédictions que je donnai de coups de pieds dans les flancs de ma mule, pour m'éloigner promptement de lui: mais la maudite bête trompant mon impatience, n'en alla pas plus vite: la longue habitude qu'elle avoit de marcher pas à pas sous mon oncle, lui avoit fait

perdre l'ufage du galep.

Je ne tirai pas de cette aventure un augure trop favorable pour mon voyage. Je me représentai que je n'étois pas encore à Salamanque, & que je pourrois bien faire une plus mauvaise rencontre. Mon oncle me parut très imprudent, de ne m'avoir pas mis entre les mains d'un muletier. C'étoit sans doute ce qu'il auroit dû faire; mais il avoit songé qu'en me donnant sa mule, mon voyage me conteroit moins; & il avoit plus pense à cela, qu'aux périls que je pouvois courir en chemin. Ainsi, pour réparer sa faute, je résolus, si j'avois le bonheur d'arriver à Pennaflor, d'y vendre ma mule, & de prendre la voie du muletier pour aller à Astorga, d'où je me rendrois à Salamanque par la même voiture. Quoique je ne fusse jamais sorti d'Oviédo, je n ionorois pas le nom des villes par où je devois passer: je m'en étois fait instruire avant mon départ.

l'arrivai heurensement à Pennaflor, je m'arrêtai à la porte d'une hôtellerie d'assez bonne apparence. Je n'eus pas mis pied à terre, que l'hôte vint me recevoir fort civilement. Il détacha lui-même ma valise, la chargea sur ses épaules, & me conduint à une chambre. pendant qu'un de ses valets menoit ma mule à l'écurie. ' Cet hôte, le plus grand babillard des Afuries, & aussi prompt à conter sans nécessité ses propres affaires que curieux de sayoir celles d'autrui, m'apprit qu'il se nommoit André Corcuélo; qu'il avoit servi longtems dans les armées du roi en qualité de sergent, & que depuis quinze mois il avoit quitté le service pour épouser une fille de Castropol, qui, bien que tant soit peu basanée, ne faissoit pas de faire valoir le bouchon. Il me dit encore une infinité d'autres choses, que je me serois fort bien passé d'entendre. Après cette confidence, se croyant en droit de tout exiger de moi, il me demanda d'où je venois, où j'allois, & qui j'étois. A quoi il me fallut répondre article par article; parce qu'il accompagnoit d'une profonde révérence chaque question qu'il me faisoit, en me priant d'un air si respectueux d'excuser sa curiosité, que je ne pouvois me défendre de la satisfaire. Cela m'engagea dans un long entretien avec lui, & me donna lieu de parler du dessein & des raisons que j'avois de me défaire de ma mule, pour prendre la voie du muletier. Ce qu'il approuva fort. non succinctement; car il me représenta làdesfus, tous les accidens facheux qui pouvoient m'arriver sur la route: Il me rapporta même plufieurs histoires finistres de voyageurs. Je croyois qu'il ne finiroit point. Il finit pourtant en disant que si je voulois vendre ma mule, il connoissoit un honnête (maquignon) qui l'achetteroit. Je lui temoignai qu'il me feroit plattir core A

l.

le

17

6.

a-

5

de l'envoyer chercher: il y alla fur le champ

lui-même avec empressement.

Il revint bientôt accompagné de son homme. qu'il me présenta, & dont il loua fort la probité. Nous entrâmes tous trois dans la cour. où l'on amena ma mule. On la fit paffer & repasser devant le maquignon, qui se mit à l'examiner depuis les pieds jusqu'à la tête. Il ne manqua pas d'en dire beaucoup de mal. l'avoue qu'on n'en pouvoit dire beaucoup de bien; mais quand c'auroit été la mule du pape, il y auroit trouvé à redire. Il assuroit donc qu'elle avoit tous les défauts du monde; & pour me le mieux persuader, il en attestoit l'hôte, qui fans doute avoit ses raisons pour en convenir. Hé bien, me dit froidement le maquignon, combien prétendez-vous vendre ce vilain animal-là? Après l'éloge qu'il en avoit fait, & l'attestation du seigneur Corcuélo, que je croyois homme fincere & bon connoisfeur, j'aurois donné ma mule pour rien; c'est pourquoi je dis au marchand, que je m'en rapportois à sa bonne-foi; qu'il n'avoit qu'à prifer la bête en conscience, & que je m'en tiendrois à la prifée. Alors faifant l'homme d'honneur, il me répondit qu'en intéressant sa conscience, je le prenois par son soible. Ce n'étoit pas effectivement par son sort; car au lieu de faire monter l'estimation à dix ou douze pistoles, comme mon oncle, il n'eut pas honte de la fixer à trois ducats, que je recus avec autant de joie que si j'ensse gagne à ce marché-là. Après

Après m'être si avantageusement défait de ma mule, l'hôte me mena chez un muletier qui devoit partir le lendemain pour Aftorga. Ce muletier me dit qu'il partiroit avant le jour, & qu'il auroit soin de me venir réveiller. Nous convînmes du prix, tant pour le louage d'une mule, que pour ma nourriture; & quand tout fut réglé entre nous, je m'en retournai vers Phôtellerie avec Corcuelo, qui chemin faifant se mit à me raconter l'histoire de ce muletier. Il m'apprit tout ce qu'on en disoit dans la ville. Enfin il alloit de nouveau m'étourdir de son babil importun, si par bonheur un homme affez bien fait ne fut venu l'interrompre, en l'abordant avec beaucoup de civilité. Je les laissai ensemble, & continuai mon chemin, sans soupconner que feusse la moindre part à leur entretien.

П

1.

le

е,

C

&

it

n

le

re

0, if-

eft

P-

n-

n-

n-

Qe.

au ou

re-

61

rès

Je demandai à souper des que je sus dans l'hôtellerie. C'étoit un jour maigre. On m'accommoda des œuss. Pendant qu'on me les apprêtoit, je liai conversation avec l'hôtesse, que je n'avois point encore vue. Elle me parut assez jolie, & je trouvai ses allures si vives, que j'aurois bien jugé, quand son mari ne me l'auroit pas dit, que ce cabaret devoit être fort achalandé. Lorsque l'omelette qu'on me faisoit, sut en état de m'être servie, je m'assis tout seul à une table. Je n'avois pas encore mangé le premier morceau, que l'hôte entra, suivi de l'homme qui l'avoit arrêté dans la rue. Ce cavalier portoit une longue rapiere, & pouvoit bien avoir trente ans. Il s'approcha

out

l'or

qu'

de

gei

rut

fou

t-i

vo

till

le

gr

m

CO

à-

fe

di

jo

je

J

P

n

d

t

n

1

de moi d'un air empressé: Seigneur écolier, me dit-il, je viens d'apprendre que vous êtes le seigneur Gil Blas de Santillane, l'ornement d'Oviédo, & le slambeau de la philosophie. Est-il bien possible que vous soyez ce sçavaptissime, ce bel-esprit, dont la réputation est si grande en ce pays-ci? Vous ne sçavez pas, continua-t-il, en s'adressant à l'hôte & à l'hôtesse, vous ne sçavez pas ce que vous possédez. Vous avez un trésor dans votre maison. Vous voyez dans ce jeune gentilhomme la huitieme merveille du monde. Puis se tournant de mon côté, & me jettant les bras au cou; Excusez mes transports, ajouta-t-il, je ne suis point maître de la joie que votre présence me cause.

Je ne pus lui répondre sur le champ, parce qu'il me tenoit si serré, que je n'avois pas la respiration libre; & ce ne fut qu'après que j'eus la tête dégagée de l'embrassade, que je lui dis: Seigneur cavalier, je ne croyois pas mon nom connu à Pennaflor. Comment connu, reprit-il sur le même ton? Nous tenons registre de tous les grands personnages qui font à vingt lieues à la ronde. Vous passez pour un prodige, & je ne doute pas que l'Espagne ne se trouve un jour aussi vaine de vous avoir produit, que la Grece d'avoir vu naître les lages. Ces paroles furent suivies d'une nouvelle accolade, qu'il me fallut encore effuver, au hazard d'avoir le fort d'Anthée. Pour peu que j'eusse eu d'expérience, je n'aurois pas été la dupe de ses demonstrations, ni de ses hyperboles; j'aurois bien connu à ses flatteries outrées, que c'étoit un de ces paraîtes que l'on trouve dans toutes les villes, & qui des qu'un étranger arrive, s'introduisent auprès de lui pour remplir leur ventre à ses dépens; mais ma jeunesse & ma vanité m'en firent juger tout autrement. Mon admirateur me parut un fort honnête homme, & je l'invitai à souper avec moi. Ah? très volontiers, s'écriatiel; je sçais trop bon gré à mon étoile de m'avoir fait rencontrer l'illustre Gil Blas de Santillane, pour ne pas jouir de ma bonne sortune le plus longtems que je pourrai. Je n'ai pas grand appétit, poursuivit-il, je vais me mettre à table pour vous tenir compagnie seulement, & je mangerai quelques morceaux par

complaifance.

èr,

tes

nt

ie.

if-

fi

25,

10-

Z.

US

ne

on

ez

int

ce

la

ue je

as

n-

ns

ıui

ez

if-

us

tre

ne

u-

ur

013

fes

ies

es,

En parlant ainfi, mon panegyriste s'assit visà-vis de moi. On lui apporta un couvert. Il se jetta d'abord sur l'omelette avec tant d'avidité, qu'il sembloit n'avoir mangé de trois jours. A l'air complaisant dont il s'y prenoit, je vis bien qu'elle seroit bientôt expédiée. J'en ordonnai une seconde, qui fut faite fi promptement, qu'on nous la fervit comme nous achevions, ou plutôt comme il achevoit de manger la premiere. Il y procedoit pourtant d'une vitesse tonjours égale, & trouvoit moyen, sans perdre un coup de dent, de me donner louanges fur louanges, ce qui me rendoit fort content de ma petite personne. 11 buvoit auffi fort fouvent; tantot c'éton à ma santé, & tantôt à celle de mon pere & de ma mere, dont if ne pouvoit affez vanter le bon-

2000

hear d'avoir un fils tel que moi. En même tems il versoit du vin dans mon verre, & m'excitoit à lui faire raison. Je ne répondois point mal aux fantés qu'il me portoit; ce qui, avec ses flatteries, me mit insensiblement de si belle humeur, que voyant notre seconde omelette à moitié mangée, je demandai à l'hôte s'il n'avoit pas de poisson à nous donner. Le seigneur Corcuélo, qui selon toutes les apparences s'entendoit avec le parafite, me répondité l'al une truite excellente, mais elle coutert cher à ceux qui la mangeront, c'est un morceau tropi friand pour vous. Qu'appellez-vous trop friand, dit alors mon flatteur d'un ton de voix élevé? vous n'y pensez pas, mon ami. Apprenez que vous n'avez rien de trop bon pour le seigneur Gil Blas de Santillane, qui mérite d'être traité comme un prince.

Je fus bien-aise qu'il eût relevé les dernieres paroles de l'hôte, & il ne fit en cela que me prévenir. Je m'en sentois offense, & je dis fierement à Corcuélo: Apportez-nous votre truite, & ne vous embarrassez pas du reste. L'hôte, qui ne demandoit pas mieux, se mit à l'apprêter, & ne tarda gueres à nous la fervir. A la vue de ce nouveau plat, je vis briller une grande joie dans les yeux du parafite, qui fit paroître une nouvelle complaifance c'est à dire, qu'il donna sur le poisson comme il avoit donné sur les œufs. Il sut pourtant obligé de se rendre, de peur d'accident, car il en avoit jusqu'à la gorge. Enfin, après avoir bu & mangé tout son saoul, il voulut finir la comédie.

comédie. Seigneur Gil Blas, me dit-il en se levant de table, je suis trop content de la bonne chere que vous m'avez saite, pour vous quitter sans vous donner un avis important, dont vous me paroissez avoir besoin. Soyez désormais en garde contre les louanges, désezvous des gens que vous ne connoîtrez point. Vous en pourrez rencontrer d'autres, qui vou-dront comme moi se divertir de votre crédulité, & peut-être pousser les choses encore plus loin. N'en soyez point la dupe, & ne vous croyez point, sur leur parole, la huitieme merveille du monde. En achevant ces mots, il

me rit au nez, & s'en alla:

ne

X

nt

ec

lle

à

g-

es

à

opl

ri-

1X

le

ite

4-6

res

ne

dis

tre

te.

nit

er-

ile

tex

cei

me

das

il

le fus austi sensible à cette baye, que je l'ai été dans la suite aux plus grandes disgraces qui me font arrivées. Je ne pouvois me confoler de m'être laissé tromper si grossierement. ou, pour mieux dire, de sentir mon orgueil humilié. He quoi, dis-je, le traître s'est donc joué de moi? Il n'a tantôt abordé mon hôte que pour lui tirer les vers du nez, ou plutôt ils étoient d'intelligence tous deux? Ah! pauvre Gil Blas, meurs de honte d'avoir donné à ces fripons un juste sujet de te tourner en ridicule. Ils vont composer de tout ceci une belle histoire, qui ponrra bien aller jusqu'à Oviédo, & qui t'y fera beaucoup d'honneur. Tes parens se répentiront sans doute d'avoir tant harangué un sot. Loin de m'exhorter à ne tromper personne, ils devoient me recommander de ne me pas laisser duper. Agité des ces pensées mortifiantes, & enflamme Tom. I.

BO

gra

ne

VU

tat

la

en

Ce

pre

étc

Cre

COI

lai

Pa

da

les

lez ay

dif

me

voi

COI

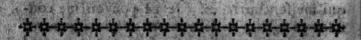
ÇÓI

coi pei fot

5'0

bo

de dépit, je m'enfermai dans ma chambre, de me mis au lit; mais je ne pus dormir, & je n'avois pas encore fermé l'œil, lorsque le muletier me vint avertir qu'il n'attendoit plus que moi pour partir. Je me levai auslitôt; & pendant que je m'habillois, Corcuélo arriva avec un memoire de la dépense, dans lequel la traite n'étoit pas oubliée; & non seulement il m'en fallut passer par où il voulut, mais j'eus encore le chagrin, en lui livrant mon argent, de m'appercevoir que le bourreau se ressouvenoit de mon aventure. Après avoir bien payé un fouper dont j'avois fait si désagréablement la digestion, je me rendis chez le muletier avec ma valife, en donnant à tous les diables le parafite, l'hôte & l'hôtellerie.



CHAPITRE III.

De la tentation qu'eut le muletier sur la route; quelle en sut la suite; & comment Gil Blas tomba dans Carybde en voulant éviter Scylla.

JE ne me trouvai pas seul avec le muletier.
Il y avoit deux enfans de samille de Penanastor, un petit chantre de Mondonédo qui couroit le pays, & un jeune bourgeois d'Astorga qui s'en retournoit chez lui avec une jeune perasonne qu'il venoit d'épouser à Verco. Nous simes tous connoissance en peude tems, & chacun eut bientôt dit d'où il venoit, & où il alloit. La nouvelle mariée, quoique jeune, étoit fa

.

100

10

-

C

C

n

e

-

e

n

a

C

1-

1

Links of the last of the last

10

23

e șă

r

12

oi

ja I-

19

3 <

t.

noire & si peu piquante, que je ne prenois pas grand plaisir à la regarder : dependant sa jeunesse, & son embonpoint donnerent dans la vue du muletier, qui résolut de faire une tentative pour obtenir ses bonnes graces. Il passa la journée à méditer ce beau dessein, & il en remit l'exécution à la dernière couchée, Ce fut à Cacabélos. Il nous fit descendre à la premiere hôtellerie en entrant. Cette maison étoit plus dans la campagne que dans le bourg, & il en connoissoit l'hôte pour un homme discret & complaifant. Il eut le soin de nous faire conduire dans une chambre écartée, où il nous laissa souper tranquilement; mais sur la fin du repas, nous le vimes entrer d'un air furieux. Par la mort, s'ecria-t-il, on m'a volé! l'avois dans un sac de cuir cent pistoles, il faut que je les retrouve. Je vais chez le juge du bourg. qui n'entend pas raillerie là dessus, & vous allez tous avoir la question, jusqu'à ce que vous ayez confessé le crime & rendu l'argent. En difant cela d'un air fort naturel, il fortit, & nous demeurames dans une extrême étonne ment. To a consequent language is used that

Il ne nous vint pas dans l'esprit que ce pouvoit être une seinte, parce que nous ne nous
connoissions point les uns les autres. Je soupconnai même le petit chantre d'avoir fait le
coup, comme il cut peut-être de moi la même
pensée. D'ailleurs nous étions tous de jeunes.
sots. Nous ne scavions pas quelles formalités
s'observent en pareil cas: nous crûmes de
bonne soi qu'on commenceroit par nous met-

B 2

tre à la gêne. Ainsi, cédant à notre frayeur. nous fortimes de la chambre fort brusquement. Les uns gagnent la rue, les autres le jardinchacun cherche fon falut dans la fuite; & le jeune bourgeois d'Aftorga, aussi troublé que nous de l'idée de la question, se fauva comme un autre Enée, sans s'embarrasser de sa femme. Alors le muletier, à ce que j'appris dans la fuite, plus incontinent que ses mulets, ravi de voir que son stratageme produisoit l'effet qu'il en avoit attendu, alla vanter cette rule incénieuse à la bourgeoise, & tâcher de profiter de l'occasion: mais cette Lucrece des Afluries, à qui la mauvaise mine de son tentateur prêtoit de nouvelles forces, fit une vigoureuse résistance, & poussa de grands cris. La patrouille, qui par hazard en ce moment se trouva près de l'hôtellerie, qu'elle connoissoit pour un lieu digne de son attention, y entra, & demanda la cause de ces cris. L'hôte, qui chantoit dans sa cpifine, & qui feignoit de ne rien entendre, fut oblige de conduire le commandant & ses archers à la chambre de la personne qui crioit. Ils arriverent bien à propos, l'Asturienne n'en pouvoit plus. Le commandant, homme groffier & brutal, ne vit pas plutôt de quoi il s'agissoit, qu'il donna cinq ou fix coups du bois de sa hallebarde à l'amoureux muletier, & l'apostrophant dans des termes dont la pudeur n'étoit gueres moins blessée, que de l'action même qui les lui suggéroit. Ce ne fut pas tout. Il se saisit du coupable, & le mena devant le juge avec l'accusatrice, qui, malgré le désordre of

4

Ì

V

V

la

q

ar,

in.

de

me.

s la

u'il

toit ice,

par

tel-

de

ine,

à la

ive-

voit

ru-

o'il

ar-

ant eres

les

fai-

elle étoit, voulut aller elle-même demander justice de cet attentat. Le juge l'écouta, & l'ayant attentivement confidérée, jugea que l'accusé étoit indigne de pardon. Il le sit dépouiller fur le champ, & suffiger en sa présence: puis il ordonna que le lendemain, si le mari de l'Asturienne ne paroissoit point, deux archers, aux fraix & dépens du délinquant, escorteroient la complaignante jusqu'à la ville d'Astorga.

Pour moi, plus épouvanté peut-être que tous les autres, je gagnai la campagne. Je traversai je ne sçais combien de champs & de bruyeres, & fautant tous les fosses que je trouvois fur mon passage, j'arrivai enfin auprès d'une forêt. J'allois m'y jetter, & me cacher dans le plus épais hallier, lorsque deux hommes à cheval s'offrirent tout-à-coup au devant de mes pas. Ils crierent, qui va la le comme ma surprise ne me permit pas de répondre fur le champ, ils s'approcherent de moi, & me mettant chacun le pistolet sur la gorge, ils me sommerent de leur apprendre qui j'étois, d'où je venois, ce que je voulois aller faire dans cette forêt, & fur-tout de ne leur rien déguiser. A cette manière d'interroger, qui me parut bien valoir la question dont le muletier nous avoit fait fête, je leur répondis que j'étois un jeune homme d'Oviédo qui alloit à Salamanque; je leur contai même l'allarme qu'on venoit de nous donner, & j'avousi que la crainte d'être appliqué à la torture m'avoit fait prendre la fuite. Ils firent un éclat de rire à ce discours, qui marquoit ma simplicité. &

l'un des deux me dit: Raffure-toi, mon ami: viens avec nous, & ne crains rien, nous allons te mettre en sureté. A ces mots, il me sit monter en croupe sur son cheval, & nous nous en-

fonçames dans la forêt.

Je ne sçavois ce que je devois penser de cette rencontre. Je n'en augurois pourtant rien de finistre. Si ces gens-ci, disois-je en moi-même, étoient des voleurs, ils m'auroient volé & peutêtre affaffiné. Il faut que ce soit de bons gentilshommes de ce pays-ci, qui me voyant effrayé ont pitié de moi, & m'emmenent chez eux par charité. Je ne fus pas longtems dans l'incertitude. Après quelques detours, que nous fîmes dans un grand filence, nous nous trouvâmes au pied d'une colline, ou nous descendîmes de cheval. C'est ici que nous demeurons, me dit un des cavaliers. J'avois beau regarder de tous côtés, je n'appercevois ni maison, ni cabane, pas la moindre apparence d'habitation. Cependant ces deux hommes leverent une grande trape de bois couverte de terre & de brossailles, qui cachoit l'entre d'une longue allée en pente & souterreine, où les chevaux se jetterent d'eux-mêmes, comme des animaux qui y étoient accoutumés. Les cavaliers m'y firent entrer avec eux : puis baiffant la trape avec des cordes qui y étoient attachées pour cet effet, voilà le digne neveu de mon oncle Pérez pris comme un rat dans une ratiore.



ns n-

n-

te

de

e.

it-

n-

ef-

ez

ıns

ue

DUS

de-

de-

013

013

pa-

)M-

erte

me

Les

aif-

tta-

i de

une

CHAPITRE IV.

Description du souterrein, & quelles choses y vie Gil Blas.

E connus alors avec quelle sorte de gens j'étois, & l'on doit bien juger que cette connoissance m'ôta ma premiere crainte. Une frayeur plus grande & plus juste vint s'emparer de mes sens. Je crus que j'allois perdre la vie avec mes ducats. Ainfi, me regardant comme une victime qu'on conduit à l'autel, je marchois déja plus mort que vif entre mes deux conducteurs, qui sentant bien que je tremblois, m'exhortoient inutilement à ne rien craindre. Quand nous eumes fait environ deux cens pas en tournant & en descendant toujours, nous entrâmes dans une écurie, qu'éclairoient deux grosses lampes de fer pendues à la voûte. Il y avoit une bonne provifion de paille, & plusieurs tonneaux remplis d'orge. Vingt chevaux y pouvoient être à l'aise, mais il n'y avoit alors que les deux qui venoient d'arriver. Un vieux negre, qui paroffloit pourtant encore affez vigoureux, o occupoit à les attacher au ratelier. Nous fortimes de l'écurie, & à la trifte lueur de quelques autres lampes, qui sembloient n'eclairer ces lienz que pour en montrer l'horreur, nous parvinmes à une cuifine, où une vieille femme faisoit rour des viandes sur des brasiers & préparoit le sonper. La cuifine étoit ornée des ustenciles nécessaires, & tout auprès on voyoit une office pourvue de toutes sortes de provisions. La cuifiniere, (il faut que j'en fasse le portrait) étoit une personne de soixante & quelques années. Elle avoit eu dans sa jeunesse les cheveux d'un blond très ardent; car le tems ne les avoit pas si bien blanchis, qu'ils n'eussent encore quelques nuances de leur premiere couleur. Ontre un teint elivâtre, elle avoit un menton pointu & relevé avec des levres fort ensoncées; un grand nez aquilin lui descendoit sur la bouche, & ses yeux paroissoient d'un très beau rouge

pourpré.

Tenez, dame Léonarde, dit un des cavaliers en me présentant à ce bel ange de ténebres, voici un jeune garçon que nous vous
amenons. Puis il se tourna de mon côté,
& remarquant que j'étols pâle & désait: Mon
ami, me dit-il, reviens de ta frayeur, on ne
te veut saire aucun mal. Nous avions besoin d'un valet pour soulager notre cuisiniere,
Nous t'avons rencontré, cela est heureux pour
toi. Tu tiendras ici la place d'un garçon
qui s'est laisse mourir depuis quinze jours.
C'étoit un jeune homme d'une complexion
très délicate. Tu me parois plus robuste que
lui, tu ne mourras pas sitôt. Véritablement
tu ne reverras plus le soleil, mais en récompense tu seras bonne chère & bon seu. Tu
passeras tes jours avec Léonarde, qui est une
créature fort humaine. Tu auras toutes tes
petites commodités. Je veux te faire voir,
ajouta-

1

8

I

n

. n

0

.

ń

e

ıŧ

ajonta-t-il, que tu n'es passici avec des gueux. En même tems il prit un flambeau, & m'ordonna de le suivre. Il me mena dans une cave, où je vis une infinité de bonteilles & de pots de terre bien bouchés, qui étoient pleins, disoit-il, d'un vin excellent. Ensuite il me fit traverser plusieurs chambres. Dans les unes il y avoit des pieces de toile, dans les autres des étoffes de laine & de soie. l'apperçus dans une autre de l'or & de l'argent, & beaucoup de vaisselle, à diverses armoiries. Après cela je le suivis dans un grand salon, que trois lustres de cuivre éclairoient, & qui fervoit de communication à d'autres chambres. Il me fit là de nouvelles questions. Il me demanda comment je me nommois; pourquoi j'étois sorti d'Oviedo ; & lorsque j'eus satisfait sa curiosité: Hé bien, Gil Blas, me dit-il, puisque tu n'as quitté ta natrie que pour chercher quelque bon polle, il fant que tu fois ne coeff pour être tombé entre pos mains. Je te l'ai déja dit, tu vivras ici dans l'abondance, & rouleras fur l'or & fur l'argent, D'ailleurs, tu v seras en sureté. Tel est ce souterrein, que les officiers de la sainte Hermandad viendroient cent fois dans cette forêt sans le découvrir. L'entrée n'en est connue que de moi seul & de mes camarades. Pent-être me demanderas-tu comment nous l'avons pu faire, lans que les habitans des environs s'en foient appereus; mais apprends, mon ami, que ce n'est point notre ouvrage, & qu'il est fait depuis longtems. Après que les Maures se furent rendus maitres maîtres de Grenade, de l'Arragon & de pref-que toute l'Espagne, les chrétiens qui ne voulurent point subir le joug des infidules, prirent la fuite. & vinrent le cacher dans ce pays-el, dans la Biscave, & dans les Asturies, où le vaillant don Pélage s'étoit retiré. Fugitifs & differies par pelotons, ils vivoient dans les mon-tagnes ou dans les bois. Les uns demeuroient dans des cavernes. & les autres firent plusieurs sonterreins, du nombre desquets est celui-ci. Avant ensuite eu le bonheur de chasser d'Rspagne leurs ennemis, ils retournerent dans les villes. Depuis ce' tems-là leurs retraites ont servi d'aiyle aux gens de notre profession. Il est vrai que la fainte Hermandad en a déconvert & detruit quelques-unes; mais il en refte encore, & graces au ciel il y a près de quinze ans que j'habite impunément celle-ci. 4e m'appelle le capitaine Rolando, je suis chef de la compagnie, & l'homme que su as vu avec moi est un de mes cavaliers. ders dit, tu vivressici dans l'apendance, da cour



CHAPITRE V.

De l'arrivée de plusseurs autres voleurs dans le souterrein. S' de l'agréable conversation qu'ils eurent ensemble.

Omme le seigneur Rolando achevoit de parler de cette sorte, il parut dans le salon six nouveaux visages. C'étoit le lieurepant avec cinq hommes de la troupe, qui revenoient





feces
tail
neq
aufil
con
fice
rejo
tab)
la d
vois
ma

deux mannequim remplis de financie de deux mannequim remplis de financie de antile de poivre, de figues, d'amande, le de affinatecs. Le licurenant adréfia la parole de completaine, & lus dit qu'il venoit d'enlever es mannequins à un épicier de Bénaverte, dont a voit auffi pris le mulet. Après qu'il cue randa compte de fon expédition au buteau, les déspouilles de l'épicier furent portées dans l'office. Alors il ne fut plus quettion que de la rejouir. On dreffa dans le falon une grande table, & l'en me renvoya dans le contre de la dame Léonarde mantanific de ce que la vois à faire. Je rédai à la péceptio puisse mon mauvais fort le vouloit aims e le deverant ma douleur, je me préparai à fervir ser nomulêtes gens.

le débutai par le baffet, que je parai le taffes d'argent, de de plufieurs bourelles de terre pleines de ce bout vin que le feignal Bolando m'avoit vant l'argent par plant dévoit vant l'argent à mangant une par plant dévoit par tout les cavalieur le miteur la table. Il commencerent à mangant une paraite de la commencerent à mangant une paraite de la commencerent à mangant une paraite de le mantin prêt à leur verfer du rin. Je m'en arquitant le fir bonnt prace, que j'ons le bonhear do m'attirer des compliments le capitaine four onte en peu de mots mon histoire qui les de ettit fort. L'infinite il leur dit que j'avoit du nérite ; mais j'entre al leur dit que j'avoit du nérite ; mais j'entre al leur dit que j'avoit du nérite ; mais j'entre al membre fants peu le diges, de j'en peuvois entrendre gue

je paroissois né pour être leur échanson, que je valois cent sois mieux que mon prédécesseur. Et comme depuis sa mort c'étoit la segnora Léonarde qui avoit l'honneur de présenter le nectar à ces dieux infernaux, ils la priverent de ce glorieux emploi pour m'en revêtir. Ainsi, nouveau Ganymede, je succédai à cette vieille Hébé.

9

n

q

n

to

u

q

16

r

e

n

C

te

je

je

n

n

t

Un grand plat de rôt, servi peu de tems après les ragoûts, vint achever de raffasier les voleurs; qui buvant à proportion qu'ils mangeoient, forent bientôt de belle humeur, & firent un beau bruit. Les voilà qui parlent tous à la fois. L'un commence une histoire, l'autre rapporte un bon-mot, un autre crie. un autre chante, ils ne s'entendent point. Enfin Rolando, fatigué d'une scene, où il mettoit inutilement beaucoup du fien, le prit fur un ton fi haut, qu'il irsposa silence à la compagnie. Messieurs, leur dit-il, d'un ton de maître, écoutez ce que j'ai à vous proposer. Au lieu de nous étourdir les uns les autres en' parlant tous ensemble, ne ferions nous pas mieux de nous entretenir en personnes raisonnables? Il me vient une pensée. Depuis que nous sommes affociés, nous n'avons pas eu la curiofité de nous demander quelles sont nos familles, & par quel enchaînement d'aventures nous avons embrassé notre profession. Cela me paroit toutefois digne d'être sçu. Faisonsnous cette confidence pour nous divertir. Le lieutenant & les autres, comme s'ils avoient en quelque chose de beau à raconter, accepterent avec

avec de grandes démonstrations de joie la proposition du capitaine, qui parla le premier dans ces termes.

JUE

ur.

ora

ent tir.

et-

ms

les

an-

ent

re,

rie,

nt. il

ton

er.

en'

pas

on-

luc

fa-

res

ela ns-

Le

en

ent

vec

Messieurs, vous sçaurez que je suis sils unique d'un riche bourgeois de Madrid. Le jour de ma naissance sut célébre dans la famille par des réjouissances infinies. Mon pere, qui étoit déja vieux, sentit une joie extrême de se voir un héritier, & ma mere entreprit de me nourrir de son propre lait. Mon aïeul maternel vivoit encore en ce tems-là. C'étoit un bon vieillard qui ne se mêloit plus de rien que de dire son rosaire, & de raconter ses exploits guerriers, car il avoit longtems porté les armes. Je devins insensiblement l'idole de ces trois personnes. J'étois sans cesse dans leurs bras. De peur que l'étude ne me fatiguât dans mes premieres années, on me les laissa passer dans les amusemens les plus puériles. Il ne faut pas, disoit mon pere, que les enfans s'appliquent sérieusement, que le tems n'ait un peu muri leur esprit. En attendant cette maturité, je n'apprenois ni à lire ni à écrire, mais je ne perdois pas pour cela mon tems. Mon pere m'enseignoit mille sortes de Je connoissois parfaitement les cartes, je sçavois jouer aux dez, & mon grand-pere m'apprenoit des romances sur les expeditions militaires où il s'étoit trouvé. Il me chantoit tous les jours les mêmes couplets; & lorsqu'après avoir répété pendant trois mois dix ou douze vers, je venois à les réciter sans faute, mes parens admiroient ma mémoire. Ils ne Tom. I. paroifforent

paroissoient pas moins contens de mon esprit, quand profitant de la liberté que j'avois de tout dire, j'interrompois leur entretien pour parler à tort & à travers. Ah qu'il est joli, s'écrioit mon pere en me regardant avec des yeux charmés! Ma mere m'accabloit aussitôt de caresses, & mon grand-pere en pleuroit de joie. Je faisois austi devant eux impunément les actions les plus indécentes. Ils me pardonnoient tout, ils m'adoroient. Cependant j'entrois déja dans ma douzieme année, que je n'avois point encore eu de maître. On m'en donna un, mais il reçut en même tems des ordres précis de m'enseigner, sans en venir aux voies de fait. On lui permit seulement de me menacer quelquefois, pour m'inspirer un peu de crainte. Cette permission ne fut pas fort salutaire; car ou je me moquois des menaces de mon précepteur; ou bien les larmes aux yeux j'allois m'en plaindre à ma mere ou à mon aieul, & je leur faisois accroire qu'il m'avoit fort maltraité. Le pauvre diable avoit beau venir me démentir, il n'en étoit pas pour cela plus avancé; il passoit pour un brutal, & l'on me croyoit toujours plutôt que lui. Il arriva même un jour que je m'égratignai moimême, puis je me mis à crier comme si l'on m'eût écorché. Ma mere accourut, & chassa le maître sur le champ, quoiqu'il protestat & prît le ciel à témoin qu'il ne m'avoit pas touché.

Je me défis ainsi de tous mes précepteurs, jusqu'à ce qu'il vint s'en présenter un tel qu'il me le falloit. C'étoit un bachelier d'Alcala. L'excel-

lent

10

ê

8

d

h

11

ti

q

f

je

i

d

9

V

P

P

C

ç

P

P

dent maître pour un enfant de famille! Il aimoit des femmes, le jeu & le cabaret; je ne pouvois être en meilleure main. Il s'attacha d'abord à gagner mon esprit par la douceur. Il y réussit, & par-là se sit aimer de mes parens, qui m'abandonnerent à sa conduite. Ils n'eurent pas sujet de s'en repentir. Il me persectionna de bonne heure dans la science du monde. A force de me mener avec lui dans tous les lieux qu'il aimoit, il m'en inspira si bien le goût, qu'au latin près je devins un garçon universel. Dèsqu'il vit que je n'avois plus besoin de ses pré-

ceptes, il alla les offrir ailleurs.

de

oùr di,

les

tôt

de

nt ar-

nt

je

en les

iir

nt

as e-

es

a-

DIE

ur

8€

7-

ń-

ac

Ma

& é.

if-

le

nt

Si dans mon enfance j'avois vécu au logis fort librement, ce fut bien autre chose, quand je commençai à devenir maître de mes actions. Ce fut dans ma famille que je fis l'essai de mon impertinence. Je me moquois à tous momens de mon pere & de ma mere. Ils ne faisoient que rire de mes saillies, & plus elles étoient vives, plus ils les trouvoient agréables. Cependant je faisois toutes sortes de débauches avec de jeunes gens de mon humeur; & comme nos parens ne nous donnoient point affez d'argent pour continuer une vie si délicieuse, chacun déroboit chez lui ce qu'il pouvoit prendre, & cela ne suffisant point encore, nous commençâmes à voler la nuit, ce qui n'étoit pas un petit supplément. Malheureusement le corrégidor apprit de nos nouvelles. Il voulut nous faire arrêter, mais on nous avertit de son mauvais dessein. Nous eûmes recours à la fuite, & nous nous mîmes à exploiter sur les grands chemins.

chemins. Depuis ce tems-là, messieurs, dieu m'a fait la grace de vieillir dans la profession,

nı

de

ta

de

de

jo

m

ra

V

ti

n

d

9

fi

n

£

2

malgré les périls qui y font attachés.

Le capitaine cessa de parler en cet endroit & le lieutenant prit ainsi la parole. Messieurs, une éducation toute opposée à celle du seigneur Rolando a produit le même effet. Mon pere étoit un boucher de Tolede. Il passoit avec justice pour le plus grand brutal de la ville, & ma mere n'avoit pas un naturel plus doux. Ils me fouettoient dans mon enfance, comme à l'envi l'un de l'autre. J'en recevois tous les jours mille coups. La moindre faute que je commettois, étoit suivie de plus rudes châtimens. J'avois beau demander grace les larmes aux yeux, & protester que je me répentois de ce que j'avois fait, on ne me pardonnoit rien, & le plus fouvent on me frappoit sans raison. Quand mon pere me battoit, ma mere, comme s'il ne s'en fût pas bien acquitté, se mettoit de la partie, au lieu d'interceder pour moi. Ces traitemens m'inspirerent tant d'aversion pour la maison paternelle, que je la quittai avant que j'eusse atteint ma quatorzieme année. Je pris le chemin d'Arragon, & me rendis à Saragosse en demandant l'aumône. Là je me faufilai avec des gueux, qui menoient une vie assez heureuse. Ils m'apprirent à contrefaire l'aveugle, à paroître estropié, à mettre sur les jambes des ulceres postiches, & cetera. Le matin, comme des acteurs qui se préparent à jouer une comédie, nous nous disposions à faire nos personnages, chacun couroit à son poste; & le soir, nous réunislant

lieu.

on,

roit

urs,

eig-

lon

vec

. &

Ils

e à

urs

net-

ux.

i'a-

lus

on en

tie,

ens

fon

at-

nin

an-

des

Ils

tre

res

des

lie,

es,

éu-

ant

nissant tous, nous nous rejouissions pendant la nuit aux dépens de ceux qui avoient eu pitié de nous pendant le jour. Je m'ennuyai pourtant d'être avec ces misérables, & voulant vivre avec de plus honnêtes gens, je m'affociai avec des chevaliers d'industrie. Ils m'apprirent à faire de bon tours; mais il nous fallut bientôt fortir de Saragosse, parce que nous nous brouillames avec un homme de justice qui nous avoit toujours protégés. Chacun prit son parti. Pour moi, j'entrai dans une troupe d'hommes courageux qui faisoient contribuer les voyageurs; & je me suis si bien trouvé de leur façon de vivre, que je n'en ai pas voulu chercher d'autre depuis ce tems-là. Je sçais donc, messieurs, très bon gré à mes parens de m'avoir s maltraité; car s'ils m'avoient élevé un peu plus doucement, je ne serois présentement sans doute qu'un malheureux boucher, au lieu que j'ai l'honneur d'être votre lieutenant.

Messieurs, dit alors un jeune voleur qui étoit assis entre le capitaine & le lieutenant, les histoires que nous venons d'entendre, ne sont pas si composées, ni si curieuses que la mienne. Je dois le jour à une paysanne des environs de Séville. Trois semaines après qu'elle m'eut mis au monde (elle étoit encore jeune, propre, & bonne nourrice) on lui proposa un nourrisson. C'étoit un enfant de qualité, un fils unique qui venoit de naitre dans Séville. Ma mere accepta volontiers la proposition, & alla chercher l'enfant. On le lui consia, & elle ne l'eut pas sitôt apporté dans son village, que trouvant quel-

que ressemblance entre nous, cela lui inspira le dessein de me faire passer pour l'enfant de qualité, dans l'espérance qu'un jour je reconnoîtrois bien ce bon office. Mon pere, qui n'étoit pas plus scrupuleux qu'un autre paysan, approuva la supercherie. Desorte qu'après nous avoir fait changer de linges, le sils de don Rodrigue de Herréra sut envoyé sous mon nom à une autre nourrice, & ma mere me nourrit sous le sien.

Malgré tout ce qu'on peut dire de l'instinct & de la force du fang, les parens du petit gentilhomme prirent aisement le change. Ils n'eurent pas le moindre soupçon du tour qu'on leur avoit joué, & jusqu'à l'âge de sept ans je fus toujours dans leurs bras. Leur intention étant de me rendre un cavalier parfait, ils me donnerent toutes fortes de maîtres, mais j'avois peu de disposition pour les exercices qu'on m'apprenoit, & encore moins de goût pour les sciences qu'on vouloit m'enseigner. J'aimois beaucoup mienx jouer avec les valets, que j'allois chercher à tous momens dans les cuisines ou dans les écuries. Le jeu ne fut pas toutefois longtems ma passion dominante. Je n'avois pas dix-sept ans que je m'enivrois tous les jours. J'agaçois aussi toutes les femmes du logis. Je m'attachai principalement à une servante de cuisine, qui me parut mériter mes premiers foins. C'étoit une groffe joufflue, dont l'enjouement & l'embonpoint me plaisoient fort. Je lui faisois l'amour avec si peu de circonspection, que don Rodrigue même s'en appercut. Il m'en reprit aigrement. - ment, me reprocha la bassesse de mes inclinations; & de peur que la vue de l'objet aimé ne rendît ses remontrances inutiles, il mit ma

princesse à la porte.

a le

ua-

10î-1'é-

an,

don

om

rrit

inct

en-

eu-

eur

fus

ne-

peu

pre-

nces

oup

cher

les

ems

lept

ÇOIS

qui

toit

oon-

our dri-

ent,

Ce procédé me déplut. Je résolus de m'en venger. Je volai les pierreries de la femme de don Rodrigue; & courant chercher ma belle Hélene, qui s'étoit retirée chez une blanchifseuse de ses amies, je l'enlevai en plein midi, afin que personne n'en ignorât. Je passai plus avant. Je la menai dans son pays, où je l'épousai solemnellement, tant pour faire plus de dépit aux Herréra, que pour laisser aux enfans de famille un si bel exemple à suivre. Trois mois après ce mariage, j'appris que don Rodrigue étoit mort. Je ne fus pas insensible à cette nouvelle. Car je me rendis promptement à Séville, pour demander son bien; mais j'y trouvai du changement. Ma mere n'étoit plus, & en mourant elle avoit eu l'indifcrétion d'avouer tout en présence du curé de son village & d'autres bons témoins. Le fils de don Rodrigue tenoit déja ma place, ou plutôt la sienne; & il venoit d'être reconnu avec d'autant plus de joie, qu'on étoit moins fatisfait de moi. De maniere que n'ayant rien à espérer de ce côté-là, & ne me sentant plus de goût pour ma grosse femme, je me joignis à des chevaliers de fortune, avec qui je commençai mes caravanes.

Le jeune voleur ayant achevé son histoire, un autre dit qu'il étoit fils d'un marchand de Burgos; que dans sa jeunesse, poussé d'une dé-

votion

C

d

e

fo

m

jo

V

CO

d

vo

votion indiscrette, il avoit pris l'habit & fait profession dans un ordre fort austere, & que quelques années après il avoit apostasié. Enfin les huit voleurs parlerent tour à tour, & lorsque je les eus tous entendus, je ne fus pas furpris de les voir ensemble. Ils changerent ensuite de discours. Ils mirent sur le tapis divers projets pour la campagne prochaine; & après avoir formé une resolution, ils se leverent de table pour s'aller coucher. Ils allumerent des bougies, & se retirerent dans leurs chambres. Je suivis le capitaine Rolando dans la fienne, où pendant que je l'aidois à se déshabiller : Hé bien, Gil Blas, me dit-il, tu vois de quelle maniere nous vivons. Nous fommes toujours dans la joie. La haine ni l'envie ne se glissent point parmi nous. Nous n'avons jamais le moindre démêlé ensemble. Nous sommes plus unis que des moines. Tu vas, mon enfant, poursuivit-il. mener ici une vie bien agréable; car je ne te crois pas affez sot pour te faire une peine d'être avec des voleurs. Hé! voit-on d'autres gens dans le monde? Non, mon ami, tous les hommes aiment à s'approprier le bien d'autrui. C'est un sentiment général. La maniere seule en est différente. Les conquérans, par exemple, s'emparent des états de leurs voifins. Les personnes de qualité empruntent & ne rendent point. Les banquiers, tréforiers, agens de change, commis, & tous les marchands tant gros que petits, ne sont pas fort scrupuleux. Pour les gens de justice, je n'en parlerai point, on n'ignore pas ce qu'ils sçavent faire. Il faut pourtant pourtant avouer qu'ils sont plus humaine que nous; car souvent nous ôtons la vie aux innocens, & eux quelquesois la fauvent même aux coupables.

ait

ue

ue ris

de

oir ble

es,

s le

ant Gil

ous

ie.

mi

êlé

des

-il.

te

tre

ens

m-

'eft

eft

m-

er-

ent

de

ant

ux.

int.

ant

tant



CHAPITRE VL

De la tentative que fit Gil Blas pour se sauver, & quel en fut le succès.

A Près que le capitaine des voleurs eut fait ainsi l'apologie de sa profession, il se mit au lit; & moi, je retournai dans le salon, où je desservis & remis tout en ordre. J'allai ensuite à la cuisine, où Domingo (c'étoit le nom du vieux negre) & la dame Léonarde soupoient en m'attendant. Quoique je n'eusse point d'appétit, je ne laissai pas de m'asseoir auprès d'eux. Je ne pouvois manger; & comme je paroissois aussi triste que j'avois sujet de l'être, ces deux figures équivalentes entreprirent de me confoler. Pourquoi vous affligez vous, mon fils, me dit la vieille? vous devez plutôt vous rejouir de vous voir ici. Vous êtes jeune, & vous paroissez facile. Vous vous seriez bientôt perdu dans le monde. Vous y auriez rencontré des libertins, qui vous auroient engagé dans toutes sortes de débauches; au lieu que votre innocence se trouve ici dans un port afsuré. La dame Léonarde a raison, dit gravement à son tour le vieux negre, & l'on peut ajouter à cela qu'il n'y a que des peines dans le monde.

monde. Rendez graces au ciel, mon ami, d'être tout d'un coup délivré des périls, des

am

mo

ma de

Ma

tes

me

po

La

tan

pui

e f

e

tra Ie

déf

dra

ev

mi

lu ai

que

DY

é

ra

na

ra

0

embarras & des afflictions de la vie.

l'essuyai tranquilement ce discours, parce qu'il ne m'eût servi de rien de m'en fâcher. Je ne doute pas même, si je me fusse mis en colere, que je ne leur eusse apprêté à rire à mes dépens. Enfin Domingo, après avoir bien bu & bien mangé, se retira dans son écurie. Léonarde prit aussitôt une lampe, & me conduisit dans un caveau qui servoit de cimetiere aux voleurs qui mouroient de leur mort naturelle, & où je vis un grabat qui avoit plus l'air d'un tombeau que d'un lit. Voilà votre chambre, me dit-elle. Le garçon dont vous avez le bonheur d'occuper la place, y a couché tant qu'il a vécu parmi nous, & il y repose encore après sa mort. Il s'est laissé mourir à la fleur de son âge. Ne soyez pas assez simple pour fuivre fon exemple. En achevant ces paroles, elle me donna la lampe, & retourna dans sa cuisine. Je posai la lampe à terre & me jettai fur le grabat, moins pour prendre de repos, que pour me livrer tout entier à mes réflexions. O ciel! dis-je, est-il une destinée aussi affreuse que la mienne? On veut que je renonce à la vue du soleil; & comme si ce n'étoit pas affez d'être enterré tout vif à dixhuit ans, il faut encore que je sois réduit ? servir des voleurs, à passer le jour avec des brigands & la nuit avec des morts! Ces pensées, qui me sembloient très mortifiantes, & qui l'etoient en effet, me faisoient pleurer amerement. ni, les

Je

re, lé-

8

arisit

le,

un

re, le

ant

ore

our

nuc

es,

ans

me

da

nes

pe

CE

IX-

it à des

en-

&

rer

nt.

amerement. Je maudis cent fois l'envie que mon oncle avoit eue de m'envoyer à Salamanque. Je me répentis d'avoir craint la justice de Cacabélos. J'aurois voulu être à la question. Mais considérant que je me consumois en plaintes vaines, je me mis à rêver aux moyens de me sauver. Hé quoi, dis-je, est-il donc impossible de me tirer d'ici? les voleurs dorment. La cuisiniere & le negre en seront bientôt autant. Pendant qu'ils seront tous endormis, ne puis-je avec cette lampe tronver l'allée par où e suis descendu dans cet enser? Il est vrai que e ne me crois point affez fort pour lever la trape qui est à l'entrée. Cependant voyons. e ne veux rien avoir à me reprocher. Mon désespoir me prêtera des forces, & j'en vienregions ferioes. drai peut-être à bout.

Je formai donc ce grand dessein. Je me evai, quand je jugeai que Léonarde & Domingo reposoient. Je pris la lampe & sortis la caveau, en me recommandant à tous les aints du paradis. Ce ne fut pas sans peine ue je démêlai les détours de ce nouveau lapyrinthe. J'arrivai pourtant à la porte de ecurie, & j'apperçus enfin l'allee que je herchois. Je marche, je m'avance vers la rape avec autant de légereté, que de joie : pais, hélas! au milieu de l'allée, je renconrai une maudite grille de fer hien fermée, & ont les barreaux étoient si près l'un de l'aure, qu'on y pouvoit à peine passer la main. e me trouvai bien sot à la vue de ce nouvel bhacle, dont je ne m'étois point apperçu en

entrant,

tu

H

m

re

al

po

gi

ti

tr

II

ei

tr

C

re

ei

entrant, parce que la grille étoit alors ouverte. Je ne laissai pas pourtant de tâter les barreaux. l'examinai la serrure. Je tâchois même de la forcer, lorsque tout-à-coup je me sentis appliquer entre les deux épaules cinq ou six bons coups de nerf de bœuf. Je poussai un cri fi percant, que le souterrein en retentit; & regardant aussitôt derriere moi, je vis le vieux negre en chemise, qui d'une main tenoit une lanterne sourde, & de l'autre l'instrument de mon supplice. Ah, ah, dit-il, petit drôle, vous voulez vous fauver! ho! ne pensez pas que vous puissiez me surprendre. Je vous ai bien entendu. Vous avez cru la grille ouverte, n'est-ce pas? Apprenez, mon ami, que vous la trouverez déformais toujours fermée. Quand nous retenons ici quelqu'un malgré lui, il faut qu'il soit plus fin que vous s'il nous échappe.

Cependant au cri que j'avois fait, deux ou trois voleurs se réveillerent en surfaut; & ne sçachant si c'étoit la sainte Hermandad qui venoit sondre sur eux, ils se leverent & appellerent leurs camarades. Dans un instant ils sont tous sur pied. Ils prennent leurs épées & leurs carabines & s'avancent presque nuds jusqu'à l'endroit où j'étois avec Domingo. Mais sitôt qu'ils sçurent la cause du bruit qu'ils avoient entendu, leur inquiétude se convertit en éclats de rire. Comment donc, Gil Blas, me dit le voleur apostat, il n'y a pas six heures que tu es avec nous, & tu veux déja t'en aller? Il faut que

te.

IX.

de

tis

fix

un

it; le

te-

in-

-il.

io!

en-

vez

ez,

lus

eux.

ut;

an-

le-

ans

ren-

s'2-

Où

rent

ndu,

rire.

avec

que

tu

tu ayes bien de l'aversion pour la retraite. Hé que serois-tu donc si tu étois chartreux? Va te coucher, tu en seras quitte cette sois-ci pour les coups que Domingo t'a donnés; mais s'il t'arrive Jamais de saire un nouvel essort pour te sauver, par saint Barthélemi! nous t'écorcherons tout vis. A ces mots, il se retira. Les autres voleurs s'en retournerent aussi dans leurs chambres en riant de tout leur cœur de la tentative que j'avois saite pour leur sausser compagnie. Le vieux negre, fort satisfait de son expédition, rentra dans son écurie; & je regagnai mon cimetiere, où je passai le reste de la nuit à soupirer & à pleurer.



CHAPITRE VII.

De ce que fit Gil Blas, ne pouvant faire mieux.

JE pensai succomber les premiers jours au chagrin qui me dévoroit. Je ne faisois que traîner une vie mourante; mais ensin mon bon sénie m'inspira la pensée de dissimuler. J'affectai de paroître moins triste. Je commençai à rire & à chanter, quoique je n'en eusse aucune envie. En un mot, je me contraignis si bien que Léonarde & Domingo y furent trompés. Ils crurent que l'oiseau s'accoutumoit à la cage. Les voleurs s'imaginerent la même chose. Je prenois un air gai en leur versant à boire, & je me mélois à leur Tom. 1.

entretien, quand je trouvois occasion d'y placer quelque plaisanterie. Ma liberté, loin de leur deplaire, les divertissoit. Gil Blas, me dit le capitaine, un soir que je faisois le plaisant, tu as bien fait, mon ami, de bannir la mélancolie. Je suis charmé de ton humeur & de ton esprit. On ne connoit pas d'abord les gens. Je ne te croyois pas si spi-

rituel ni si enjoué.

Les autres me donnerent aussi mille louanges. Ils me pararent si contens de moi, que profitant d'une si bonne disposition : Messieurs, leur dis-je, permettez que je vous découvre le fond de mon ame. Depuis que je demeure ici, je me sens tout autre que je n'étois auparavant. Vous m'avez défait des préjugés de mon éducation. J'ai pris insenfiblement votre esprit. J'ai du goût pour votre profession. Je meurs d'envie d'avoir l'honneur d'être de vos confreres, & de partager avec vous les périls de vos expéditions. Toute la compagnie applaudit à ce discours. On loua ma bonne volonté. Puis il fot réfolu tout d'une voix, qu'on me laisseroit servir encore quelque tems pour éprouver ma vocation; qu'ensuite on me feroit faire mes caravanes; après quoi on m'accorderoit la place honorable que je demandois.

Il fallut donc continuer de me contraindre, & d'exercer mon emploi d'échanson. J'en su très mortissé; car je n'aspirois à devenir voleur, que pour avoir la liberté de sortir comme les autres; & j'espérois qu'en faisant des

courfes

cou

jou

L'a

je :

fur

n'y

des

ce

me

qu

m'

COL

hir

VO

da

ďi

CO

riv

lie

no

ma

qu

d'a

cu

Pr

gle

de

m

pa

de

na

m

ola-

oin

las,

s le

nir

hu-

pas

spi-

an-

que

Aefdé-

e je

e je des

fen-

VO-

voir

par-

ons.

urs.

TÉ-

TVI

oca-

calace

dre,

a fus

TO-

com-

t des

uries

courses avec eux, je leur échapperois quelque jour. Cette seule espérance soutenoit ma vie. L'attente néanmoins me paroissoit longue, & je ne laissai pas d'essayer plus d'une fois de surprendre la vigilance de Domingo; mais il n'y eût pas moyen. H étoit trop sur ses garl'aurois défié cent Orphées de charmer Il est vrai aussi que de peur de ce Cerbere. me rendre suspect, je ne faisois pas tout ce que j'aurois pu faire pour le tromper. H m'observoit, & j'étois obligé d'agir avec beaucoup de circonspection, pour ne me pas trahir. Je m'en remettois donc au tems que les voleurs m'avoient prescrit, pour me recevoir dans leur troupe & je l'attendois avec autant d'impatience, que si j'eusse dû entrer dans une compagnie de traitans.

Graces au ciel fix mois après, ce tems ar-Le seigneur Rolando dit à ses cavaliers: Messieurs, il faut tenir la parole que nous avons donnée à Gil Blas. Je n'ai pas mauvaise opinion de ce garçon-là, je crois que nous en ferons quelque chose. Je suis d'avis que nous le menions demain avec nous cueillir des lauriers sur les grands chemins. Prenons soin nous-mêmes de le dresser à la gloire. Les voleurs furent tous du fentiment de leur capitaine; & pour me faire voir qu'ils me regardoient déja comme un de leurs compagnons, des ce moment ils me dispenserent de les fervir. Ils rétablirent la dame Léonarde dans l'emploi qu'on lui avoit ôté pour m'en charger. He me firent quitter mon habillement.

billement, qui confistoit en une simple soutanelle fort usée, & ils me parerent de toute la dépouille d'un gentilhomme nouvellement volé. Après cela, je me disposai à faire ma premiere campagne.

m

ve

qu

la

re

re

ľ

m

q

ra

n

m

2

P

CI

e

je

n

12

V

1



CHAPITRE VIII.

Gil Blas accompagne les voleurs. Quel explois il fait sur les grands chemins.

E fut sur la fin d'une nuit du mois de Septembre, que je sortis du souterrein avec les voleurs. J'étois armé comme eux d'une carabine, de deux pistolets, d'une épée & d'une bayonnette; & je montois un assez bon cheval, qu'on avoit pris au même gentilhomme dont je portois les babits. Il y avoit si long-tems que je vivois dans les ténebres, que le jour naissant ne manqua pas de m'ébolouir; mais peu à peu mes yeux s'accoutumerent à le soussire.

Nous passames auprès de Ponserrada, & nous allames nous mettre en embuscade dans un petit bois, qui bordoit le grand chemin de Léon. Là nous attendions que la fortune nous offrit quelque bon coup à faire, quand nous apperçumes un religieux de l'ordre de saint Dominique, monté, contre l'ordinaire de ces bons peres, sur une mauvaise mule. Dieu soit loué, s'écria le capitaine en riant, voici le chef-d'œuvre de Gil Blas. Il faut

qu'il aille détrousser ce moine. Voyons comment il s'y prendra. Tous les voleurs jugerent qu'effectivement cette commission me convenoit, & ils m'exhorterent à m'en bien asquitter. Messieurs, leur dis je, vous seren contens. Je vais mettre ce pere hud comme la main, & vous amener ici fa male. Non, non, dit Rolando, elle n'en vaut pas la peine. Apporte nous seulement la bourse de sa révérence : c'est tout ce que nous exigeons de tois Là-dessus je sortis du bois, & poussai vers la religieux, en priant le ciel de me pardonner l'action que j'allois faire. l'aurois bien voulu m'échapper des ce moment-là; mais la plupart des voleurs étoient encore mieux montéa que moi. S'ils m'eussent vu fuir, ils fe seroient mis à mes trousses, & m'auroient bientos rattrapé ; ou peut-être auroient-ils fait fun moi une décharge de leurs carabines, dont je me serois fort mal trouvé. Je n'osai done has zarder une démarche si délieute. Je joignis le pere, & 'lui demandai la bourfe en lui prés sentant le bout d'un pistolet. Il s'arrêta tout court pour me considérer, & sans paroître fort effrayé: Mon enfant, me dit-il, vous êtes bien jeune. Vous faites de bonne heure un vilain metier. Mon pere, lui répondis-je, tout vilain qu'il est, je voudrois l'avoir commencé plutôt. Ah l mon fils, répliqua le bon religieux, qui n'avoit garde de comprendre le vrai sens de mes paroles, que dites-vous à quel aveuglement! fouffrez que je vous représente l'état malheureux. . . Oh! mon pere, interrompis-

*

uta-

e la

ma

it il

de

rein

enx épée affez ntilvoit ores,

m'éutu-

dans
n de
tune
tune
tand
e de

rule. ant, faut qu'il terrompis je, avec précipitation, treve de morale, s'il vous plait. Je ne viens pas sur les grands chemins pour entendre des sermons. le veux de l'argent. De l'argent, me dit-il d'un air étonné? vous jugez bien mal de la charité des Espagnols, si vous croyez que les personnes de mon caractere ayent besoin d'argent pour voyager en Espagne. Détrompez vous. On nous reçoit agréablement par tout. On nous loge. On nous nourrit, & l'on ne nous demande que des prieres. Enfin, nous ne portons point d'argent sur la route. Nous nous abandonnons à la Providence. Hé non, non, lui repartis-je, vous ne vous y abandonnez pas. Vous avez toujours de bonnes piftoles, pour être plus sûrs de la Providence. Mais mon pere, ajoutai-je, finissons. Mes camarades qui sont dans ce bois s'impatientent. Jettez tout à l'heure votre bourse à terre, ou bien je vous tue.

A ces mots, que je prononçai d'un air menaçant, le religieux sembla craindre pour sa
vie. Attendez, me dit-il, je vais donc vous
satisfaire, puisqu'il le faut absolument. Je
vois bien qu'avec vous autres les figures de
rhétorique sont inutiles. En disant cela, il
tira de dessous sa robe une grosse bourse de
peau de chamois, qu'il laissa tomber à terre.
Alors je lui dis qu'il pouvoit continuer son
chemin, ce qu'il ne me donna pas la peine de
répéter. Il pressa les slancs de sa mule, qui
démentant l'opinion que j'avois d'elle, car je
ne la croyois pas meilleure que celle de mon
oncle,

les

ns. t-il

e la

les

ar-

pez

out.

ne

ous

on,

pif-

ice. Mes

ent-

ter-

mer fa

ous

de

e de

rre.

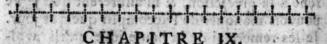
e de

qui

non cle, oncle, prit tout-à-coup un affez bon train? Tandis qu'il s'éloignoit, je mis pied à terre; le ramassai la bourse qui me parut pesante. le remontai fur ma bête, & regagnai promptement le bois, où les voleurs m'attendoient avec impatience, pour me féliciter de ma victoire. A peine me donnerent-ils le tems de descendre de cheval, tant ils s'empressoient de m'embrasser. Courage, Gil Blas, me dit Rolando; tu viens de faire des merveilles. J'ai eu les yeux fur toi pendant ton expédition, j'ai observé ta contenance. Je te prédis que tu deviendras un excellent voleur du grand chemin. Le lieutenant & les autres applaudirent à la prédiction, & m'assurerent que je ne pouvois manquer de l'accomplir quelque jour. le les remerciai de la haute idée qu'ils avoient de moi, & leur promis de faire tous mes efforts pour la foutenir.

Après qu'ils m'eurent d'autant plus loué, que je méritois moins de l'être, il leur prit envie d'examiner le butin dont je revenois chargé. Voyons, dirent-ils, voyons ce qu'il y a dans la bourse du religieux. Elle doit être bien garnie, continua l'un d'entr'eux, car ces bons peres ne voyagent pas en pélerins. Le capitaine délia la bourse, l'ouvrit, & en tira deux ou trois poignées de petites médailles de cuivre, entre-mêlées d'Agnus Dei avec quelques scapulaires. A la vue d'un larcin si nouveau, tous les voleurs éclaterent en ris immodérés. Vive Dieu! s'écria le lieutenant, nous avons bien de l'obligation à Gil Blas. Il vient,

ent, pour son coup d'essai, de faire un vol fort salutaire à la compagnie. Cette plaisanterie en attira d'autres. Ces scélérats, & particulierement celui qui avoit apostassé, commencerent à s'égayer sur la matiere. Il leur échappa mille traits, qui marquoient bien le déreglement de leurs mœurs. Moi feul, je ne riois point. Il est vrai que les railleurs m'en otoient l'envie, en se rejouls sant aussi à mes dépens. Chacun me lança son trait, & le capitaine me dit: Ma soi, Gil Blas, je te conseille en ami de ne te plus jouer aux moines. Ce sont des gens trop sins & trop rusés pour toi.



De l'évenement serieux qui suivit cette aventure.

grande partie de la journée, sans appercevoir aucun voyageur qui pût payer pour le
religieux. Ensin nous en sortimes pour retourner au souterrein, bornant nos exploits àce risible évenement, qui faisoit encore le sujet de notre entretien, lorsque nous découvrimes de loin un carosse à quatre mules. Il
venoit à nous au grand trot, & il étoit accompagné de trois hommes à cheval qui nous parurent bien armés. Rolando sit faire halte à
la troupe pour tenir conseil là-dessus, & le résultat sut qu'on attaqueroit. Aussi-tôt il nous
rangea de la maniere qu'il voulut, & nous
marchâmes

ol i-

& é,

H

nt

oi

es

fa ca il

er &

13

114

113

la

es

111

r. II

na

à

113

es

marchâmes en bataille au devant du caroffe. Malgré les applaudissemens que j'avois reçu dans le bois, je me fentis saist d'un grand tremblement & bientôt il fortit de tout mon corps une sueur froide, qui ne me présageoit rien de bon. Pour surcroît de bonheur, l'étois au fond de la bataille entre le capitaine & le lieutenant, qui m'avoient placé là pour m'accoutumer au feu tout d'un coup. Rolando remarquant jusqu'à quel point nature pâtissoit chez moi, me regarda de travers & me dit d'un air brusque : Ecoute, Gil Blas, songe à faire ton devoir. Je t'avertis que si, tu recules, je te casserai la tête d'un coup de pistolet. J'étois trop persuadé qu'il le feroit comme il le disoit, pour négliger l'avertissement. C'est pourquoi je ne pensai plus qu'à recommander mon ame à Dieu, puisque je n'avois pas moins à craindre d'un côté que de l'autre.

Pendant ce tems-là le carosse & les cavaliers s'approchoient. Ils connurent quelle sorte de gens nous étions, & devinant notre dessein à hotre contenance, ils s'arrêterent à la portée d'une escopette. Ils avoient aussi-bien que nous des carabines & des pistolets. Tandis qu'ils se préparoient à nous faire face, il sortit du carosse un homme bien fait & richement vêtu. Il monta sur un cheval de main, dont un des cavaliers tenoit la bride, & il se mit à la tête des autres. Il n'avoit pour armes que son épée & deux pistolets. Encore qu'ils ne suffent que quatre contre neuf, car le cocher demeura

e tubin

meura sur son siége, ils s'avancerent vers nous avec une audace qui redoubla mon effroi. Je ne laissai pas pourtant, bien que tremblant de tous mes membres, de me tenir prêt à tirer mon coup; mais pour dire les choses comme elles sont, je fermai les yeux & tournai la tête en déchargeant ma carabine, & de la manière que je tirai, je ne dois point avoir

ce coup-là sur la conscience.

Je ne ferai point un détail de l'action. Quolque présent, je ne voyois rien, à ma peur en me troublant l'imagination me cachoit l'horieur du spectacle même, qui m'effrayoit. Tout ce que je sçais, c'est qu'après un grand bruit de mousquetades, j'entendis mes compagnons crier à pleine tête: Victoire, victoire. A cette acclamation, la terreur qui s'étoit emparée de mes sens, se dissipa, à j'appercus sur le champ de bataille les quatre cavaliers étendus sans vie. De notre côté, nou n'eûmes qu'un homme de tué. Ce su l'apostat, qui n'eût en cette occasion que ce qu'il méritoir pour son apostasie, à pour ses mauvaises plaisanteries sur les scapulaires. Un de nos cavaliers reçut une balle à la retule de genouil droit. Le lieutenant sut aussi blesse mais sort ségerement, le coup n'ayant sait qu'esseurer la peau.

Le seigneur Rolando courut d'abord à la portière du carosse. Il y avoit dedans une dame de vingt-quatre à vingt-cinq ans, qui lui parut très-belle, malgre le trisse état o il la voyoit. Elle s'étoit évanonie pendant la combat.



for me va br av n'e le me me en les

D

N n ta

combat. & fon évanouissement duroit encore. Tandis qu'il s'occupoit à la confidérer, nous fongeames nous autres au butin. Nous commencâmes par nous affurer des chevaux des cavaliers tués, car ces animaux épouvantés du bruit des coups s'étoient un peu écartés, après avoir perdu leurs guides. Pour les mules, elles n'avoient pas branlé, quoique durant l'action, le cocher eut quitté son siège pour se fauver. Nous mîmes pied à terre pour les dételer, & nous les chargeames de plusieurs malles que nous trouvâmes attachées devant & derriere le carosse. Cela fait, on prit par ordre du capitaine la dame qui n'avoit point encore rappellé ses esprits, & on la mit à cheval entre les mains d'un voleur des plus robustes & des mieux montés. Puis laissant sur le grand chemin le caroffe & les morts dépouillés, nous emmenâmes avec nous la dame, les mules & les chevaux.



CHAPITRE X.

De quelle maniere les voleurs en userent avec la dame. Du grand dessein que forma Gil Blas, & quel en sur l'équenement.

JL y avoit déja plus d'une heure qu'il étoit nuit, quand nous arrivames au souterrein. Nous menames d'abord les bêtes à l'écurie, où nous fumes obligés nous-mêmes de les attacher au ratelier de d'en avoir soin, parce

CE

le

01

to

di

no

qı

di

pe

CC

CO

m

qt

qu

po

fo

va

lei

n'

ex

ac

à

vâ

qu

gu

DUC

que le vieux negre étoit au lit depuis trois jours. Outre que la goutte l'avoit pris violemment, un rhumatisme le tenoit entrepris de tous ses membres. Il ne lui restoit rien de libre que la langue, qu'il employoit à té, moigner son impatience par d'horribles blasphêmes. Nous laissames ce misérable jurer & blasphêmer & nous allâmes à la cuisine, où nous donnâmes toute notre attention à la dame, qui paroissoit environnée des ombres de la mort. Nous n'épargnames rien pour la tirer de son évanouissement & nous cûmes le bonheur d'en venir à bout. Mais quand elle eût repris l'usage de ses sens & qu'elle se vit entre les bras de plusieurs hommes qui lui étoient inconnus, elle sentit son malheur. Elle en frémit. Tout ce que la douleur & le désespoir ensemble peuvent avoir de plus affreux, parut peint dans ses yeux, qu'elle leva au ciel comme pour se plaindre à lui des indignités dont elle étoit menacée. Puis cédant tout à coup à ces images épouvantables, elle retombe en defaillance, sa paupiere se referme & les voleurs s'imaginent que la mort va leur enlever leur proie. Alors le capitaine jugeant plus à propos de l'abandonner à elle-même, que de la tourmenter par de nouveaux secours, la fit porter sur le lit de Léonarde, où on la laissa toute seule au hazard de ce qu'il en pouvoit arriver.

Nous passames dans le salon, où un des voleurs qui avoit été chirurgien, visita les blessures du lieutenant & du cavalier, & les frosta0-

ris

en

é

af-

er

ie,

la

res

ur

1es

nd

fe

lui

lle

lé-

ux,

iel

tés

tà

TE-

me

eur

LUX

de.

CE

VO-

de

de baume. L'opération faite, on voulut voir ce qu'il y avoit dans les malles. Les unes fe trouverent remplies de dentelles & de linges. les autres d'habits, mais la derniere qu'on ouvrit renfermoit quelques sacs pleins de pistoles; ce qui réjouit infiniment meffieurs les intéresses. Après cet examen, la cuisiniere dressa le buffet, mit le couvert & servit. Nous nous entretinmes d'abord de la grande victoire que nous avions remportée, sur quoi Rolando m'adressant la parole: Avoue, Gil Blas, me dit-il, avoue, mon enfant, que tu as eu grande peur. Je répondis que j'en demeurois d'accord de bonne foi; mais que je me battrois comme un paladin, quand j'aurois fait feulement deux ou trois campagnes. Là-dessus toute la compagnie prit mon parti, en disant qu'on devoit me le pardonner: que l'action avoit été vive & que pour un jeune homme qui n'avoit jamais vu le seu, je ne m'étois point mal tiré d'affaire.

La conversation tomba ensuite sur les mules & les chevaux que nous venions d'amener au souterrein. Il sut arrêté que le lendemain avant le jour nous partirions tous pour les aller vendre à Mansilla, où probablement on n'auroit point encore entendu parler de notre expédition. Ayant pris cette résolution, nous achevâmes de souper. Puis nous retournames à la cuisme pour voir la dame que nous trouvâmes dans la même situation. Nous crumes qu'elle ne passeroit pas la nuit. Néanmoins quoiqu'elle parût à peine jouir d'un reste de

Tom. I. E vie,

la

d'

fu

de

CC

fu

de

à

je

m

lâ

de

bi

q

₹a

to

fi

d'

Ti

fr

la

de

m d'

fe

fu

il

ni ni

vie, quelques voleurs ne laisserent pas de jetter sur elle un œil prosane & de témoigner une brutale envie qu'ils auroient satisfaite, si Rolando ne les en eût empêchés, en leur représentant qu'ils devoient du moins attendre que la dame sût sortie de cet accablement de tristesse qui lui otoit tout sentiment. Le respect qu'ils avoient pour leur capitaine, retint leur incontinence. Sans cela rien ne pouvoit sauver la dame. Sa mort même n'auroit peut-être pas mis son honneur en sûreté.

Nous laissames encore cette malheureuse femme dans l'état où elle étoit. Rolando se contenta de charger Léonarde d'en avoir soin, & chacun se retira dans sa chambre. Pour moi, lorsque je sus conché, au lieu de me livrer au sommeil, je ne fis que m'occuper du malheur de la dame. Je ne doutois point que ce ne fût une personne de qualité; & j'en trouvois son sort plus déplorable. Je ne pouvois, sans frémir, me peindre les horreurs qui l'attendoient & je m'en sentois aussi vivement touché, que si le sang où l'amitié m'eussent attaché à elle. Enfin, après avoir bien plaint sa destinée, je rêvai aux moyens de préserver son honneur du péril dont il étoit menacé, & de me tirer en même tems du fouterrein. songeai que le vieux negre ne pouvoit se remuer, & que depuis son indisposition la cuifiniere avoit la clef de la grille. Cette pensée m'échauffa l'imagination & me fit concevoir un projet que je digerai bien; pur

j'en commençai sur le champ l'exécution de la manière suivante.

et.

ner

redre

de

re-

ne

me

en

euse o se

oin,

our

me

per

oint

j'en

pour

qui

nent Nent

laint

rver

Je

e re-

pen-

con

Je feignis d'avoir la colique. Je poussai d'abord des plaintes & des gemissemens. Enfuite élevant la voix, je jettai de grands cris. Les voleurs se réveillent & sont bientôt auprès de moi. Ils me demandent ce qui m'oblige à crier ainfi. Je répondis que j'avois une colique horrible & pour mieux le leur perfuader, je me mis à grincer les dents, à faire des grimaces & des contorsions effroyables & à m'agiter d'une étrange façon. Après cela, je devins tout à coup tranquille, comme si mes douleurs m'eussent donné quelque relâche. Un instant après, je me remis à faire des bonds fur mon grabat & à me tordre les bras. En un mot, je jouai si bien mon rôle, que les voleurs, tous fins qu'ils évoient, s'y laisserent tromper & crurent qu'en effet je sentois des tranchées violentes. Mais en faisant si bien mon personnage je sus tourmenté d'une étrange façon; car des que mes charitables confreres s'imaginerent que je souffrois, les voilà tous qui s'empressent à me soulager. L'un m'apporte une bouteille d'eau de vie, & m'en fait avaler la moitié, l'autre me donne malgré moi un lavement d'huile d'amandes douces, un autre va chauffer une serviette & vient me l'appliquer toute brûlante fur le ventre. l'avois beau crier miféricorde ; als imputoient mes cris à ma colique & continuoient à me faire souffrir des maux véritables en voulant m'en oter un que je n'avois point. Enfin

nai

cet

ras

réf

lev.

j'al d'y

je :

qu

alo

dif

ne

Vo

fez

â

av

Ils

VO

tic

êt

di

pi

m

E

tr

fu

la

à

Enfin ne pouvant plus y résister, je sus obligé de leur dire que je ne sentois plus de tranchées & que je les conjurois de me donner quartier. Ils cesserent de me satiguer de leurs remedes & je me gardai bien de me plaindre d'avantage, de peur d'éprouver en-

core leur fecours.

Cette scene dura près de trois heures, Après quoi les voleurs jugeant que le jour ne devoit pas être fort éloigné se préparerent à partir pour Manfilla. Je fis alors un nouveau lazzi. Je voulus me lever pour leur faire croire que j'avois grande envie de les accompagner. Mais ils m'en empêcherent: Non non, Gil Blas, me dit le seigneur Rolando, demeure ici, mon fils. Ta colique pourroit te reprendre. Tu viendras une autre fois avec nous. Pour aujourd'hui, tu n'es pas en étar de nous suivre. Repose toi toute la journée. Tu as besoin de repos. Je ne crus pas devoir infister fort sur cela, de crainte que l'on ne se rendit à mes inffances. le parus seule. ment très-mortifié de ne pouvoir être de la partie. Ce que je sis d'un air si naturet, qu'ils fortirent tous du souterreis, sans avoit le moindre soupçon de mon projet. Après leur départ que j'avois tâché de hâter par mes vœux, je m'adreffai ce discours: Oh cà, Gil Blas, c'est à présent qu'il faut avoir de la résolution. Armes-toi de courage pour achever ce que tu as fi heurensement commence, la chose me paroit aisée. Domingo n'est point en état de s'opposer à ton entreprise, & Léo10c

an-

de

me

en-

es,

ne

t à

an

ire

m-

on

do, oit

vec

tat éc.

oir

ne le-

la

et,

oit ès

es à,

e-6,

nt

20

ciel

narde ne peut t'empêcher de l'exécuter. Saiss cette occasion de t'échapper. Tu n'en trouveras jamais peut-être une plus favorable. Ces réflexions me remplirent de confiance. Je me levai. Je pris mon épée & mes pistolets & j'allai d'abord à la cuifine; mais avant que d'y entrer, comme j'entendis parler Léonarde, je m'arrêtai pour l'écouter. Elle parloit à la dame inconnue, qui avoit repris ses esprits & qui considérant toute son infortune, pleuroit alors & fe désespéroit : Pleurez, ma fille, lui disoit la vieille, fondez en larmes. N'épargnez point les foupirs cela vous foulagera. Votre saississement étoit dangereux; mais il n'y a plus rien à craindre, puisque vous versez des pleurs. Votre douleur s'appaisera peu à peu & vous vous accoutumerez à vivre ici avec nos messieurs qui sont d'honnêtes gens. Vous ferez mieux traitée qu'une princesse. Ils auront pour vous milles complaifances & vous témoigneront tous les jours de l'affection. Il y a bien des femmes qui voudroient être à votre place.

Je ne donnai pas le tems à Léonarde d'en dire d'avantage. J'entrai & lui mettant un pistolet sur la gorge, je la pressai d'un air menaçant de me remettre la clef de la grille. Elle sut troublée de mon action, & quoique très-avancée dans sa carrière, elle se sentit encore assez attachée à la vie pour n'oser me resuser ce que je lui demandois. Lorsque j'eus la clef entre les mains, j'adressai la parole à la dame assigée: Madame, lui dis-je, le

ciel vous a envoyé un libérateur. Levezyous pour me fuivre. Je vais vons mener où il vous plaira que je vous conduise. La dame pe fut pas fourde à ma voix, & mes paroles firent tant d'impression sur son esprit, que rappellant tout ce qui lui restoit de sorce, elle se leva & vint fe jetter à mes pieds en me coninrant de conferver son honneur. Je la relevai & l'affurai qu'elle pouvoit compter sur moi. Ensuite je pris des cordes que j'appercus dans la cuisine, & à l'aide de la dame, je liai Léonarde au pied d'une grosse table, en lui protestant que je la tuerois, si elle poulfoit le moindre cris. La bonne Léonarde persuadée que je n'y manquerois pas, si elle osoit me contredire, prit le parti de me laisser faire tout ce que je voulus. J'allumai de la bougie & j'allai avec l'inconnue à la chambre où étoient les especes d'or & d'argent. Je mis dans mes poches autant de pistoles & de doubles pistoles qu'il y en put tenir; & pour obliger la dame à s'en charger aussi, je lui représentai qu'elle ne faisoit que reprendre son bien, ce qu'elle fit sans scrupule. Quand nous en eûmes une bonne provision, nous marchâmes vers l'écurie; où j'entrai seul avec mes pistolets en état. Je comptois bien que le vieux negre, malgré sa gontte & fon rhumatisme, ne me laisseroit pas tranquilement feller & brider mon cheval, & j'e tois dans la résolution de le guérir radicale ment de tous ses maux, s'il s'avisoit de vouloit faire le méchant; mais par bonheur, il étoit alon

1

Où

me

oles

ap-

e se

on-

Te.

fui

er-

je en

ouf-

four

(Ter

e la

ım-

ent.

ennie.

on,

trai tois

e &

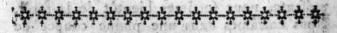
an-

loir

toit

alors si accablé des douleurs qu'il avoit souffertes & de celles qu'il souffroit encore, que je
tirai mon cheval de l'écurie, sans même qu'il
parût s'en appercevoir. La dame m'attendoit
à la porte. Nous enfilâmes promptement l'allée par où l'on sortoit du souterrein. Nous
arrivons à la grille, nous l'ouvrons & nous
parvenons ensin à la trape. Nous eûmes beaucoup de peine à la lever, ou plutôt pour en
venir à bout, nous eûmes besoin de la force
nouvelle que nous prêta l'envie de nous sauver.

Le jour commençoit à paroître, lorsque nous nous vîmes hors de cet abîme. Nous songeames aussitôt à nous en éloigner. Je me jettai en selle: la dame monta derriere moi, & suivant au galop le premier sentier qui se presenta, nous sortimes bientôt de la forêt, Nous entrâmes dans une plaine coupée de plusieurs routes. Nous en primes une au hazard. Je mourois de peur qu'elle ne nous conduisit à Mansilla & que nous ne rencontrassions Rolando & ses camarades. Ce qui pouvoit fort bien nous arriver. Henreusement ma crainte fut vaine. Nous arrivames à la ville d'Astorga sur les deux heures après midi. J'apperçus des gens qui nous regardoient avec une extrême attention, comme fi c'eût été pour eux un spectacle nouveau de voir une femme à cheval derriere un homme. Nous descendîmes à la premiere hôtelerie, ou j'ordonnai d'abord qu'on mit à la broche une perdrix & un lapreau, Pendant qu'on exécutoit cutoit mon ordre, & qu'on nous préparoit à diner, je conduisis la dame à me chambre, où nous commençames à nous entretenir. Ce que nous n'avions pu faire en chemin, parce que nous étions venus trop vite. Elle me témoigna combien elle étoit sensible au service que je venois de lui rendre, & me dit qu'après une action si généreuse, elle ne pouvoit le persuader que je fusse un compagnon des brigands à qui je l'avois arrachée. Je lui contai mon histoire, pour la confirmer dans la bonne opinion qu'elle avoit conçue de moi. Par-là je l'engageai à me donner sa confiance & à m'apprendre ses malheurs, qu'elle me raconta comme je vals le dire dans le chapitre fuivant.



CHAPITRE XI.

Histoire de Dona Mencia de Mosquera.

JE suis née à Valladolid, & je m'appelle Dona Mencia de Mosquera. D. Martin mon pere, après avoir consumé presque tout son patrimoine dans le service, sut tué en Portugal à la tête d'un régiment qu'il commandoit. Il me laissa si peu de bien, que j'étois un assez mauvais parti, quoique je susse sille unique. Je ne manquai pas toutesois d'amans, malgré la médiocrité de ma fortune. Plusieurs cavaliers des plus considérables d'Espagne me rechercherent en mariage. Celui

qui

qui

Me

que

me Pef

la p

Pho

dor

& 5

pré

tra

que

li

éto me

Mo

log

M

no

no H

no

en

il

le

rie

fir

qui s'attira mon attention, fut don Alvar de Mello. Véritablement il étoit mieux fait que ses rivaux, mais des qualités plus solides me déterminerent en sa faveur. Il avoit de les probité. D'ailleurs il pouvoit passer pour l'homme du monde le plus galant. Falloit-il donner une sête ? rien n'étoit mieux entendu, & s'il paroissoit dans des joûtes, il y faisoit toujours admirer sa force & son adresse. Je le présérai donc à tous les autres & je l'épousai.

e e - e -

C . . .

e

n

ıt

7-

13

e

10

e,

Peu de jours après notre mariage, il rencontra dans un endroit écarté don André de Bacla qui avoit été un de ses rivaux. Ils se piquerent l'un l'autre & mirent l'épée à la main. li en coûta la vie à don André. Comme il étoit neveu du corrégidor de Valladolid, homme violent & mortel ennemi de la maison de Mello, Don Alvar crut ne pouvoir affez tôt fortir de la ville. Il revint promptement au logis, où pendant qu'on lui préparoit un cheval, il me conta ce qui venoit de lui arriver. Ma chere Mencia, me dit-il ensuite, il faut nous séparer, c'est une nécessité. Vous connoissez le corrégidor. Ne nous flattons point. Il va me poursuivre vivement. Vous n'ignorez pas quel est son crédit. Je ne serai pas en sûreté dans le royanme. Il étoit si pénétre de sa douleur & plus encore de celle dont il me voyoit faisie, qu'il n'en put d'avantage. Je lui fis prendre de l'or & quelques pierrenes. Puis il me tendit les bras & nous ne ames pendant un quart d'heure que confon-

F

fit

av &

jo

q

P

fo la

li

fe

fa

re

iu

tr

d

di

dre nos foupirs & nos larmes. Enfin, on vint l'avertir que le cheval étoit prêt. Il s'arrache d'auprès de moi. Il part & me laisse dans un état qu'on ne sçauroit exprimer. Heureuse & l'exces de mon affliction m'eût alors fait mourir! que ma mort m'auroit épargné de peines & d'ennuis! Quelques heures après que don Alvar fut parti, le corrégidor apprit sa fuite. Il le fit poursuivre par tous les alguazlls de Valladolid, & n'épargna rien pour l'avoir en sa puissance. Mon époux toutesois trompa son ressentiment & sçut se mettre en surete: de maniere que le juge se voyant réduit à borner sa vengeance à la seule satisfaction d'oter les biens à un homme dont il auroit voule verser le sang. Il n'y travailla pas en vain. Tout ce que don Alvar pouvoit avoir de fortune fut confique.

Je demeurai dans une situation très-affigeante. J'avois à peine de quoi subsister. Je commençai à mener une vie retirée, n'ayant qu'une semme pour tout domestique. Je passois les jours à pleurer, non une indigence que je supportois patiemment, mais l'absence d'un époux chéri, dont je ne recevois aucune nouvelle. Il m'avoit pourtant promis dans nos tristes adieux qu'il auroit soin de m'informe de son sort, dans quelque endroit du monde où sa mauvaise étoile pût le conduire. Ce pendant sept apnées s'écoulerent sans que j'estendisse parler de lui. L'incertitude on s'etois de sa destinée me causoit une prosent tristesse. Ensin, j'appris qu'en combattant

ot

he

un

e fi

10-

nes

on

ite.

de

en

npa

té:

tà

d'o-

pula

ain.

for-

·illi-

yant

paf-

que

d'an

non-

rmer

onde

Ce-

pour le roi de Portugal dans le royaume de Fez, il avoit perdu la vie dans une bataille. Un homme revenu depuis peu d'Afrique me fit ce rapport, en m'assurant qu'il avoit parfaitement connu don Alvar de Mello, qu'il avoit servi dans l'armée Portugaise avec lui, & qu'il l'avoit vu périr dans l'action. Il ajoutoit à cela d'autres circonstances encore qui acheverent de me persuader que mon époux n'étoit plus. Ce rapport ne servit qu'à fortisser ma douleur & qu'à me faire prendre la résolution de ne jamais me remarier.

Dans ce tems-là don Ambrosio Mesia Carillo marquis de la Guardia, vint à Valladolid. C'étoit un de ces vieux seigneurs qui par leurs manieres galantes & polies font oublier leur âge, & sçavent encore plaire aux femmes. Un jour on lui conta par hazard l'histoire de don Alvar, & sur le portrait qu'on lui fit de moi, il eût envie de me voir. Pour fatisfaire sa curiosité, il gagna une de mes parentes qui d'accord avec lui m'attira chez elle. Il s'y trouva. Il me vit & je lui plus malgré l'impression de douleur qu'on remarquoit fur mon visage: mais que dis-je malgré? peut-être ne fut-il touché que de mon air triste & languissant qui le prévenoit en faveur de ma fidélité. Ma mélancolie peut-être fit naître son amour. Aussi bien, il me dit plus d'une fois qu'il me regardoit comme un prodige de constance & même qu'il envioit le sort de mon mari, quelque déplorable qu'il fût d'ailleurs. En un mot, il fut frappe de ma vue, vue, & il n'eût pas besoin de me voir une seconde sois pour sormer la résolution de m'é-

n

1

poufer.

Il choisit l'entremise de ma parente, pour me faire agréer son dessein. Elle me vint trouver & me représenta que mon époux avant achevé son destin dans le royaume de Fez, comme on nous l'avoit rapporté, il n'étoit pas raisonnable d'ensevelir plus long tems mes charmes: que j'avois assez pleuré un homme avec qui je n'avois été unie que quelques momens. & que je devois profiter de l'occasion qui se présentoit : que je serois la plus henreuse femme du monde. Là-dessus elle me vanta la noblesse du vieux marquis, ses grands biens & son bon caractere : mais elle eût beau s'étendre avec éloquence sur tous les avantages qu'il possédoit, elle ne put me persuader. Ce n'est pas que je doutasse de la mort de don Alvar, ni que la crainte de le revoir tout à coup, lorsque j'y penserois le moins, m'arrêtât; le peu de penchant, ou plutôt la repugnance que je me sentois pour un second mariage, après tous les malheurs du premier, faifoit le seul obstacle que ma parente eut à sever. Aussi ne se rebuta-t-elle point. Au contraire, fon zele pour don Ambroño en redoubla. Elle engagea toute ma famille dans les intérêts de ce vieux seigneur. Mes parens commencerent à me presser d'accepter un pasti si avantageux. Pen étois à tout moment oblédée; importunée, tourmentée; il est vrai que ma mifere, qui devenoit de jour en jour plus grands,

m'etant

ne contribua pas peu à laisser vaincre ma résistance. Il ne falloit pas moins que l'affreuse nécessité où j'étois pour m'y déterminer.

le-

ur

int

2-

ez.

oas

nes

me

no-

ion

en-

me

nds

eau

ta.

ler.

don

t à

Hê-

pu-

ma-

fai-

ver.

ire,

Elle

sb a

nta-

im-

nde,

nc

Je ne pus donc m'en défendre; je cédai à leurs pressantes instances & j'épousai le marquis de la Guardia, qui des le lendemain de mes nôces, m'emmena dans un très beau château qu'il a auprès de Burgos entre Gajal & Rodillas. Il concut pour moi un amour violent. Je remarquois dans toutes ses actions une envie de me plaire. Il s'étudioit à prévenir mes moindres defirs. Jamais époux n'a eu tant d'égards pour une femme & jamais amant n'a fait voir tant de complaisance pour une maîtresse. J'admirois un homme d'un caractere si aimable & je me consolois en quelque façon de la perte de don Alvar, puisqu'enfin je faisois le bonheur d'un seigneur tel que le marquis: je l'aurois passionnément aimé, malgré la disproportion de nos âges, si j'eusse été capable d'aimer quelqu'un après don Alvar. Mais les cœurs constans ne sçauroient avoir qu'une passion. Le souvenir de mon premier époux rendoient inutiles tous les soins que le second prenoit pour me plaire. Je ne pouvois donc payer sa tendresse que de purs sentimens de reconnoissance.

J'étois dans cette disposition, quand prenant l'air un jour à une fenêtre de mon appartement, j'apperçus dans le jardin une maniere de paysan qui me regardoit avec attention. Je crus que c'étoit un garçon jardinier. Je pris peu garde à lui; mais le lendemain,

m'étant remise à la fenêtre, je le vis au même endroit & il me parut encore fort attaché à me considérer. Cela me frappa. Je l'envifageai à mon tour & après l'avoir observé quelque tems, il me fembla reconnoître les traits du malheureux don Alvar. Cette reffemblance excita dans tous mes fens un trouble inconcevable. Je poussai un grand cri. l'étois alors par bonheur seule avec Inès, celle de mes femmes qui avoit la plus de part à ma confiance. Je lui dis le soupçon qui agitoit mes esprits. Elle ne fit qu'en rire, & elle s'imagina qu'une légere ressemblance avoit trompé mes yeux. Raffurez-vous, madame, me dit-elle, & ne pensez pas que vous ayez vu votre premier époux. Quelle apparence y a-t-il qu'il foit ici sous une forme de paysan? Est-il même croyable qu'il vive encore? fe vais, ajouta-t-elle, pour vous mettre l'esprit en repos, descendre au jardin & parler à ce villageois. Je sçaurai quel homme c'est, & je reviendrai dans un moment vous l'apprendre. Inès alla donc au jardin & peu de tems après, je la vis rentrer dans mon appartement fort émue : Madame, dit-elle, votre fourçon n'est que trop bien éclairci. C'est don Alvar lui-même que vous venez de voir. Il s'est déconvert d'abord & il vous demande un entremen fecret.

Comme je pouvois à l'heure même recevoir don Alvar, parce que le marquis étoit à Burgos, je chargeai ma suivante de l'amener dans mon cabinet par un escalier dérobé. Vous

Juger

ju

tic

qu

Te

m

fec

ils

me

tez

pa

fei

Vic

CO

du

tra

VO

pe:

jet

le

d'a

de

fin

de

cet

bra

je i

VO

viv

ble

do

j'a

tio

iel

hé

II-

vé

les

ef-

u-

ri.

lle

ma

oit

lle

oit

ne,

ez

e y

n?

fe

rit

ce

8

en-

ms

ent

con

var

dé-

re-

oir

ur-

ans

Ous

jugez bien que j'étois dans une terrible agita-Je ne pus soutenir la vue d'un homme qui étoit en droit de m'accabler de reproches, le m'évanouis des qu'il se présenta devant moi, comme si c'eût été son ombre. Ils me secoururent promptement Inès & lui, & quand ils m'eurent fait revenir de mon évanouissement, don Alvar me dit: Madame, remettez-vous de grace. Que ma présence ne soit pas un supplice pour vous. le n'ai pas dessein de vous faire la moindre peine. Je ne viens point en époux furieux vous demander compte de la foi jurée & vous faire un crime du second engagement que vous avez contracté. Je n'ignore pas que c'est l'ouvrage de votre famille. Je suis instruit de toutes les persécutions que vous avez souffertes à ce sujet. D'ailleurs on a répandu dans Valladolid le bruit de ma mort & vous l'avez cru avec d'autant plus de fondement, qu'aucune lettre de ma part ne vous affuroit du contraire. Enfin, je sçais de quelle maniere vous avez vecu depuis notre cruelle séparation & que la nécessité plutôt que l'amour vous a jetté dans les bras du marquis. Ah seigneur, interrompisje en pleurant, pourquoi voulez-vous excuser votre épouse? Elle est coupable puisque vous vivez. Que ne fuis-je encore dans la miserable situation où j'étois avant que d'épouser don Ambrosio ? Funeste hyménée! hélas, j'aurois du moins dans ma misere la consolation de vous revoir sans rougir. Ma chere Mencia, reprit don Alvar d'an

fa

r

ri

ti

V

de

m

11

m

5

ti

to

m

fe

q

n

a

2

b

n

J

2

air qui marquoit jusqu'à quel point il étoit pénétré de mes larmes, je ne me plains pas de vous, & bien loin de vous reprocher l'état brillant où je vous retrouve, je jure que j'en rends graces au ciel. Depuis le trifte jour de mon départ de Valladolid, j'ai toujours eu la fortune contraire ; ma vie n'a été qu'un enchaînement d'infortunes, & pour comble de malheurs, je n'ai pu vous donner de mes nouvelles. Trop fur de votre amour, je me représentois sans cesse la situation où ma fatale tendresse vous avoit réduite. Je me peignois dona Mencia dans les pleurs. Vous faissez le plus grand de mes maux. Quelquefois, je l'avouerai; je me suis reproché comme un crime le bonheur de vous avoir plu. J'ai fouhaité que vous eussiez en du penchant pour quelqu'un de mes rivaux, puisque la présérence que vous m'aviez donnée sur eux vous coutoit fi cher. Cependant après sept années de souffrances, plus épris de vous que jamais, j'ai voulu vous revoir. Je n'ai pu refister à cette envie, & la fin d'un long esclavage m'ayant permis de la fatisfaire, j'ai été foes ce deguilement à Valladolid, au hazard d'être decouvert. Là f'ai tout appris. Je fuis venu enfuite à ce château & j'ai trouvé moven de m'introduire chez le jardinier, qui m'a retenu pour travailler dans les jardins. Voilà de quelle maniere je me fuis conduit pour parvenir à vous parler secrettement. Mais ne vous imaginez pas que j'ave dessein de troubler par mon sejour ici la félicité dont vous jouissez. Je VOUS

vous aime plus que moi-même. Je respecte votre repos & je vais après cet entretien achever loin de vous de tristes jours que je vous sacrisse.

toit

pas

tat

en

de

1 la

en-

de

ou-

re-

ale

1019

sez.

e

un

ou-

our

fé-

OHS

ées

iis.

à

2-

dé

lé-

n-

in-

nor

lle

à à

a-

on

Je

113

Non, don Alvar, non, m'écriai-je à ces paroles! Le ciel ne vous a point amené ici pour rien, & je ne souffrirai pas que vous me quittiez une seconde fois. Je veux partir avec vous. Il n'y a que la mort qui puisse désormais nous séparer. Croyez-moi, reprit-il, vivez avec don Ambrosio. Ne vous associez point à mes malheurs. Laissez m'en soutenir tout le poids. Il me dit encore d'autres choses semblables : mais plus il paroissoit vouloir s'immoler à mon bonheur, moins je me sentois disposée à y confentir. Lorsqu'il me vit ferme dans la résolution de le suivre, il changea tout à coup de ton, & prenant un air plus content : Madame, me dit il, est-il possible que vous soyez dans les sentimens ou vous paroissez être? Ah! puisque vous m'aimez encore affez pour préférer ma misere à la prospérité où vous vous trouvez. allons donc demeurer à Betancos dans le fonds du royaume de Galice. Pai là une retraite assurée. Si mes disgraces m'ont oté tous mes biens, elles ne m'ont point fait perdre tous mes amis. Il m'en reste encore de fideles, & qui m'ont mis en état de vous enlever. fait faire un carosse à Zamora par leur secours. J'ai acheté des mules & des chevaux, & je fuis accompagné de trois Galiciens des plus résolus. Ils font armés de carabines & de pillolets, & ils attendent mes ordres dans le village de Rodillas.

las. Profitons ajouta-t-il, de l'absence de don Ambrosio. Je vais faire venir le carosse jusqu'à la porte de ce château, & nous partirons dans le moment. J'y consentis. Don Alvar vola vers Rodillas & revint en peu de tems avec ses trois cavaliers m'enlever au milieu de mes semmes, qui ne sçachant que penser de cet enlevement, se sauverent sort essrayées. Inès seule étoit au fait, mais else resus de sier son sort au mien, parce qu'elle aimoit un valet de chambre de don Ambrosio. Ce qui prouve bien que l'attachement de nos plus zélés domestiques n'est point à l'épreuve de l'amour.

Je montai donc en carosse avec don Alvar, n'emportant que mes habits & quelques pierreries que j'avois avant mon fecond mariage, car je ne voulus rien prendre de tout ce que le marquis m'avoir donné en m'époufant. Nous primes la route du royaume de Galice, sans fcavoir fi nous ferions affez heureux pour y arriver. Nous avions fujet de craindre que don Ambrolio à fon retour ne se mit far nos traces avec un grand nombre de personnes & ne nous joignit. Cependant nous marchames pendant deux jours sans voir paroître à nos la troisieme journée se passeroit de même, & deja nous nous entretenions fort tranquilement. Don Alvar me contoit la triffe aventure que donna lieu au bruit de sa mort & comment après cinq années d'esclavage il asout recouvré la liberté, quand nous rencontrâmes fort

n'a

ans ola

vec

de

ées. de

ioit

Ce

de

Sitt.

var,

rre-

car

e le

OUS

ans

ry

que

nos

5 &

mes

1109

que

. de

ile-

en-

8 &

on-

nes

trâmes hier sur le chemin de Léon les voleurs avec qui vous étiez. C'est lui qu'ils ont tué avec tous ses gens, & c'est lui qui fait couler les pleurs que vous me voyez répandre en ce moment.



CHAPITRE XIL

De quelle maniere désagréable Gil Blas & la dame furent interrompus.

ONA Mencia fondit en larmes après avoir achevé ce récit, bien loin d'entreprendre de la consoler par des discours dans le goût de Séneque, je la laissai donner un libre cours à ses soupirs. Je pleurai même aussi, tant il est naturel de s'intéresser pour les malheureux & particulierement pour une belle personne affligée. J'allois lui demander quel parti elle vouloit prendre dans la conjoncture où elle se trouvoit, & peut-être alloit-elle me consulter là-dessus, si notre conversation n'eut pas été interrompue; mais nous entendîmes dans l'hôtellerie un grand bruit qui malgré nous attira notre attention. Ce bruit étoit causé par l'arrivé du corrégidor suivi de deux alguazils * & de plusieurs archers. Ils vinrent dans la chambre où nous étions. Un jeune cavalier, qui les accompag-

^{*} Alguazil. C'est un huissier exécuteur des ordres de

to

d

C

fe

to

q

d

ti

9

te

P

CI

tr

C

de

pe

je

m

noit, s'approcha de moi le premier & se mit à regarder de près mon habit. Il n'eût pas besoin de l'examiner long-tems. Par saint Jacques, s'écria-t-il, voilà mon pourpoint. C'est lui-même. Il n'est pas plus dissicile à reconnoître que mon cheval. Vous pouvez arrêter ce galant sur ma parole. Je ne crains pas de m'exposer à lui faire réparation d'honneur. Je suis sûr que c'est un de ces voleurs qui ont une retraite inconnue en ce pays-ci,

A ce discours qui m'apprenoit que ce cavalier étoit le gentilhomme volé dont j'avois par malheur toute la dépouille, je demeurai surpris, confus, déconcerté. Le corrégidor, que sa charge obligeoit plutôt à tirer une mayvaise conséquence de mon embarras, qu'à l'expliquer favorablement, jugea que l'accufation n'étoit pas mal fondée, & presumant que la dame pouvoit être complice, il nous fit emprisonner tous deux séparément. Ce juge n'étoit pas de ceux qui ont le regard terrible, il avoit l'air doux & riant. Dieu sçait s'il en valoit mieux pour cela. Sitôt que je fus en prison, il y vint avec ses deux surêts, c'est-àdire fes deux alguazils. Ils entrerent d'un air joyeux. Il sembloit qu'ils eussent un pressentiment qu'ils alloient faire une bonne affaire. Ils n'oublierent pas leur bonne coutume, ils commencerent par me fouiller. Quelle aubeine pour ces messieurs! Ils n'avoient jamais peut-être fait un si bon coup. A chaque poignée de pistoles qu'ils tiroient, je voyois leurs yeux étinceller de joie. Le corrégidor sur tout

nit

oas int

nt.

e à

rez

ins

on-

urs i,

va-

par

ur-

au-

exion

la

m-'é-

il

en en

-à-

en-

ire.

ils

au-

nais oi-

urs

fur

out

tout paroissoit hors de lui-même. Mon enfant, me disoit-il d'un ton de voix plein de douceur, nous faifons notre charge; mais ne crains rien. Si su n'es pas coupable, on ne te fera point de mal. Cependant ils vuiderent tout doucement mes poches, & me prirent ce que les voleurs même avoient respecté, je veux dire les quarante ducats de mon oncle. Ils n'en demeurerent pas là, leurs mains avides & infatigables me parcoururent depuis la tête jufqu'aux pieds. Ils me tournerent de tous côtes, & me dépouillerent pour voir je n'avois point d'argent entre la peau & la chemise. Je crois qu'ils m'aunoient volontiers ouvert le ventre pour voir s'il n'y en avoit point dedans. Après qu'ils eurent si bien fait leur charge, le corregidor m'interrogea. Je lui contai ingénument tout ce qui m'étoit arrivé. Il fit écrire ma déposition, puis il sortit avec ses gens & mes especes, me laissant tout nud sur

O vie humaine, m'écriai-je, quand je me vis seul & dans cet état! que tu es remplies d'aventures bizarres & de contretems! Depuis que je suis sorti d'Oviédo; je n'éprouve que des disgraces. A peine suis-je hors d'un péril, que je retombe dans un autre. En arrivant dans cette ville, j'étois bien éloigné de penser que j'y ferois sitôt connoissance avec le corrégidor. En faisant ces résexions inutiles, je remis le maudit pourpoint & le reste de has billement qui m'avoit porté malheur; puis m'exhortant moi-même à prendre courage?

eft

1'at

tio

ie :

de

rer

COI

arc

bo

du

gn

ave

dit

qu

al-

de

m

me

bé

tie

d'i

far

je

re

le

CO

ne

j'e

pa

&

Q

de

Allons dis-je, Gil Blas, aye de la fermeté. Songe qu'après ce tems-ci il en viendra peut-être un plus heureux. Te sied-il bien de te désespérer dans une prison ordinaire, après avoir fait un si pénible essai de patience dans le souterrein? Mais, hélas, ajoutai-je trissement, je m'abuse. Comment pourrai-je sortir d'ici? on vient de m'en oter les moyens, puisqu'un prisonnier sans argent est un oiseau

à qui l'on a coupé les aîles.

Au lieu de la perdrix & du lapreau que j'avois fait mettre à la broche on m'apporta un petit pain bis avec une cruche d'eau & on me laissa ronger mon frein dans mon cachot. J'y demeurai quinze jours entiers fans voir personne que le concierge, qui avoit soin de venir tous les matins renouveller ma provision. Des que je le voyois, j'affectois de lui parler, je tachois de lier conversation avec lui pour me désennuyer on peu : mais ce personnage ne repondoit rien à tout ce que je lui disois. Il ne me fut pas possible d'en tirer une parole. Il entroit même & fortoit le plus souvent sans me regarder. Le seizieme jour, le corrégidor parut & me dit: Enfin mon ami, tes peines sont finies. Tu peux t'abandonner à la joie, Jo viens t'annoncer une agréable nouvelle. l'ai fait conduire à Burgos la dame qui étoit avec toi. Je l'ai interrogée avant son départ & ses réponses vont à ta décharge. Tu seras élargi des aujourd'hui, pourvu que le muletier avec qui tu es venu de Pennaflor à Cacabélos, comme tu me l'as dit, confirme ta déposition. Il

est dans Astorga. Je l'ai envoyé chercher. Je l'attens. S'il convient de l'aventure de la question, je te mettrai sur le champ en liberté.

té.

ut-

te

rès

ins

le-

or-

ns,

au

'a-

un

me

J'y

n-

nir

)ès

je

me

ré-

ne

Il

me

2-

ont

le

ai

rec

les-

rgi

ec

Ma

II est

Ces paroles me réjouirent. Dès ce moment je me crus hors d'affaire. Je remerciai le juge de la bonne & briéve justice qu'il vouloit me rendre, & je n'avois pas encore achevé mon compliment que le muletier conduit par deux archers arriva. Je le reconnus aussitôt; mais le bourreau de muletier qui fans doute avoit vendu ma valise avec tout ce qui étoit dedans, craignant d'être obligé de restituer l'argent qu'il avoit touché, s'il avouoit qu'il me reconnoissoit, dit effrontément qu'il ne sçavoit qui j'étois & qu'il ne m'avoit jamais vu. Ah traître! m'écriai-je, confesse plutôt que tu as vendu mes hardes & rends témoignage à la vérité. Regarde moi bien. Je suis un de ces jeunes gens que tu menaças de la question dans le bourg de Cacabélos, & à qui tu fis si grand peur. Le muletier répondit d'un air froid que je lui parlois d'une chose dont il n'avoit ancune connoifsance, & comme il soutint jusqu'au bout que je lui étois inconnu, mon élargissement fut remis à une autre fois. Mon enfant, me dit le corrégidor, tu vois bien que le muletier ne convient pas de ce que tu as déposé, ainsi je ne puis te rendre la liberté, quelqu'envie que j'en aye. Il fallut m'armer d'une nouvelle patience, me résoudre à jeuner encore au pain & à l'eau & à voir le filencieux concierge. Quand je songeois que je ne pouvois me tirer des griffes de la justice, bien que je n'euste

ma

qui

& 1

nit

luâ

gag

ob

vei

l'e

me de

fer

eû

qu

de

Al

là

qu

Ils

per

me

pa

do

qu

VII

BI

ici

ve

tu

pas commis le moindre crime, cette pensée me mettoit au désespoir. Je regrettois le souterrein. Dans le fonds, disois-je, j'y avois moins de désagrément que dans ce cachot. Je faisois bonne chere avec les voleurs. Je m'entretenois avec eux agréablement, & je vivois dans la douce espérance de m'échapper; au lieu que malgré mon innocence, je serai peutêtre trop heureux de sortir d'ici pour allér aux galères.

KYKYKYKYKYKYKY

CHAPITRE XNI.

Par quel bazard Gil Blas sortit ensin de prison & où il alla.

Andis que je passois les jours à m'égayer dans mes reflexions, mes aventures, telles que je les avoit dictées dans ma déposition, se répandirent dans la ville. Plusieur personnes me voulurent voir par curiosité. Il venoient l'un après l'autre se présenter à une petite fenêtre par où le jour entroit dans ma prison, & lorsqu'ils m'avoient considéré quelque tems, ils s'en alloient. Je fus furpris de cette nouveauté. Depuis que j'étois prilonnier, je n'avois pas vu un seul homme se montrer a cette fenêtre qui donnoit sur une cou où regnoient le silence & l'homeur. Je compris par là que je faisois du bruit dans la ville mais je ne fçavois si j'en devois concevoir u bon ou manyais préfage,

rfée

ou-

VOIS

Je

'en-

VOIS

eut-

aux

on &

ayer

ures,

Polis

leurs

Ils

une

s ma

quel-

ris de

don.

mon-

cour

com-

ville

dir w

Tom. I.

Un de ceux qui s'offrirent des premiers à ma vue, fut le petit chantre de Mondonnédo. qui avoit aussi bien que moi craint la question & pris la fuite. Je le reconnus, & il ne feig. nit point de me méconnoître. Nous nous sas luâmes de part & d'autre; puis nous nous engageâmes dans un long entretien. obligé de faire un nouveau détail de mes aventures, ce qui produifit deux effets dans l'esprit de mes auditeurs : je les fis rire & je m'attirai leur pitié. De son côté, le chantre me conta ce qui s'étoit passé dans l'hôtellerie de Cacabélos entre le muletier & la jeune femme, après qu'une terreur panique nous en eût écartés. En un mot, il m'apprit tout ce que j'en ai dit ci-devant. Ensuite prenant congé de moi, il me promit que, sans perdre de tems, il alloit travailler à ma délivrance. Alors, toutes les personnes qui étoient venues là comme lui par curiofité, me témoignerent que mon malheur excitoit leur compassion, Ils m'affurerent même qu'ils se joindroient au petit chantre & feroient tout leur possible pour me procurer la liberté.

Ils tinrent effectivement leur promesse. Ils parlerent en ma faveur au corrégidor, qui ne doutant plus de mon-innocence, surtout lorsque le chantre lui eut conté ce qu'il seavoit, vint trois semaines après dans ma prison: Gil Blas, me dit-il, je pourrois encore te retenir ici si j'étois un juge plus sévere; mais je ne veux pas traîner les choses en longueur. Vai tu es libre. Tu peux sortir quand il te plaira.

fici

du

ble

vie

for

im

va pa

les

m

le

cr

ti

te

lu

ľ

te

j'dı

m

ra

İĨ

P

Y

9

u

q ndd c r

Mais dis-moi, poursuivit-il, si l'on te menoit dans la forêt où est le souterrein, ne pour, rois-tu pas le découvrir? Non, seigneur, lui répondis-je; comme je n'y suis entré que la nuit & que j'en suis sorti avant le jour, il me feroit impossible de reconnoître l'endroit où il est. Là-dessus le juge se retira en disant qu'il alloit ordonner au concierge de m'ouvrir les portes. En effet, un moment après, le geolier vint dans mon cachot avec un de ses guichetiers qui portoit un paquet de toile. Ils m'ôterent tous deux d'un air grave & fans me dire un seul mot mon pourpoint & mon haut de chausses qui étoient d'un drap fin & presque neuf, puis m'ayant revêtu d'une vieille souquenille, ils me mirent dehors par les épaules.

La confusion que j'avois de me voir si mal équipé, modéroit la joie qu'ont ordinaire, ment les prisonniers de recouvrer leur liberté. l'étois tenté de sortir de la ville à l'heure même pour me foustraire aux yeux du peuple, dont je ne foutenois les regards qu'avec peine, Ma reconnoissance pourtant l'emporta sur ma honte. J'allai remercier le petit chantre à qui j'avois tant d'obligation. Il ne put s'empêcher de rire, lorsqu'il m'apperçut. Comme vous voilà, me dit-il, je ne vous ai pas reconnu d'abord sous cet habillement. La justice, à ce que je vois, vous en a donné de toutes les façons. Je he me plains pas de la justice, lui répondis-je. Elle est très équitable. Je voudrois seulement que tous ses of -ficiera ficiers fuffent d'honnêtes gens. Ils devoient du moins me laisser mon habit. Il me semble que je ne l'avois pas mal payé. J'en conviens, repritail; mais on vous dira que ce sont des formalités qui s'observent. He vous imaginez-vous, par exemple, que votre cheval ait été rendu à son premier maître ? non pas s'il vous plaît. Il est actuellement dans les écuries du greffier où il a été déposé comme une preuve du vol. Je ne crois pas que le pauvre gentilhomme en retire seulement la croupiere. Mais changeons de discours, continua-t-il, quel est votre dessein ? que pretendez-vous faire présentement. J'ai envie, lui dis-je, de prendre le chemin de Burgos. l'irai trouver la dame dont je suis le liberateur. Elle me donnera quelques pistoles. l'acheterai une soutanelle neuve & me rendrai à Salamanque où je tâcherai de mettre mon latin à profit. Tout ce qui m'embarrasse, c'est que je ne suis pas encore a Burgos. Il faut vivre sur la route. Vous n'ignorez pas qu'on fait fort mauvaise chere quand on voyage fans argent. Je vous entends, repliqua-t-il, & je vous offre ma bourse. Elle est un peu platte à la vérité; mais vous sçavez qu'un chantre n'est pas un évêque. En même tems, il la tira & me la mit entre les mains de si bonne grace, que je ne pus me désendre de la retenir telle qu'elle étoit. Je le remerciai comme s'il m'ent donné tont l'or du monde & je lui sis mille protestations de service qui n'ont jamais eu d'effet. Après cela,

our, lui le la

l me où il isant

orès, 1 de oile.

fans mon n &

r les

mal cirecrté. mê-

ple, ine, ma

e à em-

pas La de

e la ita-

of-

Je le quittai & sortis de la ville, sans aller voir les autres personnes qui avoient contribué à mon élargissement. Je me contentai de leur donner en moi-même mille bénédictions.

Le petit chantre avoit eu raison de ne me pas vanter sa bourse; j'y trouvai très-peu d'especes; & quelles especes encore? de la menue monnoye. Par bonheur j'étois accoûtumé depuis deux mois à une vie très-frugale, & il me restoit encore quelques réaux lorsque j'arrivai au bourg de Ponté de Mula qui n'est pas éloigné de Burgos. Je m'y arrêtai pour demander des nouvelles de dona Mencia. l'entrai dans une hôtellerie dont l'hôtesse étoit une petite femme fort seche, vive & hagarde. Je m'apperçus d'abord, à la mauvaise mine qu'elle me fit, que ma souquenille n'étoit guere de son goût. Ce que je lui pardonnai volontiers. Je m'assis à une table, je mangeai du pain & du fromage, & bus quelque coups d'un vin détestable qu'on m'apporta. Pendant ce repas, qui s'accordoit assez avec mon habillement, je voulus entrer en converfation avec l'hôtesse, qui me fit assez connoître par une grimace dédaigneuse qu'elle méprisoit mon entretien. Je la priai de me dire si elle connoissoit le marquis de la Guardia, si son château étoit éloigné du bourg, & fur tout si elle sçavoit ce que la marquise sa femme pouvoit être devenue. Vous demandez bien des choses, me répondit-elle d'un air plein de fierté. Elle m'apprit pourtant, quoique de fort mauvaise grace, que le château

pet

ger je und l'he pri po cea

je me pe fu que co

do

4

C

fa

•

château de don Ambrofio n'étoit qu'à une petite lieue de Ponté de Mula.

voir ué à

leur

me d'ef-

me-

umé

& 11 'ar-

pas

de-'en-

toit

rde.

ine

toit

nai

an-

que

rta. vec

eron-

elle me

ar-

80

fa

le-

lle.

17-

le

14

Après que j'eus achevé de boire & de manger, comme il étoit nuit, je témoignai que je souhaitois de me reposer & je demandai une chambre. A vous une chambre, me dit l'hôtesse en me lançant un regard où le mépris étoit peint? Je n'ai point de chambres pour les gens qui font leur fouper d'un morceau de fromage. Tous mes lits sont retenus. l'attends des cavaliers d'importance qui doivent venir loger ici ce foir. Tout ce que je puis faire pour votre service, c'est de vous mettre dans ma grange. Ce ne fera pas, je pense, la premiere fois que vous aurez couche fur la paille. Elle ne croyoit pas si bien dire. qu'elle disoit, je ne repliquai point à son difcours, & je me déterminai fagement à gagner le paillier sur lequel je m'endormis bientôt comme un homme qui depuis long-tems étoit fait à la fatigue.



CHAPITRE XIV.

De la réception que dona Mencia lui fit à Burgos;

E ne fus pas parefleux à me lever le lendemain matin. J'allai compter avec l'hôtesse, qui étoit déja sur pied & qui me parut un peu moins fiere & de meilleure humeur que le soir précédent. Ce que j'attribusi à la présence de trois honnêtes archers de la fainte

G 3

fainte Hermandad qui s'entretenoient avec elle d'une façon très-familiere. Ils avoient couché dans l'hôtellerie & c'étoit fans doute pour ces cavaliers d'importance que tous les

m

re

m

e

f

r

8

lits avoient été retenus.

Je demandai dans le bourg le chemin du château où je voulois me rendre. Je m'adresfai par hazard à un homme du caractère de mon hôte de Pennaflor. Il ne se contenta pas de répondre à la question que je lui faisois; il m'apprit que don Ambrosio étoit mort depuis trois semaines & que la marquise sa femme s'étoit retirée dans un couvent de Burgos qu'il me nomma. Je marchai aussitôt vers cette ville, au lieu de suivre la route du château. comme j'en avois eu dessein auparavant, & je volai d'abord au monastere où demeuroit dona Mencia. Je priai la touriere de dire à cette dame qu'un jeune homme nouvellement forti des prisons d'Astorga souhaitoit de lui parler. La touriere alla sur le champ faire ce que je désirois. Elle revint un moment après, & me fit entrer dans un parloir où je ne fus pas long-tems fans voir paroître en grand deuil à la grille la veuve de don Ambrosio.

Soyez le bien venu, me dit cette dame d'un air gracieux. Il y a quatre jours que j'ai écrit à une personne d'Astorga. Je lui mandois de vous aller trouver de ma part & de vous dire que je vous priois instamment de me venir chercher au sortir de votre prison. Je ne doutois pas qu'on ne vous élargît bientôt. Les choses que j'avois dites au corrégidor à

vec

ute

1

du

ref-

de

pas; il

ouis

u'il

ette

au,

do-

lui

e ce

rès.

fus

and

'un

ande

me

le

tre

votre décharge, suffisant pour cela. Aussi m'a-t-on fait réponse que vous aviez recouvre la liberté; mais qu'on ne fcavoit ce que vous étiez devenu. Je craignois de ne vous plus revoir, & d'être privée du plaisir de vous témoigner ma reconnoissance, ce qui m'auroit bien mortifiées Confolez-vous, ajoutait-elle en remarquant la honte que j'avois de me préfenter à ses yeux sous un misérable habillement. Que l'état ou je vous vois ne vous fasse pas de peine. Après le service important que vous m'avez rendu, je serois la plus ingrate de toutes les femmes, si je ne faisois rien pour vous. Je prétends vous tirer de la mauvaise situation où vous êtes. Je le dois & je le puis. J'ai des biens affez confidérables pour pouvoir m'acquitter envers vous fans m'incommoder. Is a . walle fis D

Vous sçavez, continua-t-elle, mes aventures jusqu'au jour où nous sûmes emprisonnés tous deux. Je vais vous conter ce qui m'est arrivé depuis ce tems-là. Lorsque le corrégidor d'Astorga m'eût fait conduire à Burgos, après avoir entendu de ma bouche un sidele récit de mon histoire, je me rendis au château d'Ambrosio. Mon retour y causa une extrême surprise; mais on me dit que je revenois trop tard, que le marquis frappé de ma fuite, comme d'un coup de soudre étoit tombé malade, & que les médecins désespéroient de sa vie. Ce sut pour moi un nouveau sujet de me plaindre de la rigueur de ma destinée. Cependant je le sis avertir que je

venois

re

in

fa

il

m

a

P

n

fa

9

V

C

b

fe

n

J

qd

j

je

venois d'arriver. Puis j'entrai dans fa chambre & courus me jetter à genoux au chevet de fon lit, le vifage couvert de larmes & le cœur presse de la plus vive douleur. Qui vous ramene ici, me dit-il, des qu'il m'apperçut ? venez-vous contempler votre ouvrage? ne vous suffit-il pas de m'ôter la vie à faut-il pour vous contenter que vos yeux foient témoins de ma mort ? Seigneur, lui répondis-je, Inès a dû vous dire que je fuyois avec mon premier époux : & fans le trifle accident qui me l'a fait perdre, vous ne m'auriez jamais revue. En même tems, je lui appris que don Alvar avoit été tué par des voleurs, qu'enfuite on m'avoit menée dans un fouterrein. le racontai tout le reste, & lorsque j'eus achevé de parler, don Ambrosio me tendit la main. C'est affez, me dit-il tendrement ; je cesse de me plaindre de vous. Hé! dois-je en effet vous faire des reproches? vous retrouvez un époux chéri, vous m'abandonnez pour le fuivre : puis-je blamer cette conduite? non, madame, j'aurois tort d'en murmurer. Aussi n'ai-je point voulu qu'on vous poursuivit, quoique ma mort fût attachée au malheur de vous perdre. Je respectois dans votre ravifseur ses droits sacrés & le penchant même que vous aviez pour lui. Enfin je vous fais juftice & par votre retour ici vous regagnez toute ma tendresse: Oui, ma chere Mencia, votre présence me comble de joie, mais hélas! je n'en jouirai pas long-tems. Je sens approcher ma derniere heure. A peine m'êtes-vous rendue.

ma

de

èun

ra-

1 2

ne

t-il

té-

je, on mi

ais

on

in.

2-

la

18

en

le

n.

m

ît,

de

if-

ne.

ıf-

ite

tre

ier D-

état

due, qu'il faut vous dire un éternel adieu. A ces paroles touchantes, mes pleurs redoublerent. Je ressentis & fis éclater une affliction immodérée. Don Alvar que j'adorois m'a fait verser moins de larmes. Don Ambrosio n'avoit pas un faux pressentiment de sa mort, il mourut des le lendemain, & je demeurai maîtresse du bien considérable dont il m'avoit avantagée en m'épousant. Je n'en prétends pas faire un mauvais usage. On ne me verra point, quoique je sois jeune encore, passer dans le bras d'un troisieme époux. Outre que cela ne convient, ce me semble, qu'à des femmes sans pudeur. & sans délicatesse, je vous dirai que je n'ai plus de goût pour le monde. Je veux finir mes jours dans ce couvent & en devenir une bienfaictrice.

Tel fut le discours que me tint dona Men-Puis elle tira de desfous sa robe une bourse qu'elle me mit entre les mains en me disant: Voilà cent ducats que je vous donne feulement pour vous faire habiller. Revenez me voir après cela. Je n'ai pas dessein de borner ma reconnoissance à si peu de chose. Je rendis mille graces à la dame & lui jurai que je ne sortirois point de Burgos, sans prendre congé d'elle. Ensuite de ce serment que je n'avois pas envie de violer, j'allai chercher une hôtellerie, j'entrai dans la premiere que je rencontrai. Je demandai une chambre, & pour prévenir la mauvaise opinion que ma fouquenille pouvoit encore donner de moi, je dis à l'hôte que tel qu'il me voyoit, j'étois en

état de bien payer mon gite. A ces mots, l'hôte appelle Majuelo, grand railleur de son naturel, me parcourant des yeux depuis le haut jusqu'en bas, me répondit d'un air froid & malin, qu'il n'avoit pas besoin de cette asfurance pour être persuadé que je ferois beaucoup de dépense chez lui; qu'au travers de mon habillement il démêloit en moi quelque chose de noble & qu'enfin il ne dontoit pai que je ne fusse un gentilhomme fort aife. Je vis bien que le traître me railloit, & pour mettre fin, tout à coup, à ses plaisanteries, je Îni montrai ma bourle, je comptai même devant lui mes ducats sur une table. & je m'appercus que mes especes le disposoient à juget de moi plus favorablement. Je le prisi de mo faire venir un tailleur. Il vaut mieux, me dit-il, envoyer chercher un frippier. Il vous apportera toutes fortes d'habits. & yous ferez habillé sur le champ. J'approuvai ce conseile & réfolus de le suivre; mais comme le jour étoit prêt à se fermer, je remis l'emplette au lendemain, & je ne songeai qu'à bien souper, pour me dédommager des mauvais repas que j'avois faits depuis ma fortie du fonterrein. town seal programment the manipulation, then show

represented dellar a continua demonstrate and

de Cavole pas annie de maleu 3 allar e Luther e en hinterierie, i e mai dans la preniare quel

Personal of commediation described the

and there are not little to require growth as

panile sup manipa sile and it manifera

en

qu

s'e

fei

ie

di

ac

m

po

de

je

fei

pa

fa

je

lie

Vo ho

ni pa

pa

on

oid

al-

de

paa

our

de-

ap-

ger

ma

Pus

erez

lour

per,

que



CHAPITRE XV.

De quelle saçon s'habilla Gil Blar, du nouveau présent qu'il reçut de la dame, & dans quel équipage il partit de Burgos.

On me fervit une copieuse fricaffée de pieds de mouton que je mangeai presque toute entiere. Je bus à proportion. Puis je me couchai. Pavois un affez bon lit & j'espérois qu'un profond sommell ne tarderoit guere à s'emparer de mes sens. Je ne pus toutefois fermer l'œil. Je ne fis que rêver à l'habit que je devois prendre. Que faut-il que je faile, disois-je? sulvrai-je mon premier dessein? acheterai-je une souranelle pour aller à Salamanque chercher une place de précepteur? pourquoi m'habiller en licentié? ai-je envie de me consacrer à l'état ecclénatique? y suisje entraîné par mon penchant? non. Je me sens même des inclinations très opposés à ce parti-là. Je veux porter l'épée & tacher de faire fortune dans le monde. Ce fut à quoi je m'arrêtai.

Je me résolus à prendre un habit de cavalier, persuadé que sous cette forme je ne pouvois manquer de parvenir à quelque poste honnête & sucratif. Dans cette flatteuse opimion, j'attendis le jour avec la dernière impatience, & ses premiers rayons ne frapperent pas plutôt mes yeux, que je me sevai. Je sis

tant de bruit dans l'hôtellerie, que je réveillai tous ceux qui dormoient. J'appellai des valets qui étoient encore au lit & qui ne répondirent à ma voix qu'en me chargeant de malédictions. Ils furent pourtant obligés de se lever, & je ne leur donna point de repos, qu'ils ne m'eussent fait venir un frippier. J'en vis bientôt paroître un qu'on m'amena. Il étoit suivi de deux garçons, qui portoient chacun un gros paquet de toile verte, Il me falua fort civilement & me dit : Seigneur cavalier, vous êtes bien heureux qu'on se soit adresse à moi plutôt qu'à un autre. Je ne veux point ici décrier mes confreres, à Dieu ne plaise que je fasse le moindre tort à leur réputation; mais entre nous, il n'y en a pas un qui ait de la conscience, ils sont tous plus durs que des Juifs, je suis le seul frippier qui ait de la morale, je me borne à un prix raisonnable, je me contente de la livre pour sol; je veux dire du sol pour livre. Graces au ciel, j'exerce rondement ma profession.

Le frippier après ce préambule, que je pris sottement au pied de la lettre, dit à ses garçons de désaire leurs paquets. On me montra des habits de toutes sortes de couleurs. On m'en sit voir plusieurs de drap tout uni. Je les rejettai avec mépris, parce que je les trouvai trop modestes; mais ils m'en sirent essayer un qui sembloit avoir été sait exprès pour ma taille, & qui m'éblouit, quoiqu'il sût un peu passé. C'étoit un pourpoint à manches tailladées avec un haut de chausses & un manteau. Le tout de

velour

8

FO

ne

gr

été

I

Vai

rei

ai

qua

tie.

mei

fent

ceu;

ne f d'ac

je m

je lu

que

mal

fait

il fo

onbli

J'an 1

fong

70

11.11

n-

a-

fe

05,

en

11

12

fa-

va-

oit

ne

ieu

un

lurs

t de

ble

reux

pris

çons

a des

m'en

s re-

trop

o qui

lle, &

C'é

avec

out de

eloun

47

velours bleu brodé d'or. Je m'attachai à celoi-là & je le marchandai. Le frippier qui s'apperçut qu'il me plaisoit, me dit que j'avois le goût délicat. Vive Dieu, s'écria-t-il, on voit bien que vous vons y connoissez. Apprenez que cet habit a été fait pour un des plus grands seigneurs du royaume, & qu'il n'a pas été porté trois fois. Examinez-en le velours. Il n'y en a point de plus beau? & pour la broderie, avouez que rien n'est mieux travaillé. Combien, lui dis-je, voulez-vous le rendre? Soixante ducats, répondit-il. Je les ai refuses, ou je ne suis pas honnête homme. L'alternative étoit convaincante. Fen offris quarante cinq. Il en valoit peut-être la moitié. Seigneur gentilhomme, reprit froidement le frippier, je ne surfais point, je n'al qu'un mot. Tenez, continua t-il en me préfentant les habits que j'avois rebutés, prenez ceux-ci, je vous en ferai meilleur marché. Al ne faisoit qu'irriter par-là l'envie que j'avois d'acheter celui que je marchandois, & comme je m'imaginai qu'il ne vouloit rien rabattre, je lui comptai soixante ducats. Quand il vit que je les donnois fi facilement, je crois que malgré fa morale, il fut bien faché de n'en avoir pas demandé davantage. Affez fatisfait pourtant d'avoir gagné la livre pour sol, il fortit avec ses garçons que je n'avois pas onbliés.

J'avois donc un manteau, un pourpoint a un haut de chausses fort propres. Il fallut songer au reste de l'habillement. Ce qui Tome I. H m'occupa

artidoo'is

m'occupa toute la matinée. J'achetai de linge, un chapeau, des bas de soye, des sonliers & une épée. Après quoi je m'habillai. Quel plaisir j'avois de me voir si bien équipé! Mes yeux ne pouvoient, pour ainsi dire, se rassasser de mon ajustement. Jamais paon n'a regardé son plumage avec plus de complaisance. Dès ce jour là je fis une seconde vifite à dona Mencia, qui me reçut encore d'un air très-gracieux. Elle me remercia de nouveau du service que je lui avois rendu. Là dessus, grands complimens de part & d'autre. Puis me souhaitant toute sorte de prospérités, elle me dit adieu, & se retira sans me donner rien autre chose qu'une bague de trente piftoles, qu'elle me pria de garder pour me souvenir d'elle.

Je demeurai bien fot avec ma bague. ['avois compté sur un présent plus considérable. Ainsi, peu content de la générosité de la dame, je regagnai mon hôtellerie en rêvant; mais comme j'y entrois, il arriva un homme qui marchoit sur mes pas, & qui tout à coup se débarrassant de son manteau qu'il avoit sur le nez, laissa voir un gros sac qu'il portoit sous l'aisselle. A la vue du sac qui avoit tout l'air d'être plein d'especes, j'ouvris de grands yeux, ausi-bien que quelques personnes qui étoient présentes, & je crus entendre la voit d'un séraphin, lorsque cet homme me dit es posant le sac sur une table : Seigneur Gi Blas, voilà ce que madame la marquise vous envoye. Je fis de profondes révérences au

porteur

porte

qu'il

le fa

port

perd

l'acl

avoi

pour

Arte

frap

t-il,

vit-i

fçac

2 pa

Bur

con

tent

fent

toni

Dou

Pin

van

tai

fort

de i

dan

fes

il n

j'ai

ave

àrc

à

C

de

fou-

Ilai.

pé!

. fe

n'a

plai-

VI-

d'un

nou-

Là

atre.

ités,

nner

pil-

lou-

1'4-

able.

e la

ant;

mme

COUP

t fur

rtoit

tout

ands

qu

VOIX

it es

Gil

VOIL

s av

teur.

porteur. Je l'accablai de civilités, & des qu'il fut hors de l'hôtellerie, je me jettai sur le fac comme un faucon sur sa proie & l'emportai dans ma chambre. Je le déliai fans perdre de tems & j'y trouvai mille ducats. l'achevois de les compter, quand l'hôte qui avoit entendu les paroles du porteur, entra pour fçavoir ce qu'il y avoit dans le fac. La vue de mes especes étalées sur une table le frappa vivement. Comment diable, s'écriat-il, voila bien de l'argent. Il faut, poursuivit-il en fouriant d'un air malicieux, que vous scachiez tirer bon parti des femmes. Il n'y à pas vingt-quatre heures que vous êtes à Burgos & vous avez déja des marquises sous contribution: and alto b pach and

Ce discours ne me déplut point. Je fus tenté de laisser Majuélo dans son erreur. Je sentois qu'elle me faisoit plaisir. Je ne m'étonne pas si les jeunes gens aiment à passer pour hommes à bonnes tortunes. Cependant l'innocence de mes mœurs l'emporta sur ma vanité. Je défabufai mon hôte. Je lui contai l'histoire de dona Mencia qu'il écouta fort attentivement. Je lui dis ensuite l'état de mes affaires; & comme il paroissoit entrer dans mes intérêts, je le priai de m'aider de ses conseils. Il rêva quelques momens, puis il me dit d'un air férieux : Seigneur Gil Blas, j'ai de l'inclination pour vous; & puisque vous avez affez de confiance en moi pour me parler à cœur ouvert, je vais vous dire fans flatterie à quoi je vous crois propre. Vous me fem-H 2 blez

aux

fort

gag

me ie v

l'ac

pou

ie f

tis t

dric

No

bla

Je 1

tai

par

un

me

vei

poi

por

Où

blez né pour la cour. Je vous conseille d'y aller & de vous attacher à quelque grand feigneur. Mais tâchez de vous mêler de ses affaires ou d'entrer dans ses plaisirs. Autrement, your perdrez votre tems chez lui. Je connois les grands, ils comptent pour rien le zele & l'attachement d'un honnête homme. Ils pe se soucient que des personnes qui leur sont nécessaires. Vous avez encore une ressource, continua-t-il, vous êtes jeune, bien fait, & quand vous n'auriez pas d'esprit, c'est plus qu'il n'en faut pour entêter une riche veuve, ou quelque jolie femme mal mariée. Si l'amour ruine des hommes qui ont du bien, il en fait sonvent subfister d'autres qui p'en ant Je suis donc d'avis que vous allier à Madrid; mais il ne faut pas que vous y pamissiez sans suite. On juge-là comme ailleun fur les apparences, & vous n'y ferez confidéré qu'à proportion de la figure qu'on vous vers faire. Je veux vous donner un valet; un domestique sidele; un garçon sage; en un mot un homme de ma main. Achetez deux mules l'une pour vous, l'autre pour lui, & parter le plutôt qu'il vous fera possible.

Ce conseil étoit trop de mon goût, pour ne le pas suivre. Des le lendemain j'achetai deux balles mules & j'arrêtai le valet dont on m'avoit parlé. C'étoit un garçon de trente an, qui avoit l'air simple & dévot. Il me dit qu'il étoit du royaume de Galice, & qu'il se nommoit Ambroise de Laméla. Ce qui me parut singulier, c'est qu'au lieu de ressembler

dy

at-

tre-

Je

n lo

me_

ont

rce, A

lve, l'a-

, il

z à

Pa-

éri

SUL

do

not

les

c le

10

SUE

tar

ot, dit

MX.

aux autres domestiques qui sont ordinairement fort intéresses, celui-ci ne se soucioit point de gagner de bons gages. Il me témoigna même qu'il étoit homme à se contenter de ce que je voudrois bien avoir la bonté de lui donner. J'achetai aussi des bottines avec une valisé pour serrer mon linge & mes ducats. Ensuite je satisfis mon hôte, & le jour suivant je partis de Burgos avant l'aurore pour aller à Madrid.

CHAPITRE XVI.

Qui fait voir qu'on ne doit pas trop compter sur la prospérité.

Ous couchâmes à Duennas la premiere journée & nous arrivâmes la feconde à Valladolid fur les quatre heures après midi. Nous descendimes à une hôtellerie qui me sembla devoir être une des meilleures de la ville. Je laissai le soin des mules à mon valet & montai dans une chambre où je fis porter ma valise par un garçon du logis. Comme je me sentois un peu fatigué, je me jettai sur mon lit sans ôter mes bottines & je m'endormis infensiblement. Il étoit presque nuit, lorsque je me réveillai. J'appellai Ambroise. Il ne se trouva point dans l'hôtellerie; mais il y arriva bientôt. Je lui demandai d'où il venoit, il me répondit d'un air pieux, qu'il fortoit d'une église où il étoit allé remercier le ciel de nous avoir

H 3

préservés de tout mauvais accident depuis Burgos jusqu'à Valladolid. J'approuvai son action. Ensaite, je lui ordonnai de messe

t-

fe

&

vi

ge

PI

P

te

m

q

je

te

P

g

un poulet pour mon fouper.

Dans le tems que je lui donnois cet ordre, mon hôte entra dans ma chambre un flambeau à la main. Il éclairoit une dame qui me parut plus belle que jeune & très-richement yetue. Elle s'appuyoit fur un vieil écuyer & un petit More lui portoit la queue. Je ne fus pas peu furpris, quand cette dame après m'avoir fait une profonde révérence, me demanda si par hazard je n'étois point le seigneur Gil Blas de Santillane? Je n'eus pas fitôt répondu qu'oui, qu'elle quitta la main de son écuyer pour venir m'embrasser avec un transport de joie qui redoubla mon étonnement. Le ciel, s'écria-t-elle, foit à jamais beni de cette aventure? C'est vous, seigneur cavalier, c'est vous que je cherche. A ce debut, je me ressouvins du parasite de Pennaflor, & j'allois foupçonner la dame d'être une franche aventuriere; mais ce qu'elle ajouts m'en fit juger plus avantageusement. Je fuis poursuivit-elle, coufine germaine de dons Mencia de Mosquera, qui vous a tant d'obligation. J'ai recu ce matin une lettre de la part. Elle me mande qu'ayant appris que vous alliez à Madrid, elle me prie de vous bien régaler, si vous passez par ici. Il y a deux heures que je parcours toute la ville. Jo vais d'hôtellerie en hôtellerie m'informer des étrangers qui y font, & j'ai jugé fur le poron ar

IC,

m.

1W

C-

CU-

Je

18-

dz

nais

eur

ma-

une

mta

IIIS

OBS

e fa

QUE

LOUS

y .

trait que votre hôte m'a fait de vous, que vous pouviez être le libérateur de ma coufine. Ah puisque je vous ai rencontré, continuat-elle, je veux vous faire voir combien je fuis sensible aux services qu'on rend à ma famille & particulierement à ma chere cousine. Vous viendrez, s'il vous plaît, des ce moment los ger chez moi. Vous y serez plus commadé, ment qu'ici. Je voulus m'en défendre & représenter à la dame que je pourrois l'income moder chez elle; mais il n'y ent pas moyen de réfister à ses instances. Il y avoit à la porte de l'hôtellerie un carosse qui nous attendoit. Elle prit soin elle même de faire mettre ma valife dedans, parce qu'il y avoit, disoit-elle, bien des fripons à Valladolid, Ce qui n'étoit que trop véritable. Enfin je montai en carosse avec elle & son vieux écuyer & je me laissai de cette maniere enlever de l'hôtellerie au grand déplaifir de l'hôte, se voyant par-là sevre de la dépense qu'il avoit compté que je ferois chez lui, avec la dame, l'écuyer & le petit More.

Notre caroffe après avoir quelque tems roulé, s'arrêta. Nous en descendimes pour entrer dans une assez grande maison, & nous montâmes dans un appartement qui n'étoit pas mal propre & que vingt ou trente bongies éclairoient. Il y avoit là plusieurs domessiques à qui la dame demanda d'abord si don Raphaël étoit arrivé. Ils répondirent que non. Alors m'adressant la parole: Seigneur Gil Blas, me dit-elle, j'attends mon stère qui doit

doit revenir ce foir d'un château que nous avons à deux lieues d'ici. Quelle agréable furprise pour lui de trouver dans sa maison un homme à qui toute notre famille est si rede-vable! Dans le moment qu'elle achevoit de parler ainfi, nous entendimes du bruit. & nous apprimes en même tems qu'il étoit caufe par l'arrivée de don Raphaël. Ce cavaller parut bientôt. Je vis une jeune homme de belle taille & de fort bon air. Je suis ravie de votre retour, mon frere, sui dit la dame. Vous m'aiderez à bien recevoir le feigneur Gil Blas de Santillane, Nous ne scaurions affez reconnoître ce qu'il a fait pour dona Mencia notre parente. Tenez, ajouta-t-elle en lui présentant une lettre, lifez ce qu'elle m'écrit. Don Raphaël ouvrit le billet & lut tout haut ces mots: Ma chere Camille, le feigneur Gil Blas de Santillane qui m'a fauve l'bonneur & la vie, vient de partir pour la cour. Il passera sans doute par Valladolid. Je vous con-jure par le sang & plus encore par l'amilié qui nous unit, de le regaler & de le retenir quelque rems chez vous. Je me flatte que vous me donne-rez cette fatisfaction, & que mon libérateur recevra de vous & de don Rapbael mon coufin toute forte de bons traitemens. A Burgos, votre affertionnée coufine Dona Mencia.

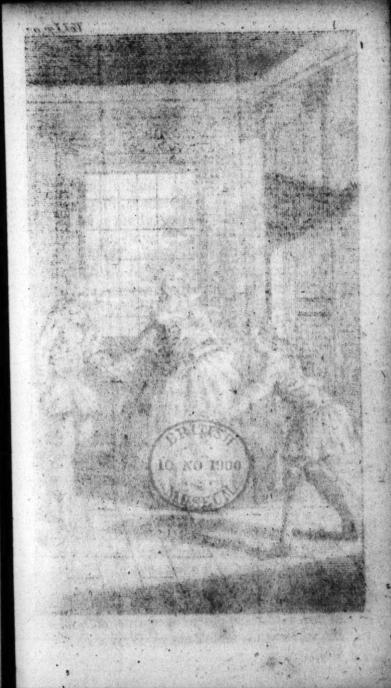
Comment s'écria don Raphaël, après avoir lu la lettre, c'est à ce cavalier que ma parente doit l'honneur & la vie? Ah je rends graces au ciel de cette heureuse rencontre! En parlant de cette sorte, il s'approcha de moi & me sor-

rant

on-qui que re-

yoir ente s au lant forrant

oute





po Bl mi vo mi Co Ci ho mi aii mi fu s'a il

où ble rei ll va vo pr vo fu qui pr crifal da

rant étroitement entre ses bras ? Quelle joie. poursuivit-il, j'ai de voir ici le seigneur Gil Blas de Santillane! Il n'étoit pas besoin que ma coufine la marquife nous recommandat de vous régaler. Elle n'avoi seulement qu'à nous mander que vous deviez paffer par Valladolid, Cela suffisoit. Nous scavons bien, ma sœur Camille & moi, comme il en faut user avec un homme qui a rendu le plus grand fervice du monde à la personne de notre famille que nous aimions le plus tendrement. Le répondis le mieux qu'il me fut possible à ces discours qui furent fuivis de beaucoup d'autres femblables & entremêlés de mille careffes. Après quoi s'appercevant que j'avois encore mes bottimes. il me les fit ôter par fes valets.

Nous pallames enfuite dans une chambes où l'on avoit servi. Nous nous mîmes à table, le cavalier, la dame & moi: Ils me dirent cent choles obligeantes pendant le fouper. Il ne m'échappoit pas un mot qu'ils ne relevassent comme un trait admirable & il falloit voir l'attention qu'ils avoient tous deux à me présenter de tous les mets. Don Raphaël buvoit souvent à la fanté de dona Mescia. fuivois fon exemple, & il me sembloit quelquefois que Camille, qui trinquoit avec nout,me lançoit des regards qui fignificient quelque chose. Je crus même remarquer qu'elle prenoit son tems pour cela, comme si elle sot craint que son frere ne s'en apperçur. Il n'en fallut pas davantage pour me persuader que la dame en tenoit & je me flattai de profiter de cette

M

en

va

mo

&

U

les

Ph

lie

tol

tro

pla

ave

me

tro

fai

me

ror

foi

eût

fen

tou

lig

fere

de

me

Où

val

len

je i

ma

cette découverte, pour peu que je demeurasse à Valladolid. Cette espérance sur cause que je me rendis sans peine à la priere qu'ils me firent de vouloir bien passer quelques jours chez eux. Hs me remercierent de ma complaisance, & la joie qu'en témoigna Camille me consirma dans l'opinion que j'avois qu'elle

me trouvoit fort à fon gré.

Don Raphaël me voyant déterminé à faire quelque séjour chez lui, me proposa de me mener à son château. Il m'en fit une description magnifique & me parla des plaifirs qu'il prétendoit m'y donner. Tantôt, disoit il; nous prendrons le divertissement de la chasse, tantôt celui de la pêche; & si vous aimiez la promenade, nous avons des bois & des jardins délicieux. D'ailleurs, nous aurons bonne compagnie. J'espere que vous ne vous ennuyerez point. l'acceptai la proposition, & il fut résolu que nous irions à ce beau château des le jour suivant. Nous nous levames de table en formant un si agréable dessein. Don Raphaël en parut transporté de joie : Seig--neur Gil Blas, dit-il, en m'embrassant, je vous laisse avec ma sœur. Je vais de ces pas donner les ordres nécessaires & faire avertir toutes les personnes que je veux mettre de la partie. A ces paroles, il fortit de la chambre où nous étions, & je continuai de m'entretenir avec la dame, qui ne démentit point par fes discour les douces œillades qu'elle m'avoit jettées. Elle me prit la main & regardant ma bague: Vous avez là, dit-elle, un diamant affez join Man Silica

Fe

su

ne

irs

m-

lle

lle

ire

me

rip-

u'il

ous

an-

OTO.

dins

nne

. &

teau

s de

Don

eig-

vous

don-

outes

rtie

nous

ec la

coun

ttées.

igue:

ioli

Mau

Mais il est bien petit. Vous connoissez-vous en pierreries ? Je répondis que non. J'en suis fâchée, reprit-elle; car vous me diriez ce que vaut celle-ci. En achevant ces mots, elle me montra un gros rubis qu'elle avoit au doigt; & pendant que je le considérois, elle me dit : Un de mes oncles, qui a été gouverneur dans les habitations que les Espagnols ont aux Isles Philippines, m'a donné ce rubis. Les jouailliers de Valladolid l'estiment trois cens pistoles. Je le croirois bien, lui dis-je, je le trouve parfaitement beau. Puisqu'il vous plaît, repliqua-t-elle, je veux faire un troc avec vous. Ausli-tot elle prit ma bague & me mit la fienne au petit doigt. Après ce troc, qui me parut une maniere galante de faire un présent, Camille me serra la main & me regarda d'un air tendre; puis tout à coup rompant l'entretien, elle me donna le bon foir & se retira toute consuse, comme si elle eût eu honte de me faire trop connoître ses ientimens.

Quoique galant des plus novices, je sentis tout ce que cette retraite précipitée avoit d'obligeant pour moi: & je jugeai que je ne passerois point mal le tems à la campagne. Plein de cette idée flatteuse & de l'état brillant de mes affaires, je m'ensermai dans la chambre où je devois coucher, après avoir dit à mon valet de me venir réveiller de bonne heure le lendemain. Au lieu de songer à me reposer, je m'abandonnai aux réslexions agréables que ma valise qui étoit sur une table & mon rubis m'inspire-

da

ce

fo

pa

pe

no

fo

tri

ro

Cr je

ce

ga

pe

bl

mo fce

ma

m de

ne

m'inspirerent. Graces au ciel, disois je, fi j'ai été malheureux, je ne le fuis plus. Mille ducats d'un côté; une bague de trois cens pistoles de l'autre : me voilà pour long-tems en fonds. Majuélo ne m'a point flatté. Je le vois bien, j'enflammerai mille femmes à Madrid, puisque j'ai plu si facilement à Camille. Les bontés de cette généreuse dame se présentoient à mon esprit avec tous leurs charmes, & je goûtois aussi par avance les divertissemens que don Raphael me préparoit dans son château. Cependant parmi tant d'images de plaisir, le sommeil ne laissa pas devenir répandre sur moi fes pavots. Dès que je me sentis assoupir, je

me déshabillai & me couchai.

Le lendemain matin, lorsque je me réveillai, de m'apperçus qu'il étoit déja tard. Je fus affez surpris de ne pas voir paroître mon valet, après l'ordre qu'il avoit reçu de moi. Ambroise, dis-je en moi-même, mon sidele Ambroise est à l'église, ou bien il est aujourd'hui fort paresseux. Mais je perdis bientôt cette opinion de lui pour en prendre une plus mauvaile; car m'étant levé, & ne voyant plus ma valise, je le soupçonnai de l'avoir volée pendant la nuit. Pour éclaireir mes foupçons, g'ouvris la porte de ma chambre & j'appellai l'hypocrite à plusieurs reprises. Il vint à ma voix un vieillard, qui me dit : Que fouhaitezvous, seigneur? tous vos gens sont fortis de ma maison avant le jour. Comment de votre maison, m'écriai-je ? Est-ce que je ne suis pa rci chez don Raphael: Je ne soais ce que c'est que que ce cavalier, me répondit-il. Vous êtes dans un hôtel garni & j'en suis l'hôte. Hier au soir, une heure avant votre arrivée, la dame qui a soupé avec vous vint ici & arrêta cet appartement pour un grand seigneur, dissoit-elle qui voyage incognito. Elle m'a même

payé d'avance.

fi

the

ans

en

ois

id,

ent

je

que

au.

le

moi

, je

lai,

af-

let,

m-

hui

ette

au-

mà

en-

ons, ellai ma tez-

c'eft

que

Je fus alors au fait. Je sçus ce que je devois penser de Camille & de don Raphaël; & je compris que mon valet ayant une entiere connoissance de mes affaires, m'avoit vendu à ces fourbes. Au lieu de n'imputer qu'à moi ce triste incident, & de songer qu'il ne me seroit point arrivé, si je n'eusse pas eu l'indiscrétion de m'ouvrir à Majuélo sans nécessité, je m'en pris à la fortune innocente, & maudis cent fois mon étoile. Le maître de l'hôtel garni, à qui je contai l'aventure qu'il sçavoit peut-être ausii bien que moi, se montra sensible à ma douleur. Il me plaignit & me témoigna qu'il étoit très-mortifié de ce que cette scene se sût passée chez lui : mais je crois, malgré ses démonstrations, qu'il n'avoit pas moins de part à cette fourberie, que mon hôte de Burgos, à qui j'ai toujours attribué l'honneur de l'invention.

Tome I.

CHA-

KARAKARAKARAKARAKA

CHAPITRE XVII.

Quel parti prit Gil Blas après l'aventure de l'hôtel garni.

Orfque j'eus fort inutilement bien déploré mon malheur, je sis réflexion qu'au lieu de céder à mon chagrin, je devois plutôt me roidir contre mon mauvais fort. Je rappellai mon courage, & pour me consoler, je disois en m'habillant : Je suis encore trop heureux que les fripons n'ayent pas emporte mes habits & quelques ducats que j'ai dans mes poches. Je leur tenois compte de cette discrétion. Ils avoient même été affez généreux pour me laiffer mes bottines, que je donnai à l'hôte pour un tiers de ce qu'elles m'avoient coûté. Enfin je sortis de l'hôtel garni, sans avoir, Dien merci, besoin de personne pour porter mes hardes. La premiere chose que je sis, sut d'aller voir si mes mules ne seroient pas dans l'hôtellerie où j'étois descendu le jour précédent. Je jugeois bien qu'Ambroise ne les y avoit pas laissées, & plût au ciel que j'eusse toujours jugé aussi sainement de lui. J'appris que des le soir même, il avoit eu soin de les en retirer. Ainsi, comptant de ne les plus revoir, non plus que ma chere valife, je marchois tristement dans les rues en revant à ce que je devois faire. Je fus tenté de re-

ont. nez nez

to

rec qu &

j'a

qu

fen Su

fur

que pir

mê

ma

ne

che

fuis

clai

lai

duc

m'é

du

tôt

Con

prè

me

bor

Cor

vou

cole

tourner

tourner à Burgos pour avoir encore une fois recours à dona Mencia; mais confidérant que ce seroit abuser des bontés de cette dame. & que d'ailleurs je passerois pour une bête, j'abandonnai cette pensée. Je jurai bien aussi que dans la suite je serois en garde contre les femmes. Je me serois alors désié de la chaste Suzanne. Je jettois de tems en tems les yeux fur ma bague, & quand je venois à songer que c'étoit un présent de Camille, j'en soupirois de douleur. Hélas, disois-je en moimême, je ne me connois point en rubis; mais je connois les gens qui les troquent. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire que j'aille chez un jouaillier pour être persuadé que je fuis un fot.

de

oré

lieu

me

llai

s en

que

5 &

Je

s a-

aif-

our

En-

ien

mes

fut

ans

S.Y

usse

ap-

1 de

les

, je

nt a

Je ne laissai pas toutefois de vouloir m'éclaircir de ce que valoit ma bague, & je l'allai montrer à un lapidaire qui l'estima trois ducats. A cette estimation, quoi qu'elle ne m'étonnât point, je donnai au diable la nièce du gouverneur des Isles Philippines, ou plutôt je ne sis que lui en renouveller le don. Comme je sortois de chez le lapidaire, il passa près de moi un jeune homme qui s'arrêta pour me confidérer. Je ne me le remis pas d'abord, bien que je le connusse parfaitement. Comment donc, Gil Blas, me dit-il, feignezvous d'ignorer qui je suis l'ou deux années ont-elles si fort changé le fils du barbier Nunez, que vous le méconnoissez? Ressouvenez-vous de Fabrice votre compagnon d'école. Nous avons si souvent dispute chez le docteur

b

I

d

a

il

to

da

po

va

de

de

m

la

CO

m

la

de

le Po

de

fu

no

au

docteur Godinés sur les universaux & sur les

dégrés métaphysiques.

le le reconnus avant qu'il ent achevé ces paroles, & nous nous embrassames tous deux avec cordialité. Hé mon ami, reprit-il ensuite, que je suis ravi de te rencontrer! je ne puis t'exprimer la joie que j'en ressens Mais, poursuivit-il d'un air furpris, dans quel état t'offres-tu à ma vue? Vive Dieu, te voilà vêtu comme un prince! Une belle épée, des bas de soye, un pourpoint & un manteau de velours, relevés d'une broderie d'argent. Malepeste! Cela sent diablement les bonnes fortunes. Je vais parier que quelque vieille femme libérale te fait part de ses largesses. Tu te trompes, lui dis-je; mes affaires ne font pas fi florisfantes que tu te l'imagines. A d'autres, repliqua-t-il, à d'autres. Tu veux faire le discret. Et ce beau rubis que je vous vois au doigt, monfieur Gil Blas, d'où vous vient-il, s'il vous plaît? Il me vient, lui repartis-je, d'une franche friponne. Fabrice, mon cher Fabrice, bien loin d'être la coqueluche des femmes de Valladolid, apprends, mon ami, que j'en suis la dupe.

Je prononçai ces dernieres paroles fi tristement, que Fabrice vit bien qu'on m'avoit joué quelque tour. Il me pressa de lui dire pourquoi je me plaignois ainsi du beau sexe. Je me résolus sans reine à contenter sa curiosité, mais comme j'avois un assez long récità faire, & que d'ailleurs nous ne voulions pas nous séparer sitôt, nous entrâmes dans un ex-

les:

Ces

Xus en-

ne

... uel

oilà

des

de

12-

or-

ille

Tu

ont

enx

941

QUS

TCice,

100-

ds.

fte-

rost

dire

He.

ità

ret

baret pour nous entretenir plus commodément. Là, je lui contai en déjeunant tout ce qui m'étoit arrivé depuis ma fortie d'Oviédo. Il trouva mes aventures affez bizarres. & après m'avoir témoigné qu'il prenoit beaucoup de part à la fâcheuse situation où j'étois, il me dit: Il faut se consoler, mon enfant, de tous les malheurs de la vie. C'est par-là qu'une ame forte & couragense se distingue des ames foibles. Un homme d'esprit est-il dans la misere, il attend avec patience un tems plus heureux. Jamais, comme dit Ciceron, il ne doit se laisser abattre jusqu'à ne se plus souvenir qu'il est homme. Pour moi, je suis de ce caractere-là. Mes disgraces ne m'a cablent point. le fuis toujours au-dessus de la mauvaile fortone. Par exemple, j'aimois une fille de famille d'Oviedo: j'en étois aimé. Je la demandai en mariage à son pere; il me la refusa. Un autre en seroit mort de douleur: moi, admire la force de mon esprit, j'enlevaila petite personne. Elle étoit vive, étourdie, coquette; le plaisir par consequent la déterminoit toujours au prejudice du devoir. Je la promenai pendant six mois dans le royaume de Galice; de-là comme je l'avois mise dans le goût de voyager, elle ent envie d'aller en Portugal; mais elle prit un autre compagnon de voyage. Autre sujet de désespoir. Je ne succombai point encore sous le poids de ce nouveau malheur; & plus sage que Ménélas, au lieu de m'armer contre le Paris qui m'avoit soussée mon Hélene, je lui sçus bon gre de

21

pa

m

Q

P

m

m

m

n

S

la

je

de

m

bo

pa d'

Pl

de m'en avoir défait. Après cela, ne voulant plus retourner dans les Afturies, pour éviter toute discussion avec la justice, je m'avançai dans le royaume de Léon, dépensant de ville en ville l'argent qui me restoit de l'enlevement de mon infante : car nous avions tous deux fait notre main en partant d'Oviédo, & nous n'étions pas mal nippés; mais tout ce que j'avois possédé se dissipa bientôt. J'arrivai à Palencia avec un seul ducat, sur quoi je fus obligé d'acheter une paire de souliers. Le reste ne me mena pas loin. Ma situation devint embarraffante, Je commençois deja même à faire diette. Il fallut promptement prendre un parti. Je résolus de me mettre dans le service. Je me plaçai d'abord chez un gros marchand de drap qui avoit un fils libertin. J'y tronvai un azile contre l'ablinence, & en même tems un grand embarras. Le pere m'ordonna d'épier son fils : le fils me pria de l'aider à tromper fon pere. Il falloit opter. Je préférai la priere au commandement & cette préférence me fit donner mon congé. Je passai ensuite an service d'un vieux peintre, qui voulut par amitié m'enseigner les principes de son art; mais en me le montrant il me laissoit mourir de faim. Cela me degoûta de la peinture & du féjour de Palencia. le vins à Valladolid, où par le plus grand bonheur du monde, j'entrai dans la maison d'un administrateur de l'hôpital. J'y demoure encore & je suis charmé de ma condition. Le seigneur Manuel Ordonnez mon maitre est un homme

homme d'une piété profonde. Un homme de bien, car il marche toujours les yeux haiffes avec un gros rofaire à la main. On dit que dès sa jeunesse n'ayant en vue que le bien des pauvres, il s'y est attaché avec un zele infatigable. Aussi ses soins us sont-ils pas demeurés sans récompense. Tous lui a prospéria. Quelle bénédiction! en faisant les affaites des

pauvres, il s'est enrichi.

ť

T.

•

30

15

82

-17

LC C-

ê-

nt

tre

CZ

fils

Ai-

as.

me

oit de-

ion

RUS

les

ant

décia.

OR-

fun

en-Le

t un

Quand Fabrice m'eut tenu ce discours, je lui dis : Je fuis bien aife que tu fois fatisfait de ton fort; mais, entre nous tu poutrois, ce me semble, faire un plus beau rôle dans le monde que celui de valet. Un sujet de ton mérite peut prendre un vol plus élevé. Tu n'y penfes pas, Gil Blas, me répondit-il. Scache que pour un homme de mon humeur. il n'y a point de fituation plus agréable que la mienne. Le métier de laquais est pénible. je l'avoue, pour un imbécile; mais il n'a que des charmes pour un garçon d'esprit. Un genie superieur qui se met en condition, ne fait pas son service matériellement comme un nigaud. Il entre dans une maison, pour commander plutôt que pour servir. Il commence par étudier son maître. Il se prête à ses des fauts, gagne sa confiance & le mene ensuite par le nez. C'est ainsi que je me suis conduit chez mon administrateur. Je connus d'abord le pélerin. Je m'apperçus qu'il vouloit passer pour un saint personnage. Je seignie d'en être la dupe. Cela ne coûte rien. Je fis plus. Je le copiai, & jouant devant lui le même rôle qu'il avoit fait devant les autres, je trompai le trompeur, & je suis devenu peu à peu son fassoium. J'espere que quelque jour je pourrai sous ses auspices me mêler des affaires des pauvres. Je serai peut-être sortune aussi, car je me sens autant d'amour que

meures laus recompente. Tonsidinal laurog iul

Voità de belles espérances, repris-je, mon cher Fabrice; & je t'en félicite. Pour moi, je reviens à mon premier dessein. Je vais convertir mon habit brodé en foutanelle, me rendre à Salamanque, & là me rangeant sous les drapeaux de l'université, remplir l'emploi de précepteur. Beau projet, s'écria Babrico! l'agréable imagination? Quelle folie de vouloir à ton âge te faire pédant? Sçais-tu bien, malheureux, à quoi tu t'engages en prenant ce parti d Sitôt que tu feras placé, toute la maifon t'observera. Tes moindres actions seront scrupuleusement examinées: Il faudra que tu te contraignes sans cesses Que tu te pares d'un extérieur hypocrite & paroisses posseder toutes les vertus. Tu n'auras presque pas un moment à donner à tes plaisirs. Censeur éternel de ton écolier, tu passeras les journées à lui enseigner le latin & à le reprendre quand il dira ou fera des choses contre la bienséance, ce qui ne te donnera pas peu d'occupation. Après tant de peine & de contrainte, quel sera le fruit de tes soins? Si le petit gentilhomme est un mauvais sujet, on diraque tu l'auras mal élevé, & ses parens te renvoyeront sans récompense. Peut-être même sans te payer

P

m

tr

m

me

ho

qu

for

les.

1

S

1

n

e

1-

0-

es

de

2-

oir

d.

ce

ai-

ont

to

res

der

un'

é-

ées

md

ice,

on.

nel

til-

ront

s te

ayer

payer les appointemens qui te seront dûs. No me parle donc point d'un posse de précepteur. C'est un bénésice à charge d'ames. Mais parle moi de l'emploi d'un laquais. C'est un bénésice simple qui n'engage à rien. Un maître a-t-il des vices i le génie supérieur qui le sert les statte; & souvent même les fait tourner à son prosit. Un valet vit sans inquiétude dans une bonne maison. Après avoir bu & mangé tout son saoul, il s'endort tranquilement comme un enfant de famille, sans s'embarrasser du boucher ni du boulanger.

Je ne finirois point, mon enfant, poursuivitil, si je voulois dire tous les avantages des valets. Crois-moi Gil Blas, perds pour jamais
l'envie d'être précepteur, & suis mon exemple.
Oui, mais Fabrice, lui repartis-je, on ne trouve
pas tous les jours des administrateurs; & si je
me résolvois à servir, je vondrois du moins n'être pas mal placé. Oh l tu as raison, me disil, & j'en fais mon affaire. Je to réponds d'une
bonne condition, quand ce ne saroit que pour
arracher un galant homme à l'université.

La prochaine misere dont j'étois menacé.
& l'air satisfait qu'avoit l'abrice me persuadant encore plus que ses reisons, je me déterminai à me mettre dans le service. Là desses,
nous sortimes du cabaret le mon compatriote
me dit: Je vais de ce pas te conduire chez un
homme à qui s'adressent la plûpart des laquais
qui sont sur le payé. Il a des grisons qui l'insorment de tout ce qui se passe dans les familles. Il scait où l'on a bessie de valets & il
tient

E

m

U

fe

qı

te

je

ma

dit

vai

qu

mi

la

ça

au

bru

frap

que

trai

Ma

dou:

d'or

tient un registre exact non-seulement des places vacantes, mais même des bonnes & des mauvaises qualités des maîtres. C'est un homme qui a été frere dans je ne sçais quel couvent de religieux. Enfin, c'est lui qui m'a placé.

En nous entretenant d'un bureau d'adresse si fingulier, le fils du barbier Nunez me mena dans un cul de sac. Nous entrâmes dans une petite maison, où nous trouvâmes un homme de cinquante & quelques années, qui écrivoit fur une table. Nous le faluames, affez respectueusement même; mais soit qu'il sût fierde son naturel, soit que n'ayant coutume de voir que des laquais & des cochers, il eut pris l'habitude de recevoir son monde cavalierement, il ne se leva point. Il se contenta de nous faire une légere inclination de tête. Il me regarda pourtant avec une attention particuliere. Je vis bien qu'il étoit surpris qu'un jeune homme en habit de velours brodé voulut devenir laquais. Il avoit plutôt lieu de penser que je venois sui en demander un. Il ne put toutefois douter long-tems de mon intention, puisque Rabrice lui dit d'abord : Seigneur Arias de Londonna, vous voulez bien que je vous présente le meilleur de mes amis. C'est un garçon de famille que ses malheurs réduisent à la nécessité de servir. Enseignezlui, de grace, une bonne condition & comptez sur sa reconnoissance. Messieurs, répondit froidement Arias, voilà comme vous êtes tous, vous autres. Avant qu'on vous place, vous faites les plus belles promesses du monde Etes.

8

t

fi

12

10

it

e-

er

de

ris e-

de

11

ar-

on

lut

en-

ne

en-

19-

ien

nis.

eurs nez-

mp-

ndit

nde.

Etes

Etes-vous bien placés? vous ne vous en souvenez plus. Comment donc, lui repliqua Fabrice ? vous plaignez-vous de moi ? n'ai-je pas bien fait les choses? Vous auriez pu les faire encore mieux, reprit Arias. Votre condition vaut un emploi de commis, & vous m'avez payé comme si je vous eusse mis chez un auteur. 4 Je pris alors la parole & dis au seigneur Arias que pour lui faire connoître que je n'étois pas ingrat, je voulois que la reconnoissance précédat le service. En même tems je tirai de mes poches deux ducats que je lui donnai avec promesse de n'en pas demeurer-là, sr je me voyois dans une bonne maison. o motors

Il parut content de mes manieres. J'aime, dit-il, qu'on en use de la sorte avec moi. Il y a, continua-t-il, d'excellens postes vacans. Je vais vous les nommer & vous choifirez celui qu'il vous plaira. En achevant ces paroles, il mit ses lunettes, ouvrit un registre qui étoit sur la table, tourna quelques feuillets & commença de lire dans ces termes: Il faut un laquais au capitaine Torbellino, homme emporté, brutal & fantasque. Il gronde sans cesse, jure, frappe, & le plus souvent estropie ses domestiques. Passons à un autre, m'écriai-je à ce portrait. Ce capitaine-là n'est pas de mon goût. Ma vivacité fit sourire Arias, qui poursuivit ainsi sa lecture: Dona Manuéla de Sandoval, douairiere surannée, hargneuse & bizarre est actuellement fans laquais. Elle n'en a qu'un d'ordinaire; encore ne le pent-elle garder un long. jour entier. Il y a dans la maison deposit dix ans en habit qui sert à tous les valets qui entrent de quelque taille qu'ils soient. On peut dire qu'ils ne sont que l'essayer, se qu'il est encore tout neuf, quoique deux mille laquais l'ayent porté. Il manque un valet au docteur Alvar Fannez. C'est un médecin thymiste. Il nourrit bien ses domestiques, les entretient proprement, leur donne même de gros gages; mais il fait sur eux l'épreuve de ses remedes. Il y a souvent des places de laquais à remptir chez cet homme-là.

Oh! je le crois bien, interrompit Fabrice en riant, Vive Dieu, vous nous enseignezlà de bonnes conditions. Patience, dit Arias de Londonna. Nous ne fommes pas au bout. Il y a dequoi vous contenter. Làdesfus, il continua de lire de cette forte. Dona Alfonfa de Solis vieille dévote qui passe les deux tiers de la journée dans l'églife à vent que son valet y soit toujours aupres d'elle, n'a point de laquais depuis crois femaines. Le licentié Sedillo vieux chanome du chapitre de cette ville chaffa hier au soir son valet. Halte-là, seigneur Arias de Londonna, s'ecria Fabrice en cet endroit. Nous nous en renons à ce dernier poste. Le licentié Sedillo est des amis de mon maître à je le connois parfaitement. Je scais qu'il : pour gouvernante une vieille beare, qu'on nomine la dame facinte & qui dispose de tou thez lui. C'est une des meilleures mailons de Valladelid. On y vit doocenient & Iton y fair

tres-

de

an

Je de

bru

m'a

m'e

très-bonne chere. D'ailleurs, le chanoine est un homme infirme, un vieux goutteux qui fera bientôt son testament. Il y a un legs à espérer. La charmante perspective pour un valet. Gil Blas, ajouta-t-il, en se tournant de mon côté, ne perdons point de tems, mon ami. Allons tout à l'heure chez le licencié. le veux te présenter moi-même & te servir de répondant. A ces mots, de crainte de manquer une fi belle occasion, nous primes brusquement congé du seigneur Arias, qui m'affura pour mon argent, que si cette condition m'échappoit, je pouvois compter qu'il m'en feroit trouver une aussi bonne.

FIN du PREMIER LIVRE.



Personal sup Blanco 40

the set and development & the sec

a-

u

in

es.

ne

VE

de

ice

ez-Ariau

Là-Dooasse Te & pres si fenome foir Lon-Nous

e li

itre & phila

qu'on

de rook

Dy fai tres

Sign of mother was a sound

Consolidate of American Agent and American

the property of the state of the state of the state of Tome I. K HISTOIRE ENTACTION SERVICENS

HISTOIRE

DE

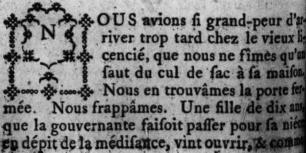
GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRESECOND.

CHAPITRE I.

Fabrice mene & fait recevoir Gil Blas chez h licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce chenoine. Portrait de sa gouvernante.



noss

cl

P m in

ď

D

rei

fai Sei

lev me

vec c'éi

Ou

hor

tive

ajou heu

ave

tre A c

gard

nage

nous sui demandions si l'on pouvoit parler au chanoine, la dame Jacinte parut. C'étoit une personne déja parvenue à l'âge de discrétion, mais belle encore, & j'admirai particulierement la fraîcheur de son teint. Elle portoit une longue robe d'une étosse de laine la plus commune, avec une large ceinture de cuir, d'où pendoit d'un côté un trousseau de cless, & de l'autre côté un chapelet à gros grains. D'abord que nous l'apperçûmes, nous la sa-luâmes avec beaucoup de respect. Elle nous rendit le salut sort civilement, mais d'un air

modeste & les yeux baissés.

r d'are

eux li

qu'a

aifon

rte fer

ix ans

nico

COMB

J'ai appris, lui dit mon camarade, qu'il faut un honnête garçon au seigneur licencié Sedillo & je viens lui en présenter un dont j'espere qu'il sera content: La gouvernante leva les yeux à ces paroles, me regarda fixement, & ne pouvant accorder ma brodetie avec le discours de Fabrice, elle demanda si c'étoit moi qui recherchoit la place vacante. Oui, lui dit le fils de Nunez, c'est ce jeune homme. Tel que vous le voyez, il lui est artivé des disgraces qui l'obligent à se mettre en condition. Il se consolera de ses malheurs, ajouta-t-il d'un ton doucereux, s'il a le bonheur d'entrer dans cette maison & de vivre avec la vertueuse Jacinte, qui mériteroit d'être la gouvernante du Patriarche des Indes. A ces mots, la vieille Béate cessa de me regarder, pour confidérer le gracieux personnage qui lui parloit; & frappée de ses traits qu'elle crut ne lui être pas inconnus: J'ai

le

fa

de

le

de

q

tu

fa

pr

do

au

&

ba

qu

me

tio

rac

de

ver

ner

coi

rio

vio

n'a

la

bla

une idée confuse de vous avoir vu, lui dit. elle; aidez-moi à la débrouiller. Chaste Jacinte, lui répondit Fabrice, il m'est bien glorieux de m'être attiré vos regards. le fuis venu deux fois dans cette maison avec mon maître le seigneur Manuel Ordonnez administrateur de l'hôpital. Hé justement, ré. pliqua la gouvernante, je m'en souviens & je vous remets. Ah puisque vous appartenez au feigneur Ordonnez, il faut que vous soyez un garçon de bien & d'honneur. Votre condition fait votre éloge & ce jeune homme ne scauroit avoir un meilleur répondant que vous. Venez, poursuivit-elle, je vais vous faire parler au feigneur Sedillo. Je crois qu'il fera bien-aise d'avoir un garçon de votre main.

Nous suivimes la dame Jacinte. Le chanoine étoit logé par bas, & son appartement confistoit en quatre pieces de plein pied bien boisées. Elle nous pria d'attendre un moment dans la premiere, & nous y laissa pour passer dans la seconde, où étoit se licencié. Aprèsy avoir demeuré quelque tems en particulier avec lui pour le mettre au fait, elle vint nous dire que nous pouvions entrer. Nous appercûmes le vieux podagre enfoncé dans un fauteuil, un oreiller sous la tête, des coussins sous les bras & les jambes appuyées sur un gros carreau plein de duvet. Nous nous approchâmes de lui sans ménager les révérences, & Fabrice portant encore la parole, ne se contenta pas de redire ce qu'il avoit dit à la gonvernante, il se mit à vanter mon mérite, & 1 4 s'étendit it-

2-

en

Je

rec

ad-

ré-

z je

: 24

un

idi-

ne

ous.

fera

nent

bien

nent

affer

rès y

er a-

nous

per-

fau-

four

gros

pro-

25, &

con-

gou-

endit

s'etendit principalement sur l'honneur que je m'étois acquis chez le docteur Godinez dans les disputes de philosophie; comme s'il eût sallu que je susse un grand philosophe, pour devenir valet d'un chanoine. Cependant par le bel éloge qu'il sit de moi, il ne laissa pas de jetter de la poudre aux yeux du licencié, qui remarquant d'ailleurs que je ne déplaisois pas à la dame Jacinte, dit à mon répondant: L'ami, je reçois à mon service le garçon que tu m'amenes. Il me revient assez, & je juge savorablement de ses mœurs, puisqu'il m'est présenté par un domestique du seigneur Ordonnez.

D'aberd que Fabrice vit que j'étois arrêté, il fit une grande révérence au chanoine, une autre encore plus profonde à la gouvernante, & se retira fort satisfait, après m'avoir dit tout bas que nous nous reversions, & que je n'avois qu'à restef-là. Dès qu'il fut sorti, le licencié me demanda comment je m'appellois, pourquoi j'avois quitté ma patrie, & par ses queltions il m'engagea devant la dame Jacinte à raconter mon histoire. Je les divertis tous deux, surtout par le récit de ma dernière aventure. Camille & don Raphael leur donnerent une si forte envie de rire qu'il en pensa coûter la vie au vieux goutteux; car comme il rioit de toute sa force, il lui prit une toux si violente, que je crus qu'il alloit passer. Il n'avoit pas encore fait son testament, jugez in la gouvernante fut allarmée. Je la vis tremblante, éperdue, courir au secours du bonhomme,

hemme, & faisant ce qu'on fait pour soulager les enfans qui toussent, lui frotter le front & lui taper le dos. Ce ne sut pourtant qu'une fausse allarme. Le vieillard cessa de tousser & sa gouvernante de le tourmenter. Alors je voulus achever mon récit; mais la dame Jacinte craignant une seconde toux, s'y opposa. Elle m'emmena même de la chambre du chanoine dans une garderobe, où parmi plusieurs habits étoit celui de mon prédécesseur. Elle me le sit prendre & mit à sa place le mien, que je n'étois pas sâché de conserver, dans l'espérance qu'il me serviroit encore. Nous allâmes ensuite tous deux préparer le dîner.

Je ne parus pas neuf dans l'art de faire la cuifine. Il est vrai que j'en avois fait l'heureux apprentissage sous la dame Léonarde, qui pouvoit passer pour une bonne cuifiniere. Elle n'étoit pas toutefois comparable à la dame Jacinte. Celle-ci l'emportoit peut-être sur le cuifinier même de l'archevêché de Tolede. Elle excelloit en tout. On trouvoit ses bisques exquises, tant elle sçavoit bien choisir & mêler les sucs des viandes qu'elle y faisoit entrer, & fes hachis étoient affaisonnés d'une maniere qui les rendoit très-agréables au goût. Quand le dîner fut prêt, nous retournames à la chambre du chanoine, où pendant que je dressois une table auprès de son fauteuil, la gouvernante passa sous le menton du vieillard une serviette & la lui attachá aux épaules. Un moment après, je servis un potage qu'on auroit pu preienter au plus fameux directeur de Madrid, & deux

& ane & je Jaofa. haurs Elle en, ans ous e la reux ou-Elle Jacui Elle s exnêlen e qui ad le mbre une ante riette nt a-pré-drid, deux



& deux entrées qui auroient eu de quoi piquer la fensualité d'un viceroi, si la dame lacinte n'y eût pas épargné les épices, de peur d'irriter la goutte du licencié. A la vue de ces bons plats, mon vieux maître que je croyois perclus de tous ses membres, me montra qu'il n'avoit pas entierement encore perdu l'ulage de ses bras. Il s'en aida pour se débarrasser de son oreiller & de ses coussins, & se disposa gaiement à manger. Quoique la main lui tremblat, elle ne refusa pas le service. Il la faisoit aller & venir assez librement, de façon. pourtant qu'il répandoit sur la nappe & sur la serviette la moitié de ce qu'il portoit à sa bouche. l'ôtai la bisque, lorsqu'il n'en voulut plus, & j'apportai une perdrix flanquée de deux cailles rôties que la dame Jacinte lui dépeça. Elle avoit aufli soin de lui faire boire de tems en tems de grands coups de vin un peu trempé, dans une coupe d'argent large. & profonde qu'elle lui tenoit comme à un eufant de quinze mois. Il s'acharna for les entrées & ne fit pas moins d'honneur aux petits pieds. Quand il se sut bien empissio, la Béate lui détacha sa serviette, lui remit son oreiller & ses coussins, puis le laissant dans son fautenil goûter tranquilement le repos qu'on prend d'ordinaire après le dîner, nous desservimes & nous allames manger à notre

Voilà de quelle maniere dinoit tous les jours notre chancine; qui étoit peut-être le plus grand mangeur du chapitre. Mais il soupoit

plus légerement. Il se contentoit d'un poulet ou d'un lapin avec quelqués compotes de fruit, le faisois bonne chere dans cette maison. J'y menois une vie très-douce. Je n'y avois qu'un désagrément : c'est qu'il me falloit veiller mon maître & passer la nuit comme une garde de malade. Outre une rétention d'urine qui l'obligeoit à demander dix fois par heure son pot de chambre, il étoit sujet à suer, & quand cela lui arrivoit, il falloit lui changer de chemise. Gil Blas, me dit-il, dès la seconde nuit, tu as de l'adresse & de l'activité. Je prévois que je m'accommoderai bien de ton service. Je te recommande seulement d'avoir de la complaisance pour la dame Jacinte, & de faire docilement tout ce qu'elle te dira, comme si je te l'ordonnois moi-même. C'est une fille qui me sert depuis quinze années avec un zele tout particulier. Elle a un soin de ma personne, que je ne puis assez reconnoître. Austi, je te l'avoue, elle m'est plus chere que toute ma famille. J'ai chasse de chez moi, pour l'amour d'elle, mon neveu, le fils de ma propre sœur; & j'ai bien fait. Il n'avoit aucune confidération pour cette pauvre fille, & bien loin de rendre justice à l'attachement fincere qu'elle a pour moi, l'insolent la traitoit de fausse dévote; car aujourd'hui la vertu ne paroit qu'hypecrifie aux jeunes gens. Grace au ciel, je me suis de fait de ce maraut-là. Je préfere aux droits du fang l'affection qu'on me témoigne, & je ne me laisse prendre seulement que par le bien qu'on

ho

he

inf

der

qu'

au

l'aff

pari

Jac

que

mo

toit

qu'on me fait. Vous avez raison, monsieur, dis-je alors au licencié. La reconnoissance doit avoir plus de force sur nous que les loix de la nature. Sans doute, reprit-il, & mon testament fera bien voir que je ne me soucie guere de mes parens. Ma gouvernante y aura bonne part, & tu n'y seras point oublie, fi tu continues comme tu commences à me servir. Le valet que j'ai mis dehors hier, a perdu par sa faute un bon legs. Si ce misérable ne m'eût pas obligé par ses manieres à lui donner son congé, je l'aurois enrichi; mais c'étoit un orgueilleux qui manquoit de respect à la dame Jacinte : un paresseux qui craignoit la peine. Il n'aimoit point à me veiller & c'étoit pour lui une chose bien fatiguante, que de passer les nuits à me soulager. Ah le malheureux! m'écriai-je, comme si le génie de Fabrice m'eût inspiré! il ne méritoit pas d'être auprès d'un aussi honnête homme que vous. Un garçon qui a le bonheur de vous appartenir, doit avoir un zele infatigable. Il doit se faire un plaisir de son devoir & ne se pas croire occupé, lors même qu'il sue sang & eau pour vous.

t

1-

113

u,

it.

tte

e à

in-

211-

aux

oits

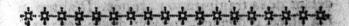
u'on

Je m'apperçus que ces paroles plurent fort au licencié. Il ne fut pas moins content de l'assurance que je lui donnois d'être toujours parfaitement soumis aux volontés de la dame Jacinte. Voulant donc passer pour un valet que la fatigue ne pouvoit rebuter, je faisois mon service de la meilleure grace qu'il m'étoit possible. Je ne me plaignois point d'être

toutes.

toutes les nuits sur pied. Je ne laissois pas pourtant de trouver cela très-désagréable, & fans le legs dont je repaissois mon espérance, je me serois bientôt dégoûté de ma condition. Je n'y aurois pu réfister. Il est vrai que je me reposois quelques heures pendant le jour. La gouvernante, je lui dois cette justice, avoit beaucoup d'égard pour moi. Ce qu'il falloit attribuer au soin que je prenois de gagner ses bonnes graces par des manieres complaisantes & respectueuses. Etois-je à table avec elle & sa niece qu'on appelloit Inéfille? je leur changeois d'affiettes; je leur versois à boire; j'avois une attention toute particuliere à les servir. Je m'infinuai par-là dans leur amitié. Un jour que la dame facinte étoit sortie pour aller à la provision, me voyant seul avec Inéfille, je commençal à l'entretenir. Je lui demandai fi fon pere & fa mere vivoient encore. Oh que non, me répondit-elle. Il y a bien long-tems, bien long-tems qu'ils font morts; car ma bonne tante me l'a dit, & je ne les ai jamais vu. Je crus pieusement la petite fille quoique sa réponse ne fût pas catégorique, & je la mis si bien en train de parler, qu'elle m'en dit plus que je n'en voulois sçavoir. Elle m'apprit ou plutôt je compris, par les naïvetés qui lui échapperent, que sa bonne tante avoit un bon ami qui demeuroit aussi auprès du vieux chanoine dont il administroit le temporel, & que ces heureux domestiques comptoient d'assembler les déponilles de leurs maîtres par une hymenee dont

ils goûtoient les douceurs par avance. J'ai déja dît que la dame Jacinte, bien qu'un peu surannée, avoit encore de la fraîcheur. Il est vrai qu'elle n'épargnoit rien pour se conferver. Outre qu'elle prenoit tous les matins un clystere, elle avaloit pendant le jour & en se couchant d'excellens coulis. De plus, elle dormoit tranquilement la nuit, tandis que je veillois mon maître. Mais ce qui peut-être contribuoit encore plus que toutes ces choses à lui rendre le teint si frais, c'étoit à ce que me dit Inesille, une sontaine qu'elle avoit à chaque jambe.



CHAPITRE II.

De quelle maniere le chanoine, étant tombé malade, fut traité; ce qu'il en arriva; & ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.

JE servis pendant trois mois le licencié Serdillo, sans me plaindre des mauvaises nuits qu'il me faisoit passer. Au bout de ce tems-là il tomba malade. La sievre le prit, & avec le mal qu'elle lui causoit, il sentit irriter sa goutte. Pour la premiere sois de sa vie, qui avoit été longue, il eut recours aux médecins. Il demanda le docteur Sangrado, qui tout Valladolid regardoit comme un Hyppocrate. La dame Jacinte auroit mieux aimé que le chanoine eut commencé par faire son testament.

testament. Elle lui en toucha même quelque mots; mais outre qu'il ne se croyoit pas encore proche de sa fin, il avoit de l'opiniâtreté dans certaines choses. J'allai donc chercher le docteur Sangrado. Je l'amenai au logis. C'étoit un grand homme sec & pâle, & qui depuis quarante ans pour le moins occupoit le sizeau des Parques. Ce sçavant médecin avoit l'extérieur grave. Il pesoit ses discours & donnoit de la noblesse à ses expressions. Ses raisonnemens paroissoient géométriques

Te

211

qu

VC

ne pl

ef

VC

tri

pa

Vu

na

pre

rui

me: Pu

nez

& 0

& fes opinions fort fingulieres.

Après avoir observé mon maître, il lui dit d'un air doctoral: Il s'agit ici de suppléer au défaut de la transpiration arrêtée. D'autres, à ma place, ordonneroient sans doute des remedes salins, urineux, volatils, & qui pour la plûpart participent du soulfre & du mercure. Mais les purgatifs & les sudorifiques sont des drogues pernicieuses & inventées par des Toutes les préparations chycharlatans. miques ne semblent faites que pour nuire. Pour moi, j'employe des moyens plus fimples & plus fûrs. A quelle nourriture, continua-t-il, êtes-vous accoûtumé? Je mange ordinairement, répondit le chanoine, des bisques & des viandes succulentes. Des bisques & des viandes succulentes, s'écria le docteur avec surprise! Ah vraiment je ne m'étonne plus si vous êtes malade! Les mets délicieux font des plaisirs empoisonnés! ce sont des pièges que la volupté tend aux hommes pour les faire perir plus surement. Il faut que

vous renonciez aux alimens de bon goût. Les plus fades font les meilleures pour la fante. Comme le sang est insipide, il veut des mets qui tiennent de sa nature. Et buvez-vous du vin, ajouta-t-il? Oui, dit le licencié, du vin trempé. Oh! trempé, tant qu'il vous plaira, reprit le médecin ? Quel déreglement ! voilà un régime épouvantable ! Il y a long-tems que vous devriez être mort. Quel âge avezvous ? l'entre dans ma foixante-neuvieme année, répondit le chanoine. Justement, répliqua le médecin; une vieillesse anticipée est toujours le fruit de l'intempérance. Si vous n'euffiez bu que de l'eau claire toute votre vie, & que vous vous fussiez contenté d'une nourriture simple, de pommes cuites, par exemple, de pois ou de feves, vous ne seriez pas présentement tourmenté de la goutte, & tous vos membres feroient encore facilement leurs fonctions. Je ne désespere pas toutefois de vous remettre sur pied, pourvu que vous vous abandonniez à mes ordonnances. Le licencié tout friand qu'il étoit promit de lui obéir en toutes choses.

Alors Sangrado m'envoya chercher un chirurgien qu'il me nomma; & fit tirer à mon maître fix bonnes palettes de sang, pour commencer à suppléer au désaut de la transpiration. Puis il dit au chirurgien, Maître Martin Onnez, revenez dans trois heures en faire autant, & demain vous recommencerez. C'est une erreur de penser que le sang soit nécessaire à la conservation de la vie. On ne peut trop saigsant I.

f.

11

ne

1%

CS

ur

de

us

ner un malade. Comme il n'est obligé à atcun mouvement, ou exercice considérable, & qu'il n'a rien à faire que de ne point mourir, il ne lui faut pas plus de sang pour vivre qu'à un homme endormi. La vie dans tous les deux ne confise que dans le poulx & dans la respiration. Le bon chanoine s'imaginant qu'un si grand médecin ne pouvoit faire de faux raisonnemens, se laissa saigner sans refistance. Lorsque le docteur eut ordonné de fréquentes & copieuses saignées, il dit qu'il falloit aussi donner au chanoine de l'eau chaude à tout moment, affurant que l'eau bue en abondance pouvoit passer pour le véritable spécifique contre toutes sortes de maladies. Il sortit ensuite, en disant d'un air de confiance à la dame Jacinte & à moi, qu'il répondoit de la vie du malade, si on le traitoit de la maniere qu'il venoit de prescire. La gouvernante, qui jugeoit peut-être autrement que lui de sa méthode, protesta qu'on la suivroit avec exactitude. En effet nous mîmes promptement de l'eau chauffer; & comme le médecin nous avoit recommandé, sur toutes choses, de ne la point épargner, nous en fimes d'abord boire à mon maître, deux ou trois pintes à longs traits. Une heure après, nous reiterames; puis retournant encore de tems en tems à la charge, nous versames dans son ellomac un déluge d'eau. D'un autre côté, le chirurgien nous secondant par la quantité de sang qu'il tiroit, nous réduisimes en moins de deux jours le vieux chanoine à l'extrémité.

e

il

u

14

2-

de

'il oit

La

ui-

res

le

tes

nes ois

ous

ito-

ang

enx

Ce

Ce pauvre ecclésiastique n'en pouvant plus comme je voulois lui faire avaler encore un grand verre du spécifique, me dit d'une voix foible: Arrête, Gil Blas; ne m'en donne pas davantage, mon ami. Je vois bien qu'il faut mourir malgré la vertu de l'eau; & quoiqu'il me reste à peine une goutte de sang, je ne m'en porte pas mieux pour cela. Ce qui prouve bien que le plus habite médecin de monde ne sçauroit prolonger nos jours quand leur terme fatal est arrivé. Il faut donc que je me prépare à partir pour l'autre monde. Va me chercher un notaire. Je veux faire mon testament. A ces dernier mots, que je n'étois pas faché d'entendre, j'affectai de paroître fort trifte, ce que tout héritier ne manque pas de faire en pareil cas, & cachant l'envie que j'avois de m'acquitter de la commission qu'il me donnoit : Hé mais, monfieur, lui dis-je, vous n'êtes pas si bas, Dieu merci, que vous ne puissiez vous relever. Non, non, repartit-il, mon enfant; c'en est fait. Je sens que la goutte remonte & que la mort s'approche. Hâ e-toi d'aller où je t'ai dit. Je m'apperçus effectivement, qu'il changeoit à vue d'œil, & la chose me parut si pressante, que je sortis vîte pour faire ce qu'il m'ordonnoit, laissant auprés de lui la dame facinte, qui craignoit encore plus que moi qu'il ne mourût sans tester. Pentrai dans la maison du premier notaire dont on m'enseigna la demeure, & le trouvant chez lui: Monsieur, lui dis-je, le licencié Sedillo mon maitre

tre tire à sa sin, il veut faire écrire ses desnieres volontés. Il n'y a pas un moment à perdre. Le notaire étoit un petit vieillard gai qui se plaisoit à railler. Il me demanda quel médecin voyoit le chapoine. Je lui répondis que c'étoit le docteur Sangrado. A ce nom prenant brusquement son manteau & son chapeau: Vive Dieu! s'écria-t-il, partons donc en diligence; car ce docteur est si expéditif, qu'il ne donne pas le tems à ses malades d'appeller des notaires. Cet homme là

m'a bien souffe des testamens.

En parlant de cette sorte, il s'empressa de fortir avec moi, & pendant que nous marchions tous deux à grands pas pour prévenir l'agonie, je lui dis: Monsieur, vous sçaves qu'un testateur mourant manque souvent de mémoire. Si par hazard mon maître vient à m'oublier, je vous prie de le faire fouvenir de mon zele. Je le veux bien, mon enfant, me répondit le notaire. Tu peux compter ladessus. Il est juste qu'un maître récompense un domestique qui l'a bien servi. Je l'exhorterai même à te donner quelque chose de confidérable pour peu qu'il soit disposé à reconnoître tes services. Le licencié, quand nous arrivâmes dans sa chambre, avoit encore tout fon bon fens. La dame Jacinte, le visage baigné de pleurs de commande étoit aupres de lui. Elle venoit de jouer son rôle & de préparer le bon-homme à lui faire beaucoup de bien. Nous laissames le notaire seul avec mon maître, & passames, elle & moi

dans l'antichambre, où nous rencontrâmes le chirurgien que le médecin envoyoit pour faire une nouvelle & derniere saignée. Nous l'arrêtâmes. Attendez, maître Martin, lui dit la gouvernante; vous ne scauriez entrer préfentement dans la chambre du seigneur Sedillo. Il va dicter ses dornieres volontés à un notaire qui est avec sui. Vous le saignerez tout à votre aise quand il aura fait son testament.

Nous avions grand peur, la Béate & moi, que le licencié ne mourût en testant; mais par bonheur, l'acte qui causoit notre inquiétude se fit. Nous vîmes sortir le notaire, qui me trouvant sur son passage, me frappa sur l'épaule & me dit en souriant : On n'a point oublié Gil Blas. A ces mots je ressentis une joie toute des plus vives, & je sçus si bon gré à mon maître de s'être souvenu de moi, que je me promis de bien prier Dieu pour lui après sa mort, qui ne manqua pas d'arriver bien-tôt; car le chirurgien l'ayant encore saigné, le pauvre vieillard, qui n'étoit déja que trop affoibli, expira prefque dans le moment. Comme il rendoit les derniers soupirs, le médecin parut & demeura un peu sot, malgré l'habitude qu'il avoit de dépêcher ses malades. Cependant loin d'imputer la mort du chanoine à la boisson & aux faignées, il fortit en difant d'un air froid qu'on ne lui avoit pas tiré affez de sang, ni fait boire assez d'eau chaude. L'exécuteur de la baure médecine, je veux dire le chirurgien, voyant aussi qu'on n'avoit plus besoin de son ministere; (nivie

fuivit le docteur Sangrado. L'un & l'autre disant que dès le premier jour ils avoient condamné le licencié. Effectivement ils ne se trompoient presque jamais quand ils portoient

un pareil jugement.

Sitôt que nous vîmes le patron fans vie, nous fîmes, la dame Jacinte, Inéfille & moi, un concert de cris funebres, qui fut entendu de tout le voisinage. La Béate sur-tout, qui avoit le plus grand sujet de se réjouir, pouffoit des accens si plaintifs, qu'elle sembloit être la personne du monde la plus touchée. La chambre en un instant se remplit de gens moins attirés par la compassion que par la curiosité. Les parens du défunt n'eurent pas plutôt vent de sa mort, qu'ils vinrent fondre au logis & faire mettre le scellé par tout. Ils trouverent la gouvernante si affligée, qu'ils crurent d'abord que le chanoine n'avoit point fait de testament. Mais ils apprirent bientôt, à leur grand regret, qu'il y en avoit un revêtu de toutes les formalités nécessaires. Lorsqu'on vint à l'ouvrir & qu'ils virent que le testateur avoit disposé de ses meilleurs effets en faveur de la dame Jacinte & de la petite fille, ils firent son oraison funebre dans des termes peu honorables à sa mémoire. Ils apoltropherent en même-tems la Béate, & firent aussi quelque mention de moi. Il faut avouer que je le méritois bien : le licencié, devant Dieu soit son ame, pour m'engager à me souvenir de lui toute ma vie, s'expliquoit ainsi pour mon compte par un article de son testament.

Item, puisque Gil Blas est un garçon qui a déja de la littérature, pour achever de le rendre sçavant, je lui laisse ma bibliothéque, tous mes livres & mes manuscrits sans aucune exception.

l'ignorois où pouvoit être cette prétendue bibliothèque. Je ne m'étois point appercis qu'il y en eût dans la maison. Je sçavois seulement qu'il y avoit quelque papiers avec cinq ou fix volumes fur deux petits ais de sapin dans le cabinet de mon maître. C'étoit la mon legs. Encore les livres ne me ponvoientils être d'une grande utilité. L'un avoit pour titre : le Cuifinier parfait ; l'autre traitoit de Pindigestion & de la maniere de la guérir, & les autres étoient les quatre parties du bréviaire, que les vers avoient à demi rongées. A l'égard des manuscrits, le plus curieux contenoit toutes les pieces d'un procès que le chanoine avoit eu autrefois pour sa prébende. Après avoir examiné mon legs aves plus d'attention qu'il n'en méritoit; je l'abandonnai aux parens qui me l'avoient tant envié. Je leur remis même l'habit dont j'étois revêtu, & je repris le mien, bornant à mes gages le fruit de mes services. l'allai chercher ensuite une autre maison. Pour la dame Jacinte, outre les sommes qui lui avoient été léguées, elle eut encore des bonnes nippes, qu'à l'aide de fon bon ami, elle avoit détournées pendant la maladie du licencié.

graphics of good and closed as a middle of

3

n

5.

fes fili joit de on

CHAPITRE III.

Gil Blas s'engage en fervice du docteur Sangrads, E devient un célèbre médecin.

E résolus d'aller trouver le seigneur Arias de Londonna, & de choisir dans son registre une nouvelle condition; mais comme j'étois près d'entrer dans le cul de sac où il demeuroit, je rencontrai le docteur Sangrado. que je n'avois point vu depuis le jour de la mort de mon maître, & je pris la liberté de le saluer. Il me remit dans le moment, quoique j'eusse changé d'habit, & témoignant quelque joie de me voir : Hé te voilà, mon enfant, me dit-il, je pensois à toi tout à l'heure. J'ai besoin d'un bon garçon pour me servir, & tu m'es revenu dans l'esprit. Tu me parois bon enfant & je crois que tu serois bien mon fait si tu sçavois lire & écrire. Mon-sieur, lui répondis-je, sur ce pied-là je suis donc votre affaire, car je sçais l'un & l'autre. Cela étant, reprit-il, tu es l'homme qu'il me faut. Viens chez moi. Tu n'y auras que de l'agrément. Je te traiterai avec distinction. Je ne te donnerai point de gages, mais rien ne te manquera. l'aurai foin de t'entretenir proprement, & je t'enseignerai le grand art de guérir toutes les maladies. En un mot, tu seras plutôt mon éleve que mon valet.

1'23

CI

20

m

l'acceptai la proposition du docteur, dans l'espérance que je pourrois sous un si sçavant maître me rendre illustre dans la médecine. Il me mena chez lui for le champ, pour m'installer dans l'emploi qu'il me destinoit, & cet emploi confistoit à écrire le nom & la demeure des malades qui l'envoyofent chercher pendant qu'il étoit en ville. Il y avoit pour cet effet au logis un registre, dans lequel une vieille servante, qu'il avoit pour tout domestique, marquoit les adresses; mais outre qu'elle ne scavoit point l'orthographe, elle ecrivoit si mal qu'on ne pouvoit le plus souvent déchiffrer son écriture. Il me charges du soin de tenir ce livre, qu'on pouvoit justement appeller un registre mortuaire, puisque les gens dont je prenois les noms mouroient presque tous. J'inscrivois, pour ainsi parler, les personnes qui vouloient partir pour l'autre monde, comme un commis dans un bureau de voiture publique écrit le nom de ceux qui retiennent des places. J'avois souvent la plume à la main, parce qu'il n'y avoit point en ce tems-là de médecin à Valladolid plus accrédité que le seigneur Sangrado. Il s'étoit mis en réputation dans le public par un verbiage spécieux, soutenu d'un air imposant, & par quelques cures heureuses qui lui avoient fait plus d'honneur qu'il n'en méritoit.

Il ne manquoit pas de pratique, ni par conséquent de bien. Il n'en faisoit pas toutes meilleure chere. On vivoit chez lui très frugalement. Nous ne mangions d'or-

dinaire

dinaire que des pois, des feves, des pommes cuites ou du fromage, Il disoit que ces alimens étoient les plus convenables à l'estomac. comme étant les plus propres à la trituration, c'est-à-dire à être broyés plus aisément. Néanmoins, bien qu'il les crut de facile digeftion, il ne vouloit point qu'on s'en raffafiat. En quoi, certes, il se montroit fort raisonnable. Mais s'il nous défendoit, à la servante & à moi, de manger beaucoup, en récompense il nous permettoit de boire de l'eau à discrétion. Bien loin de nous prescrire des bornes là dessus, il nous disoit quelquesois. Buvez, mes enfans. La santé confiste dans la souplesse & l'humectation des parties. Buvez de l'eau abondamment. C'est un dissolvant universel. L'eau fond tous les sels. Le cours du fang est-il rallenti? elle le précipite : Est-il trop rapide ? elle en arrête l'impétuosité. Notre docteur étoit de si bonne foi sur cela, qu'il ne buvoit jamais lui-même que de l'eau, bien qu'il fut dans un âge avancé. Il définissoit la vieillesse une phisse naturelle qui nous désseche & nous consume, & sur cette définition il déploroit l'ignorance de ceux qui nomment le vin le lait des vieillards. Il soutenoit que le vin les use & les détruit, & disoit fort éloquemment que cette liqueur funeste est pour eux comme pour tout le monde un ami qui trahit & un plaisir qui trompe.

Malgré ces doctes raisonnemens après ayoir été huit jours dans cette maison, il me prit un cours de ventre, & je commençai à sentir de grands maux d'estomac; que j'eus la témérité d'attribuer au dissolvant universel & à la mauvaise nourriture que je prenois. Je m'en plaignis à mon maître dans la pensée qu'il pourroit se relâcher & me donner un peu de vin à mes repas; mais il étoit trop ennemi de cette liqueur, pour me l'accorder. Quand tu auras formé l'habitude de boire de l'eau, me dit-il, tu en connoîtras l'excellence. Au reste, poursuivit-il, si tu te sens quelque dégoût pour l'eau pure, il y a des fecours innocens pour soûtenir l'estomac contre la fadeur des boissons aqueuses. La fauge, par exemple, & la véronique leur donnent un goût délectable, & si tu veux les rendre encore plus délicieuses, tu n'as qu'à y mêler de la fleur d'œillet, du romarin, ou du coquelicot.

-

es

s.

ns

uil-

ci-

m-

ne

ne

ie fie

£ ,

nce eil-

les

ette

qui

TOIL

prit

Il avoit beau vanter l'eau & m'enseigner le secret d'en composer des breuvages exquis, j'en buvois avec tant de moderation, que s'en étant apperçu, il me dit: Hé vraiment, Gil Blas, je ne m'étonne point si tu ne jouis pas d'une parfaite santé. Tu ne bois pas assez, mon ami. L'eau prise en petite quantité ne sert qu'à développer les parties de la bile, & qu'à leur donner plus d'activité; au lieu qu'il les saut noyer dans un délayant copieux. Ne crains pas, mon cher ensant, que l'abondance de l'eau affoiblisse ou refroidisse ton estomac. Loin de toi cette terreur panique que tu te sais peut-être de la boisson fré-

quente.

quente. Je te garantis de l'évenement; a fi tu ne me trouves pas bon pour t'en répondre, Celle même t'en fera garant. Cet oracle latin fait un éloge admirable de l'eau. Ensuite il dit en termes exprès que ceux qui pour boire du vin s'excusent sur la soiblesse de leur estomac, sont une injustice manisesse à ce viscere & cherchent à couvrir leur sensulté.

Comme j'aurois en mauvaise grace de me montrer indocile en entrant dans la carrière de la médecine, je sis semblant d'être perfuadé qu'il avoit raison. l'avouerai même que je le crus effectivement. Je continuai donc à boire de l'eau sous la garantie de Celse; ou plutôt je commençai à nover la bile en buvant copieusement de cette liqueur, & quoique de jour en jour je m'en sentisse plus incommodé, le préjugé l'emportoit sur l'expérience. l'avois, comme on voit, une heureuse disposition à devenir médecin. Je ne pus pourtant résister toujours à la violence de mes maux, qui s'accrurent à un point que je pris enfin la résolution de sortir de chez le docteur Sangrado. Mais il me chargea d'un nouvel emploi qui me fit changer de sestiment. Ecoute, me dit-il un jour, je ne suis point de ces maîtres durs & iugrats, qui laissent vieillir leurs domestiques dans la servitude, avant que de les récompenser. Je suis content de toi, je t'aime, & fans attendre que 'tu m'ayes servi plus longtems, j'ai pris la résolution de faire ta sortune des aujourd'hui. Je veux tout à l'heure te découvrir le fin de l'art salutaire que je professe depuis tant d'années. Les autres medecins en font consister la connoillance dans mille sciences pénibles, & moi, je prétends t'abreger un chemin fi long, & t'epargner la peine d'étudier la physique, la pharmacie, la botanique & Panatomie. Scaches, mon ami, qu'il ne faut que saigner, & faire boire de l'eau chaude. Voilà le fecret de guérir toutes les maladies du monde. Oui, ce simple secret que je te révele, & que la nature, impénétrable à mes confreres n'a pu deroper à mes observations, est rensermé dans ces deux points, dans la saignée & dans la boisson fréquente. Je n'ai plus rien à t'apprendre. Tu sçais la médecine à fonds, & profitant du fruit de ma longue expérience, tu deviens tout d'un coup austi habile que moi. Tu peux, continua-t-il, me foulager présentement. Tu tiendras le matin notre registre, & l'aprèsmidi tu fortiras pour aller voir une partie de mes malades. Tandis que j'aurai foin de la noblesse & du clergé, tu iras pour moi dans les maisons du tiers-état où l'on m'appellera, & lorsque tu auras travaillé quelque tems, je te feral aggréger à notre corps. Tu es sçavant, Gil Blas, avant que d'être médecin, au lieu que les autres font long-tems médecins, & la plupart toute leur vie, avant que d'être fçavans.

Je remerciai le docteur de m'avoir si promptement rendu capable de lui servir de substi-Tome L. M. tut:

n

9

fed

v

1

v

f

f

fo

P

tut; & pour reconnoître les bontés qu'il avoir pour moi, je l'assurai que je suivrois toute ma vie ses opinions, quand même elles seroient contraires à celle d'Hyppocrate. Cette affurance pourtant n'étoit pas tout à fait fincere. Je désaprouvois son sentiment sur l'eau. & je me proposois de boire du vin tous les jours en allant voir mes malades. Je pendis au croc une seconde fois mon habit brodé pour en prendre un de mon maître & me donner l'air d'un médecin. Après quoi, je me disposai à exercer la médecine aux dépens de qui il appartiendroit. Je débutai par un alguazil qui avoit une pleurésie. J'ordonnai qu'on le saignat sans miséricorde, & qu'on ne lui plaignit point l'eau. l'entrai ensuite chez un patissier à qui la goutte faisoit pousser de grands cris. Je ne ménageai pas plus son fang que celui de l'alguazil, & j'ordonnai qu'on lui fit boire de l'eau de moment en moment. Je reçus douze réaux pour mes ordonnances; ce qui me fit prendre tant de goût à la profession, que je ne demandai plus que playe & bosse. En sortant de la maison du patissier, je rencontrai Fabrice que je n'avois point va depuis la mort du licencié Sedillo. Il me regarda long-tems avec surprise; puis il se mit à rire de toute sa force en se tenant les côtés. Ce n'étoit pas sans raison. l'avois un manteau qui traînoit à terre avec un pourpoint & un haut-de-chausses quatre fois plus long & plus large qu'il ne falloit. le pouvois passer pour une figure originale & grotefque.

grotesque. Je le laissai s'épanouir la rate, non sans être tenté de suivre son exemple; mais je me contraignis pour garder le decorum dans la rue & mieux contrefaire le médecin qui n'est pas un animal risible. Si mon air ridicule avoit excité les ris de Fabrice, mon férieux les redoubla; & lorsqu'il s'en fut bien donné: Vive Dieu, Gil Blas, me dit-il, te voilà plaisamment équipé. Qui diable t'a déguisé de la sorte? Tout beau, mon ami, lui répondis-je, tout beau; respectes un nouvel Hyppocrate. Apprends que je suis le substitut du docteur Sangrado, qui est le plus fameux médecin de Valladolid. Je demeure chez lui depuis trois semaines. Il m'a montré la médecine à fond; & comme il ne peut fournir à tous les malades qui le demandent, j'en vois une partie pour le soulager. Il va dans les grandes maisons, & moi dans les petites. Fort bien, reprit Fabrice; c'est à dire qu'il t'abandonne le sang du peuple & se réserve celui des personnes de qualité. Je te félicite de ton partage. Il vaut mieux avoir estaire à la populace qu'au grand monde. Vive un médecin de fauxbourgs! ses fautes son moins en vue & ses affassinats ne sont point de bruit. Oui, mon enfant, ajoutat-il, ton fort me paroit digne d'envie, & pour parler comme Alexandre, fi je n'étois pas Fabrice, je voudrois être Gil Blas.

e

Z

i

n

23

8

IS

1

se.

n.

re

it.

8

E.

Pour faire voir au fils du barbier Nunez qu'il n'avoit pas tort de vanter le bonheur de

1

t

m

to

to

21

01

fo

re

tr

for

ma condition présente, je lui montrai les réaux de l'alguazil & du patissier. Puis nous entrâmes dans un cabaret pour en boire une partie. On nous apporte d'assez bon vin, que l'envie d'en goûter me sit trouver encore meilleur qu'il n'étoit. L'en bus à long traits, & n'en déplaise à l'oracle latin, à mesure que j'en versois dans mon estomae, je sentois que ce viscere ne me scavoit pas mauvais gré des injustices que je lui faisois. Nous demeurâmes long-tems dans ce cabaret, Fabrice & moi, nous y rîmes bien aux dépens de nos maîtres, comme cela se pratique entre les valets. Ensuite voyant que la nuit approchoit, nous nous feparames, après nous être mutuellement promis que le jour suivant l'après-dinée nous nous retrouverions au même lieu.



CHAPITRE IV.

Gil Blas continue d'exercer la médetine avet autant de succés que de capacité. Aventure de la bague retrouvée.

JE ne sus pas si tôt au logis, que le docteur Sangrado y arriva. Je lui parlai des malades que j'avois vus & lui remis entre les mains huit réaux qui me restoient des douze que j'avois reçus pour mes ordonnances. Huit réaux, me dit-il, après les avoir comptés, c'est pen

peu de chose pour deux visites; mais il fame tout prendre. Aussi les prit-il presque tous il en garda six & me donnant les deux autres; Tien, Gil Blas, poursuivit-il, voilà pour commencer à te faire un sond; de plus, je veux saire avec toi une convention qui te sera bien utile; je t'abandonne le quart de ce que tu m'apporteras. Tu seras bientôt riche, mon ami; car il y aura, s'il plait à

Dieu, bien des maladies cette année.

19

e

1,

re

s,

IS

18

1-

ns re

)-

13

nt ê-

lF

e

l'avois bien lieu d'être content de mon partage, puisqu'ayant dessein de retenir tous les jours le quart de ce que je recevrois en ville, & touchant encore le quart du reste, c'étoit û l'arithmétique est une science certaine, près de la moitié du tout qui me revenoit. Cela m'inspira une nouvelle ardeur pour la médecine. Le lendemain, des que j'eus dîné, je repris mon habit de substitut & me remis en campagne. Je visitai plusieurs malades que j'avois inscrits, & je les traitai tous de la même maniere, bien qu'ils eussent des maux différens. Jusques-là, les choses s'étoient passées sans bruit, & personne, grace au ciel, ne s'étoit encore revolté contre mes ordonnances; mais quelque excellente que foit la pratique d'un médecin, elle ne sçaureit manquer de censeurs ni d'envieux. J'entrai chez un marchand épicier qui avoit ua frie hydropique. J'y trouvai un petit medeon brun, qu'on nommoit le docteur Cuchillo, & qu'un parent du maître de la mailoa venoit d'amener pour voir le malade

M 3

Te fis de profondes révérences à tout le monde & particulierement au personnage que je jugeai qu'on avoit appellé pour le consulter fur la maladie dont il s'agissoit. Il me salua d'un air grave; puis m'ayant envisagé quelques momens avec beaucoup d'attention : Seigneur docteur, me dit-il, je vous prie d'excuser ma curiosité: je croyois connoître tous les médecins de Valladolid mes confreres, & cependant je vous avoue que vos traits me sont inconnus. Il faut que depuis très-peu de tems vous soyez venu vous établir dans cette ville. Je répondis que j'étois un jeune praticien & que je ne travaillois encore que sous les auspices du docteur Sangrado. le vous félicite, reprit-il poliment, diavoir embrosse la méthode d'un si grand homme. Je ne doute point que vous ne soyez déja très habile, quoique vous paroissiez bien jeune. Il dit cela d'un air si naturel, que je ne sçavois s'il avoit parlé sérieusement, ou s'il s'étoit moqué de moi; & je revois à ce que je devois lui repliquer, lorsque l'épicier prenant ce moment pour parler, nous dit : Meffieurs, je fuis persuadé que vous sçavez parfaitement l'un & l'autre l'art de la médecine. Examinez, s'il vous plaît, mon fils, & ordonnez ce que vous jugerez à propos qu'on falle pour le guérir.

Là-dessus le petit médecin se mit à observer le malade, & après m'avoir fait remarques tous les symptômes qui découvroient la napure de la maladie, il me demanda de quelle.

maniero

on-je lter fa-age nti-orie ître onvos uis olir un ore lo. oir rès ne. ne. je je 1e. Ie erf. a-le .



maniere je pensois qu'on dût le traiter. Je suis d'avis, lui répondis-je, qu'on le saigne tous les jours le qu'on lui fasse boire de l'esu chaude abondamment. A ces paroles, le petit médecin me dit en sourisnt d'un air plein de malice! Rt vous croyez que ces remedes lui sauveront la vie ? N'en doutez pas, m'écriai-je d'un ton ferme : vous verrez le malade guérir à vue d'œil. Ils doivent produire cet effet, pulsque ce sont des spécifiques contre toutes fortes de maladies. Demandez au feie neur Sangrade. Sur ce pied-la, repris-il. Celse a grand tort d'assurer que pour guéris plus facilement un hydropique, il est à propos de lui faire souffrir la soif & la faim. Oh Celse, lui repartis-je, n'est pas mon oracle, Il se trompoit comme un autre, le quelquesois je me sçais bon gré d'aller contre ses opinions, je m'en trouve fort bien. Je reconnois à vos discours, me dit Cuchillo, la pratique fure & satisfaisante dont le docteur Sangrado veut insinuer la méthode aux jeunes ens. La faignée & la boisson sont la madecine universelle. Je ne suis pas surp fi tant d'honnêtes gens perifient entre fer mains. ... N'en venons point aux invectives. interrompis je assez brusquament. Un homme de votre profession a bonne grace vraiment de faire de pareilles reproches. Allez, allez, monfien le docteur, fans faigner & sans faire boire de l'eau chan bien des malades en l'autre monde; & vous en avez peut-être vous même expédié plus

qu'un autre. Si vous en voulez au feigneur Sangrado, écrivez contre lui. Il vous répondra, & nous verrons de quel côté feront les rieurs. Par faint Jacques & par faint Denis, interrompit-il à son tour avec emportement, vous ne connoissez guere le docteur Cuchillo. 'Scachez que j'ai bec & ongles & que je ne crains nullement Sangrado, qui, malgré sa présomption & sa vanité, n'est qu'un original. La figure du petit médecin me mit en colere. Je lui répliquai avec aigreur. Il me repartit de la même sorte, & bientôt nous en vînmes aux gourmades. Nous eûmes le tems de nous donner quelques coups de poing & de nous arracher l'un à l'autre une poignée de cheveux, avant que l'épicier & fon parent pussent nous separer. Lorsqu'ils en furent venus à bout, ils me payerent ma visite & retinrent mon antagoniste qui leur parut apparemment plus habile que moi.

Après cette aventure, peu s'en fallut qu'il ne m'en arrivât une autre. J'allai voir un gros chantre qui avoit la fievre. Sitôt qu'il m'entendit parler d'eau chaude, il se montra fi récalcitrant contre ce spécifique, qu'il se mit à jurer. Il me dit un million d'injures & me menaça même de me jetter par les se nêtres, si je ne me hâtois de sortir de chez lui. Je ne me le sis pas dire deux sois. Je me retirai promptement & ne voulant plus voir de malades ce jour-là, je gagnai l'hôtellerie où j'avois donné rendez-vous à Fabrice. Il y étoit déja. Comme nous nous trouvair

mes en humeur de boire, nous fîmes la débauche & nous nous en retournames chez nos maîtres en bon état, c'est-à-dire entre deux vins. Le seigneur Sangrado ne s'apperçut point de mon yvresse, parce que je sui racontai avec tant d'action le démêlé que j'avois eu avec le petit docteur, qu'il prit ma vivacité pour un effet de l'émotion qui me restoit encore de mon combat. D'ailleurs il entroit pour son compte dans le rapport que je lui faifois, & se sentant piqué contre Cuchillo: Tu as bien fait, Gil Blas, me dit-il, de défendre l'honneur de nos remedes contre ce petit avorton de la faculté. Il prétend donc qu'on ne doit pas permettre les boif-fons aquences aux hydropiques : l'ignorant ! Je foûtiens moi, qu'il faut leur en accorder l'usage. Oui, l'eau, poursuivit-il, peut guérir toute force d'hydropifies, comme elle est bonne pour les rhumatifmes & pour les pâles couleurs, elle est encore excellente dans ces fievres où l'on brûle & glace tout à la fois, & merveilleuse même dans ces maladies qu'on impute à des humeurs froides, féreules, phlegmatiques & pituiteuses. Cette opinion paroît étrange aux jennes médecins tels que Cuchillo, mais elle est très-soutenable en bonne médecine, & fi ces gens-là étoient capables de raisonner en logiciens, au lieu de me decrier comme ils font, ils admireroient ma . méthode & deviendroient mes plus zélés partifans.

rick a copict and it t

Il ne me soupçonna donc point d'avoir be. tant il étoit en colere; car pour l'aigrir encore davantage contre le petit docteur, j'avois mis dans mon rapport quelques circonstances de mon cru. Cependant tout occupé qu'il étoit de ce que je venois de lui dire, il ne laissa pas de s'apercevoir que je buvois ce spir-là plus d'eau qu'à l'ordinaire, effectivement, le vin m'avoit fort altéré. Tout autre que Sangrado se seroit défié de la soif qui me pressoit & des grands coups d'eau que j'avalois. Mais pour lui s'imaginant de bonne foi que je commençois à prendre goût aux boissons aqueuses: A ce que je vois, Gil Blas, me dit il en fouriant, tu n'as plus tant d'aversion pour l'eau. Vive Dieu tu la bois comme du nectar. Cela ne m'étonne point, mon ami. Je sçavois bien que tu t'accoûtumerois à cette liqueur. Monsieur, lui répondis-je, chaque chose a son tems. Je donnerois à l'heure qu'il est un muid de vin pour une pinte d'eau. Cette réponse charma le docteur qui ne perdit pas une si belle occafion de relever l'excellence de l'eau. Il entreprit d'en faire un nouvel éloge, non en orateur froid, mais en enthousiaste: Mille fois s'écria-t-il, mille & mille fois plus estimables & plus innocens que les cabarets de nos jours, ces thermopoles des siécles passes, où l'on n'alloit pas honteusement prostituer son bien & sa vie en se gorgeant de vin; mais où l'on s'assembloit pour s'amuser honnêtement & sans risque à boire de l'eau

chaude! On ne peut trop admirer la fage prévoyance de ces anciens maîtres de la vie civile, qui avoient établi des lieux publics où l'on donnoit de l'eau à boire à tout venant, & renfermoient le vin dans les boutiques des apotiquaires, pour n'en permettre l'usage que par ordonnance des médecins. Quel trait de sagesse! C'est sans doute, ajouta-t-il, par un heureux reste de cette ancienne frugalité digne du fiécle d'or, qu'il se trouve encore aujourd'hui des personnes qui, comme toi & moi, ne boivent que de l'eau, & qui croyent se préserver ou se guérir de tous maux, en buvant de l'eau chaude, qui n'a pas bouilli, car j'ai observé que l'eau quand elle a bouilli est plus pesante & moins commode à l'estomac.

Tandis qu'il tenoit ce discours éloquent, je pensai plus d'une sois éclater de rire. Je gardai pourtant mon sérieux. Je sis plus, j'entrai dans les sentimens du docteur, je blâmai l'usage du vin, & plaignis les hommes d'avoir malheureusement pris goût à une boisson si pernicieuse. Ensuite, comme je ne me sentois pas encore bien desaltéré, je remplis d'eau un grand gobelet & après avoir bu à longs traits: Allons, monsieur, dis-je à mon maître, abreuvons-nous de cette liqueur biensaisante. Faisons revoir dans votre maison ces anciens thermopoles que vous regrettez si sort. Il applaudit à ces paroles, & m'exhorta pendant une heure entiere à ne boire jamais que de l'eau, Pour m'accoûtu-

mer à cette boisson, je lui promis d'en boise une grande quantité tous les soirs; & pour tenir plus facilement ma promesse, je me couchai dans la résolution d'aller tous les jours au cabaret.

q ca

'n

b

pd

le

fe

é

Sile

je

u

tı

qd

Le délagrément que j'avois en chez l'épicier ne m'empêcha pas de continuer d'exercer ma profession & d'ordonner des le lendemain des saignées & de l'eau chaude. Au sortir d'une maison où je venois de voir un poëte qui avoit la phrénésie, je rencontrai dans la rue une vieille femme qui m'aborda pour me demander si j'étois médecin. Je lui répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, seigneur docteur, je vous supplie très-humblement de venir avec moi. Ma niéce est malade depuis hier, & j'ignore quelle est sa maladie. Je suivis la vieille, qui me conduisit à sa maison, & me sit entrer dans une chambre assez propre où je vis une personat alitée. Je m'approchai d'elle pour l'observer. D'abord ses traits me frapperent; & après l'avoir envisagée quelque momens, je reconnus à n'en pouvoir douter, que c'étoit l'aventuriere qui avoit si bien fait le rôle de Camille. Pour elle, il ne me parut point qu'elle me remit, soit qu'elle sut accablée de son mal, soit que mon habit de médecin me rendît méconnoissable à les yeux. Je lui pris le bras, pour lui tâter le poulx, & j'apperçus ma bague à fon doigt. Je fus terriblement ému à la vue d'un bien dont j'étois en droit de saitir, & j'eus grande

ir

é-

X-

n-

lu

in

ai

da

Je

le,

n-

eft

Ta

n-

ine

MC

er-

le

pafot

abit

fes

âter

fon

i'ua 'eus

ande

prande envie de faire un effort pour le reprendre, mais confidérant que ces femmes se mettroient à crier, & que don Raphael, ou quelqu'autre défenseur du beau sexe pourroit accourir à leurs cris, je me gardai bien de céder à la tentation. le fis reflexion qu'il valoit mieux distimuler. & consulter la dessus Fabrice. Je m'arrêtai à ce dernier parti. Cependant la vieille me pressoit de lui apprendre de quel mal sa niece étoit atteinte. Je ne fus pas affez fot pour avouer que je n'en scavois rien. Au contraire, je fis le capable & copiant mon maître, je dis gravement que le mal provenoit de ce que la malade ne transpiroit point : qu'il falloit par consequent se hater de la faigner, parce que la saignée étoit le fabstitut naturel de la transpiration & j'ordonnai auffi de l'eau chaude, pour faire les chofes duivant nos regles.

J'abrégeai ma visite le plus qu'il me sut possible, & je courus chez le sils de Nunez, quo je rencontral comme il sortoit pour aller saire une commission, dont son mastre venoit de le charger. Je lui contai ma nouvelle aventure, & lui demandai s'il jugeoit à propos que je sisse arrêter Camille par des gens de justice. Hé! non, me répondit-il, vive Dieu! il peut bien t'en donner de garde. Ce ne seroit pas le moyen de ravoir ta baque. Ces gens la n'aiment pas à saire des restitutions. Souviens-toi de la prison d'Astorga ton cheval, ton argent, jusqu'à ton habit tout n'estil pas demeuré entre leurs mains Tome I.

Il faut plutôt nous servir de notre industrie pour ratraper ton diamant. Je me charge du soin de trouver quelque ruse pour cet effet. Je vais y rêver en allant à l'hôpital, où j'ai deux mots à dire au pourvoyeur, de la part de mon maître. Toi, va m'attendre à notre cabaret, & ne t'impatiente point. Je t'y join-

ľ

é

f

f

n

f

b

o't go I t

drai dans peu de tems.

Il y avoit pourtant déja plus de trois heures que j'étois au rendez-vous, quand il y arriva. Je ne le reconnus pas d'abord. Outre qu'il avoit changé d'habit, & natté ses cheveux, une moustache postiche lui couvroit la moitié du visage. Il portoit une grande épée, dont la garde avoit pour le moins trois pieds de circonférence, & il marchoit à la tête de cinq hommes, qui avoient, comme lui, l'air déterminé, des moustaches épaisses, avec de longues rapieres: Serviteur au feigneur Gil Blas, dit-il en m'abordant. Il voit en moi un alguazil de nouvelle fabrique, & dans ces braves gens qui m'accompagnent des archers de la même trempe. Il n'a qu'à nous mener chez la femme qui lui a volé un diamant, & nous le lui ferons rendre, sur ma parole. J'embrassai Fabrice, à ce discours, qui me faisoit connoître le stratageme qu'il prétendoit employer pour moi, & je lui témoignai que j'approuvois fort l'expédient qu'il avoit imaginé. Je saluai aussi les faux archers. C'étoit trois domessiques, & deux garçons barbiers de ses amis, qu'il avoit engages faire ce pérsonnage, J'ordonnai qu'on apfrie

e du

ffet.

j'ai

part

otre

oin-

ures

iva.

u'il

ux.

itié

ont

de

ing

ter-

on-

Gil

noi

CES

ers

ner

nt,

de.

me

en-

git git grs.

ons

portat du vin, pour abreuver l'escouade, & nous allames tous ensemble chez Camille à l'entrée de la nuit. Nous frappames à la porte, que nous trouvâmes fermée. La vieille vint ouvrir, & prenant les personnes qui étoient avec moi, pour des levriers de justice, qui n'entroient pas dans cette maison sans sujet; elle demeura fort effrayée: Raffurez-vous, ma bonne mere, lui dit Fabrice : nous ne venons ici que pour une petite affaire, qui sera bientôt terminée, car nous sommes des gens expéditifs. A ces mots. nous nous avançames & gagnames la chambre de la malade, conduits par la vieille, qui marchoit devant nous, à la faveur d'une bougie qu'elle tenoit dans un flambeau d'argent. Je pris ce flambeau. Je m'approchai du lit; & faisant remarquer mes traits à Cas mille : Perfide, lui dis-je, reconnoissez ce trop crédule Gil Blas, que vous avez trompé, Ahl scélérate, je vous rencontre enfin, après vous avoir long-tems cherchée. Le corrégidor a recu ma plainte, & il a charge cet alguazil de vous arrêter: Allons, monfieur l'officier, dis-je à Pabrice, faites votre charge. Il n'est pas besoin, répondit-il en grossissant la voix, de m'exhorter à remplir mon devoir. Je me remets certe bonne vivantel Il y a dix ans qu'elle est marquée en lettres rouges fur mes tablettes. Levez-vous, ma princesse, ajouta-t-il. Habillez-vous promptement. Je vais vous servir d'écuyer, & vous N₂ conduire

F

de

qu

pa

la

et

V

V

to

n

conduire aux prisons de cette ville, fi vous

l'avez pour agréable.

A ces paroles, Camille, toute malade qu'elle étoit, s'appercevant que deux archers à grandes moustaches se préparoient à la tirer de son lit par force, se mit d'elle même à son féant, joignit les mains d'une maniere suppliante; & me regardant avec des yeux où la frayeur étoit peinte : Seigneur Gil Blas, me dit-elle, ayez pitié de moi. Je vous en conjure parla chaste mere à qui vous devez le jour. De suis plus malheureuse que coupable. Vous en se rez convaincu fi vous voulez entendre mon histoire. Non, mademoiselle Camille, m'écriai-je, non, je ne veux pas vons écouter. Je ne sçais que trop bien que vous exceller à faire des romans : Hé bien, reprit-elle, puilque vous ne me permettez pas de me justifier, je vais vous rendre votre diamant, & ne me perdez point. En parlant de cette forte, elle tira de fon doigt ma bague, & me le donna Mais je lui répondis que mon diamant ne sus fisoit point, & que je voulois qu'on restituat encore les mille ducats qui m'avoient ete voles dans l'hôtel garni. Oh! pour vos ducats, seigneur, répliqua-t-elle, ne me les demandez point. Le traître don Raphael, que je n'ai point vu depuis ce tems-là, les emports dès la nuit même. Hé! petite mignone, dit alors Fabrice, n'y a-t-il qu'à dire, pour yous tirer d'intrigue, que vous n'avez pas en de part au gâteau ? Vous n'en ferez pas quitte à fi bon condino

fi bon marché. C'est assez que vous foyez des complices de don Raphael, pour meriter qu'on vous demande compte de votre vie passée. Vous devez bien avoir des choses fur la conscience. Vous viendrez, s'il vous plait, en prison faire une confession genérale. - l'v veux mener aussi, continua-t-il, cette bonne vieille; je juge qu'elle fçait une infinité d'hiftoires curieufes, que monfieur le corrégidor

ne sera pas fâche d'entendre.

undes

n hi

nte :

Venr

arla

fuis

n fe

mon

m'é.

iter.

ez à

wif.

fier

me

elle

na.

fuf.

nåi

du.

de.

lne

rt2

dit

005

de

on

Les deux femmes, à ces mots, mirent tout en usage pour nous attendrir. Elles remplirent la chambre de cris, de plaintes & de lamentations. Tandis que la vieille à genoux, tantôt devant l'alguazil & tantôt devant les archers, tâchoit d'exciter leur compassion, Camille me prioit de la maniere du monde la plus touchante de la fauver des mains de la justice, c'étoit une chose à voir que ce spectacle. Je feignis de me laisser slechir: Monfieur l'officier, dis-je au fils de Nunez, puisque j'ai mon diamant, je me console du reste. Je ne souhaite pas qu'on fasse de la peine à cette pauvre femme. Je ne veux point la mort du pécheur. Fi donc, répondit-il, vous avez de l'humanité. Vous ne seriez pas bon à être exempt. Il faut, poursuivit-il, que je m'acquitte de ma commission. Il m'est expressement ordonné d'arrêter ces infantes. Monsieur le corrégidor en veut faire un exemple. Hé! de grace, repris-je, ayez quelque égard à ma priere, & relâchez-vous un peu de votre devoir en faveur du présent que ces dames vont vous offrir. Oh! c'est une autre affaire, repartit-il; voilà ce qui s'appelle une figure de rhétorique bien places, Çà, voyons. Qu'ont-elles à me donner ? l'ai un collier de perles, lui dit Camille, & des pendans d'oreilles d'un prix confidérable, Qui, mais, interrompit-il brufquement, fi cela vient des Isles Philippines, je n'en veux point, Vous pouvez les prendre en assurance, repritelle; je vous les garantis fins. En même tems elle se fit apporter par la vieille une petite boëte, d'où elle tira le collier & les pendans, qu'elle mit entre les mains de monfieur l'alguazil: Bien qu'il ne se connût gueres mieux que moi en pierreries, il ne douta pas que celles qui composoient les pendans ne fussent fines, aussi-bien que les perles. Ces bijoux, dit-il, après les avoir considérés attentivement, me paroissent de bon alloi ; & fi l'on ajoute à cela le flambeau d'argent que tient le seigneur Gil Blas, je ne réponds plus de ma fidélité. Je ne crois pas, dis-je alors à Camille, que vous vouliez pour une bagatelle rompre un accommodement si avanta-geux pour vous. En prononçant ces dernieres paroles, j'otai la bougie, que je remis à la vieille, & livrai le flambeau à Fabrice, qui, s'en tenant-là, peut-être parce qu'il n'appercevoit plus rien dans la chambre qui le pût aisement emporter, dit aux deux semmes? Adieu mes dames, demeurez tranquiles. Je vais parler à monfieur le corrégidor. & vous rendre plus blanches que la neige. Nous le

yons lui tourner les choses comme il nous plaît; & nous ne lui faisons des rapports sideles, que quand rien ne nous oblige à lui en faire de faux.



des

ble.

cela

int, rit, ime

pe-

eur

eres

pas

ne

en-

que

olus

lors

ga-

nta-

rnis, a

On

CHAPITRE V.

Suite de l'aventure de la bague retrouvée; Gil Blas abandonne la médecine, & le séjour de Valladolid.

A Près avoir exécuté de cette maniere le projet de Fabrice, nous sortimes de chez Camille, en nous applaudissant d'un succès qui surpassoit notre attente; car nous n'avions compté que sur la bague. Nous em-portions sans façon tout le reste. Rien lois de nous faire un scrupule d'avoir volé des conrtifanes, nous nous imaginions avoir fait une action méritoire. Messieurs, nous dit Fabrice, lorsque nous fûmes dans la rue après avoir fait une si belle expedition, nous quitterons-nous sans nous en réjouir le verre à la main? Ce n'est pas mon sentiment; & je suis d'avis que nous regagnions notre cabaret, où nous palserons la nuit à nons réjouir. Demain nous vendrons le flambeau, le collier, les pendans d'oreilles, & nous en partagerons l'argent en freres. Après quoi, chacun reprendra le chemin de fa maison, & s'excusera du mieux qu'il lui sera possible auprès de son maître. La penice

pensée de monsieur l'alguazil nous parut trèsjudicieuse. Nous retournames tous au cabaret, les uns jugeant qu'ils trouveroient facilement une excuse pour avoir découché, & les autres ne se souciant gueres d'être chassés de chez eux.

n

2

Nous fîmes apprêter un bon souper; & nous nous mîmes à table avec autant d'appétit, que de gayété. Le repas fut affaisonné de mille discours agréables. Fabrice, surtout, qui sçavoit donner de l'enjouement à la conversation, divertit fort la compagnie. Il lui échappa je ne sçais combien de traits pleins de sel Castillan, qui vaut le bien sel Attique. Mais dans le tems que nous étions le plus en train de rire, notre joie fut tout à coup troublée par un évenement imprévu & des plus défagréables. Il entra dans la chambre où nous foupions. un homme affez bien fait, suivi de deux autres de très-mauvaise mine. Après ceux-là, trois autres parurent, & nous en comptames jusqu'à douze, qui survinrent ainsi trois à trois. Ils portoient des carabines, avec des épées, & des bayonnettes. Nous vimes bien que c'étoient des archers de la patrouille, & il ne nous fut pas difficile de juger de leur intention, Nous eumes d'abord quelque envie de résister; mais ils nous envelopperent en un instant, & nous tinrent en respect, tant par leur nombre, que par leurs armes à feu. Meffieurs, nous dit le commandant, d'un air railleur, je sçais par quel ingénieux artifice vous venez de retirer une bague des mains de cer-

taine aventuriere. Certes, le trait est excellent, & mérite bien une récompense publique. Aus ne peut-elle vous échapper; la justice qui vous destine dans son palais un logement, ne manquera pas de payer un fi bel effort de génie. Toutes les personnes à qui ce discours s'adressoit, en furent déconcertées. Nous changeames de contenance, & fentimes à notre tour la même frayeur que nous avions inspirée chez Camille. Fabrica pourtant, quoique pâle & défait, voulut nous justifier. Seigneur, dit-il, nous n'avons pas eu une mauvaise intention, & par consequent on nous doit pardonner cette petite supercherie. Comment diable, repliqua le commandant avec colere, vous appellez cela une petite supercherie? Scavez-vous bien qu'il y va de la corde ? Outre qu'il n'est pas permis de fe rendre justice foi-même, vous avez emporte un flambeau, un collier, & des pendans d'oreilles; & ce qui, sans doute, est un cas pendable, c'est que pour faire ce vol, vous vous êtes travestis en archers. Des miserables se déguiser en honnêtes gens, pour mal faire Je vous trouverai trop houreux, fi l'on ne vous condamne qu'à faucher le grand pré. Lorfqu'il nous eut fait comprendre que la chose étoit encore plus férieus que nous ne l'avions pensé d'abord, nous nous jettames tous à ses pieds, & le priames d'avoir pirié de notre jeunesse: mais nos prieres surent inu tiles. De plus, ce qui est tout à fait extraordinaire, il rejetta la propolition que nous fimes

e

5

n

& I is n

fimes de lui abandonner le collier, les pendans & le flambeau. Il refusa même ma bague, parce que je la lui offrois, peut-être, en trop bonne compagnie. Ensin, il se montra inexorable. Il sit désarmer mes compagnons & nous emmena tous ensemble aux prisons de la ville. Comme on nous y conduisoit, un des archers m'apprit que la vieille, qui demeuroit avec Camille, nous ayant soupconnés de n'être pas de véritables valets de pied de la justice, elle nous avoit suivis jusqu'au cabaret : & que là ses soupçons s'étant tournés en certitude, elle en avoit averti la

1

r

patrouille pour se venger de nous ich auch de

On nous fouilla d'abord par tout. On nous ôta le collier, les pendans & le flambeau. On m'arracha pareillement ma bague avec le ruhis des Isles Philippines, que j'avois par malheur dans mes poches: On ne me laissa pas seulement les réaux que j'avois reçus ce jourlà pour mes ordonnances. Ce qui me prouva que les gens de justice de Valladolid sçavoient auffi-bien faire leur charge que ceux d'Astorga, & que tous ces messieurs avoient des manieres uniformes. Tandis qu'on me spolioit de mes bijoux & de mes especes, l'officier de la patrouille qui étoit présent, contoit notre aventure aux ministres de la spoliation. Le fait leur sembla si grave, que la plupart d'entr'eux nous trouvoient dignes du dernier supplice. Les autres, moins severes, discient que nous pourrions en être quittes pour chacun deux cens coups de fouet, avec quelfacing d

la

e,

n-

g-

u_o

le,

p-

de

of-

int

la

110

us

aC

co-

al-

pas

ur-

ıva ça-

UX

ent

mć

of-

on-

po-

e la

du

res,

ttes

iel-

quelques années de service sur mer. En attendant la décision de monsieur le corrégidor, on nous enferma dans un cachot où nous nous couchâmes sur la paille dont il étoit presque aussi jonché qu'une écutie où l'on a fait la litiere aux chevaux. Nous aurions pu y demeurer long-tems & n'en fortirque pour aller aux galeres, fi des le lendemain le seigneur Manuel Ordonnez n'eût entendu parler de notre affaire, & résolu de tirer Fabrice de prison. Ce qu'il ne pouvoit faire sans nous délivrer tous avec lui. C'étoit un homme fort estimé dans la ville. Il n'épargna point les follicitations; & tant par fon credit, que par celui de ses amis, il obtint au bout de trois jours notre élargissement. Mais nous ne fortimes point de ce lieu-là comme nous y étions entrés; le flambeau, le collier, les pendans, ma bague & le rubis, tout y resta. Cela me sit souvenir de ces vers de Virgile qui commendent par sic distances votre metter con Cuitou non cou

D'abord que nous sames en liberté, nous retournames chez nos maicres. Le docteur Sangrado me reçut bien e mon pauvre Gil Blas, me divil, je n'ai sçu que ce matin ta disgrace. Je me ptéparois à sollicites sortement pour toi. Il faut te consoler de cet accident, mon ami, a t'attacher plus que jamais à la médecine. Je répondis que j'étois dans ce dessein ; & véritablement je m'y donnai tout entier. Bien loin de manquer d'occupation, il airlya, comme mon maître l'a-

0

ri

n

Y

ti

h

fa

n

ti l'

n

n

n

d

n

1

F

voit fi heureusement prédit, qu'il y eut bien de maladies. Des fievres malignes commencerent à regner dans la ville & dans les fauxbourgs. Tous les médecins de Valladolid eurent de la pratique, & nous particulierement. Il ne se passoit point de jour que nous ne visions chacun huit ou dix malades. Ce qui suppose bien de l'eau bue & du sang répandu. Mais je ne sçais comment cela se faifoit; ils mouroient tous, foit que nous les traitassions d'une maniere propre à cela, soit que leurs maladies fussent incurables. Nous faisions rarement trois visites à un même malade. Dès la feconde, nous apprenions qu'il venoit d'être enterré, ou nous le trouvions à l'agonie. Comme je n'étois qu'un jeune médecin qui n'avoit pas encore en le tems de s'endurcir au meurtre, je m'affligeois des évenemens funestes qu'on pouvoit m'imputer. Monfieur, dis je un foir au docteur Sangrado, j'attefte ici le ciel que je fuis ex Cependants tous actement votre méthode. mes malades vont en l'autre monde o On diroit qu'ils prennent plaine à mourie pour des créditer notre médecine. J'en ai rencontré aujourd'hui deux qu'on portoit en terre. Mon enfant, me répondit-il, je pourrois te dire à peu prés la même chose. Je n'ai pas souvent la latisfaction de guérir les personnes qui tombent entre mes mains; & fi je n'étois pas aufi sur de mes principes que je le suis, je croirou mes remedes contraires à presque sontes les maladies que je traite. Si vous m'en voulez croire,

ien

ce-

IX-

lid

re-

que es.

ing

ı fe

les

oit

ous

me

ons

-00

un

ois

m-

enr

exe

di-

lé-

tré

on à

ent m>

ıÆ

ois les les

TC,

Tome I.

croire, monfieur, repris-je, nous changerons de pratique. Donnons par curiofité des préparations chymiques à nos malades. Essayons le kermes. Le pis qu'il en puisse arriver, c'est qu'il produise le même effet que notre eau chaude & nos saignées. Je serois volontiers cet essai, répliqua-t-il, si cela ne tiroit pas à consequence, mais j'ai publié un livre où je vante la frequente saignée & l'ufage de la boisson : veux-tu que j'aille décrier mon ouvrage? Oh! vous avez raison, lui répartis-je, il ne faut point accorder ce triomphe à vos ennemis. Ils diroient que vous vous laissez désabuser. Ils vous perdroient de réputation. Périssent plutôt le peuple, la nobleffe & le clergé. Allons donc toujours notre train. Après tout, nos confreres, malgre l'aversion qu'ils ont pour la saignée, ne sçavent pas faire de plus grands miracles que nous; & je crois que leurs drogues valent bien nos spécifiques.

Nous continuâmes à travailler sur nouveaux frais, & nous y procédâmes de maniere qu'en moins de six semaines nous simes autant de veuves & d'orphelins que le siège de Troye. Il sembloit que la peste sut dans Valladolid, tant on y faisoit de sunerailles. Il venoit tous les jours au logis quelque pere nous demander compte d'un fils que nous lui avions enlevé, ou bien quelque oncle qui nous reprochoit la mort de son neveu. Pour les neveux & les fils dont les oncles & les peres s'étoient mal trouvés de nos remedes.

ju

POTO

1

INFI

ils ne paroissoient point chez nous. Les maris étoient aussi fort discrets: ils ne nous chicanoient point sur la perte de leurs semmes. Mais les personnes affligées dont il nous falloit essure les reproches, avoient quelquesois une douleur brutale. Ils nous appelloient ignorans assassins. Ils ne menageoient point les termes. J'étois ému de leurs épithetes; mais mon maître, qui étoit fait à cela, les écoutoit de sang froid. J'aurois pu comme lui m'accoûtumer aux injures, si le ciel, pour ôter sans doute aux malades de Valladolid un de leurs sleaux, n'eût fait naître une occasion de me dégoûter de la médecine, que je pratiquois avec si peu de succès. C'est de quoi je vais faire un détail sidele, dût le lecteur en rire à mes dépens.

Il y avoit dans notre voisinage un jeu de paume où les fainéans de la ville s'afsembloient chaque jour. On y voyoit un de ces braves de profession qui s'érigent en maîtres & décident les dissérends dans les tripots. Il étoit de Biscaye & se faisoit appeller don Rodrigue de Mondragon. Il paroissoit avoir trente ans. C'étoit un homme d'une taille ordinaire, mais sec & nerveux. Outre deux petits yeux étincelans qui lui rouloient dans la tête & sembloient menacer tous ceux qu'il regardoit, un nez fort épaté lui tomboit sur une moustache rousse, qui s'élevoit en croc jusqu'à la temple. Il avoit la parole si rude & si brusque qu'il n'avoit qu'à parler, pour inspirer de l'effroi. Ce casseur de raquette

ma-

chi-

mes.

fal

fois

ient

oint

tes:

les

ime

Our

un

for

ora-

UOI

en

de

loi-

CCS

jes

П

to-

oir

ille

ux.

ins

ľij

fur

oc

de

ut

es

s'étoit rendu le tyran du jeu de paume. Il jugeoit imperiensement les contestations qui survenoient entre les joueurs, & il ne falloit pas qu'on appellat de ses jugemens, à moins que l'appellant ne voulût se résoudre à recevoir de lui lendemain un carrel de défi-Tel que je viens de représenter le seigneur don Rodrigue, que le aon, qu'il mettoit à la tête de son nom, n'empêchoit pas d'être roturier, il fit une tendre impression fur la maitresse du tripot. C'étoit une semme de quarante ans, riche, affez agréable, & veuve depuis quinze mois. l'ignore comment il put lui plaire. Ce ne fut pas allurement par la beauté; ce fut donc par ce je ne sçais quos qu'on ne sçauroit dire. Quoi qu'il en soit, elle eut du goût pour lui & forma le dessein de l'épouser; mais dans le tems qu'elle se préparoit à confommer cette affaire, elle tomba malade & malheureusement pour elle je devins fon médecin. Quand sa maladie n'auroit pas été une fievre maligne, mes remedes sufficient pour la rendre dangereuse. Au bout de quatre jours, je remplis de deuil le tripot. La paumiere alla où j'envoyois tous mes malades. & fes parens s'emparerent de son bien. Don Rodrigue au désespoir d'avoir perdu sa maîtreffe, ou plutôt l'esperance d'un mariage très-avantageux pour luis ne se contenta pas de jetter seu & flammes contre moi, il jura qu'il me passeroit son épée au travers du corps, & m'extermineroit à la premiere vue. Un voifin charitable m'avertit 0 2

mo

che

mes

voi

den

le

gen

ce

fen

rin

le p

àp

toi

cel

po

dit

m'

av

de

ch

ur

&

q

b

ľ

C

de ce serment, & la connoissance que j'avois de Mondragon, bien loin de me faire mépriser cet avis, me remplit de trouble & de frayeur. Je n'osois sortir du logis, de peur de rencontrer ce diable d'homme, & je m'imaginois sans cesse le voir entrer dans notre maison d'un air furieux. Je ne pouvois goûter un moment de repos. Cela me détacha de la médecine, & je ne songeai plus qu'à m'affranchir de mon inquiétude. Je repris mon habit brodé, & après avoir dit adieu à mon maître qui ne put me retenir, je sortis de la ville à la pointe du jour, non sans craindre de trouver don Rodrigue en mon chemin.



CHAPITRE VI.

Quelle route il prit en sortant de Valladolid, & quel bomine le joignit en chemin.

Je marchois fort vîte & regardois de tems
en tems derriere moi, pour voir fi ce redoutable Biscayen ne suivoit point mes pas.
J'avois l'imagination si remplie de cet homme-là, que je prenois pour lui tous les arbres
& les buissons. Je sentois à tous momens
mon cœur tressallir d'essroi. Je me rassurai
pourtant après avoir fait une bonne lieue & je
continuai plus doucement mon chemin ven
Madrid, où je me proposois d'aller. Je quittois sans peine le séjour de Valladolid; tout

7011

médé

cur

tre

Ois

dé.

lus

re-

CH

or-

ms

on

8

mon regret étoit de me féparer de Fabrice, mon cher Pylade, à qui je n'avois pu même faire mes adieux. Je n'étois nullement faché d'avoir renoncé à la médecine ; au contraire, je demandois pardon à Dieu de l'avoir exercée. le ne laissai pas de compter avec plaisir l'apgent que j'avois dans mes poches, bien que ce fût le falaire de mes affassinats. Je reffemblois aux femmes qui cestent d'êne libertines, mais qui gardent toujours à bon compte le profit de leur libertinage. L'avois en réaux, à peu près, le valeur de cinq ducaus of C'étoit là tout mon bien. Je me promettois avec cela de me rendre à Madrid od je ne doutois point que je ne trouvasse quelque bonne condition. D'ailleurs, je fouhaitois paffonnement d'être dans cette superbe ville qu'on m'avoit vantée comme l'abrégé de toutes les merveilles du monde.

Tandis que je rappellois tont ce que j'en avois oui dire, & que je jouissois par avance des plaisirs qu'on y prend, j'entendis la voir d'un homme qui marchoit sur mes pas, & qui chantoit à plein gosser. Il avoit sur le dos un sac de cuir, une guitarre pendue au colp & il portoit une assez longue épée. Il altoip si bon train qu'il me joignit en peu de tems. C'étoit un des deux garçons barbiers avec qui j'avois été en prison pour l'aventure de la bague. Nous nous reconnûmes d'abord l'un l'autre, quoique nous eussions changé d'habit, & nous demeurâmes sort étonnés de nous rencontrer inopinément sur un grand chemin.

0 3

Si je lui têmoignai que j'étois ravi de l'avoir pour compagnon de voyage, il me paret de son côté sentir une extrême joie de me revoir. le lui contai pourquoi j'avois abandonné Valladolid, & lui, pour me faire la même confidence; m'apprit qu'il avoit eu du bruit avec son maître, & qu'ils s'étoient dit tous deux réciproquement un éternel adieu. Si j'euse voulu, ajouta-t-il, demeurer plus long-tems à Valladolid, Py aurois trouvé dix boutiques pour une; car; fans vanité, j'ose dire qu'il n'est point de barbier en Espagne, qui sçache mieux que moi rafer à poil & à contrepoil, & mettre un moustache en papillotes. Mais je n'ai pu réulter davantage au violent desir que l'ai de retourner dans ma patrie, d'où il y a dix années entieres que je fuis forti. Je weux respirer un peu l'air natal, & scavoir dans quelle fituation font mes parens. Je ferai chez eux après demain ; puisque l'endroit qu'ils habitent & qu'on appelle Olmédo, est un gros village en deçà de Ségovie: . non adm and it

Je résolus d'accompagner ce barbier jusques chez lui, & d'aller à Ségovie chercher quelque commodité pour Madrid. Nous commençames à nous entretenir de choses indifférentes en poursuivant notre route. Ce jeune homme étoit de bonne humeur & avoit l'es sprit agréable. Au bout d'une heure de conversation, il me demanda si je me sentois de l'appétit. Je lui répondis qu'il le versoit à première hôtellerie. En attendant que nous

nous y arrivious, me dit-il, nous pouvon faire une pause. J'ai dans mon sac de quoi déjouner. Quand je voyage, j'ai toujours foin de porter des provisions. Je ne me charge point d'habits, de linge, ni d'autres hardes inutiles. Je ne veux rien de fuperflu. le ne mets dans mon fac que des munitions de bouche avec mes rasoirs, & une savonnette. Je n'ai besoin que de cela. Je louai sa prudence & consentis de bon cœur à la pause qu'il me proposoit. J'avois faim, & je me préparois à faire un bon repas. Après ce qu'il venoit de dire, je m'y attendois. Nous nous détournames un peu du grand chemin, pour nous affeoir fur l'herbe. La, mon garcon barbier étala ses vivres, qui confissient dans cinq ou fix oignons avec quelques morceaux de pain & de fromage, mais ce qu'il produifit comme la meilleure pièce du fac, fut un petit outre rempli, disoit-il, d'un vin délicat & friand. Quoique les mets ne fussent pas bien savoureux, la faim qui nous pressoit l'un & l'autre, ne nous permit pas de les trouver mauvais; & nous vuidames aufil'outre, où il y avoit environ deux pintes d'un vin qu'il se seroit fort bien passe de me vanter. Nous nous levâmes après cela, & nous nous remîmes en marche avec beaucoup de gayeté. Le barbier, à qui Fabrice avoit dit qu'il m'étoit arrivé des aventures très particulieres, me pria de les lui apprendre moimême. Je crus ne pouvoir rien refuser à un homme qui m'avoit si bien régalé. Je lui donnai

de oir.

nfiivec eux

ns à lues lu'il

che, &

que il y

voir Je

en-Ol-Sé-

julner om-

difuno l'es

onde nit à

que

de

un

far

me

fix

né

ce

he l'â de lo

ét

dé

fa

po

20

ar

fe

di

&

la

de

fa

fi

C

donnai la satissaction qu'il demandoit. Enfuite, je lui dis que pour reconnoître ma complaisance, il falloit qu'il me contât aussi l'histoire de sa vie. Oh! pour mon histoire, s'écria-t-il, elle ne mérité guere d'être entendue. Elle ne contient que des faits sort simples. Néanmoins, ajouta-t'il, puisque nous n'avons rien de melleur à faire, je vais vous la raconter telle qu'elle est. En même tens, il en sit le récit, à peu près de cette sorte.

CHAPITRE VIL

mandle Histoire du garçon barbier.

das cinq ou fix ofgoons arec quelques mor-Ernand Perès de la Fuente mon grand pere (je prends la chose de loin), aprè avoir été pendant cinquante ans barbier du village d'Olmédo, mourut, & laissa quatre fils. L'aîne, nommé Nicolas, s'empara de la bontique, & lui fuccéda dans sa profession Bertrand, le pulné, se mettant le commerce en tête, devint marchand mercier, & Thomas qui étoit le troisseme fe fit maître d'école Pour le quatrieme, qu'on appelloit Pédro comme il se sentoir ne pour les belles lettres, il vendit une petite piece de terre, qu'il avoit eue pour son partage, & alla demeurer à Ma drid, où il espéroit qu'un jour il se feroit dis tinguer par son scavoir & par son esprit. Se trois autres freres ne se séparerent point. s'établirent Conneci

s'établirent à Olmédo, en fe mariant avec des filles de laboureurs, qui leur apporterent en mariage peu de bien, mais en récompense une grande fécondité. Bles firent des enfans comme à l'envi l'une de l'autre. Ma mere, femme du barbier, en mit au monde fix pour sa part dans les cinq premieres années de son mariage. Je fus du nombre de ceux-là. Mon pere m'apprit de très-bonne heure à rafer ; & lorsqu'il me vit parvenu à l'âge de quinze ans, il me chargea les épaules de ce fac que vous voyez, me ceignit d'une longue épée, & me dit : Va, Diégo, tu es en état présentement de gagner ta vie; va courir le pays. Tu as befoin de voyager pour te dégourdir & te perfectionner dans ton art. Pars, & ne reviens à Olmédo qu'après avoir fait le tour de l'Espagne. Que je n'entende point parler de toi avant ce tems-là. En achevant ces paroles, il m'embrassa de bonne amitié & me pouffa horsidu logis. isvirus

Tels furent les adieux de mon pere. Pour ma mere, qui avoit moins de rudesse dans ses mœurs, elle parut plus sensible à mon départ. Elle laisse cooler quelques larmes & me glissa même dans la main un ducat à la dérobée. Je sortis donc ainsi d'Olmédo & pris le chemin de Ségovie. Je n'eus pas fait deux cens pas, que je m'arrêtai pour vi-siter mon sac. J'eus envie de voir ce qu'il y avoit dedans, & de connoître précisément ce que je possédois. J'y trouvai une trousse où étoient deux rasoirs qui sembloient avoir

b

n

n

2

je fe

g

t

B

8

P

C

F

8

f

8

1

rafe dix générations, tant ils étoient ules avec une bandelette de cuir pour les repasses & un morceau de favon. Outre cela, une chemise de chanvre toute neuve, une vieille paire de fouliers de mon pere, & ce qui me réjouit plus que tont le reste, une vingtaine de réaux enveloppés dans un chiffon de linge. Voilà quelles étoient mes facultés. Vous jugez bien par-là que maître Nicolas le barbier comptoit beaucoup fur mon scavoir faire puifqu'il me laissoit partir avec si peu de chofe. Cependant la possession d'un duct & de vingt réaux ne manqua pas d'éblour un jeune homme qui n'avoit jamais eu d'atgent. Je crus mes finances inépuisables, & transporté de joie, je continuai mon chemia, en regardant de moment en moment la garde de ma rapiere, dont la lame me battoit à chaque pas le mollet, ou s'embarraffoit dans mes jambes. To mo m

J'arrivai fur le soir au village d'Ataquine avec un très rude appétit. J'allai loger à l'hôtellerie, & comme si j'eusse été en ént de saire de la dépense, je demandai d'un tou haut à souper. L'hôte me considéra quelque tems & voyant à qui il avoit assaire, il me dit d'un air doux : Çà, mon gentilhomme, vous serez satisfait. On va vous traiter comme un prince. En parlant de cette sorte, il me mena dans une petite chambre, on il m'apporta, un quart d'heure après, un cire de matou, que je mangeai avec la même avidité, que s'il ent été de lievre on de le

ı les.

affer

une eille

aine

nge.

bar-

aire,

de

neat

our l'ar-

. 4

nio.

arde

1

lans

état

tot

que

116

me.

)M

1

eive eme

'entra

pin. Il accompagna cet excellent ragout d'un vin qui étoit si bon, disoit-il, que le roi n'en buvoit pas de meilleur. Je m'apperçus pour-tant que c'étoit du vin gâté. Mais cela ne m'empêcha pas de lui faire autant d'honneur qu'au matou. Il falloit ensuite, pour achever d'être traité comme un prince, que je couchasse dans un lit plus propre à caufer l'infomnie qu'à l'oter. Peignez-vous un grabat fort étroit & si court que je ne pouvois étendre les jambes, tout petit que j'étois. D'ailleurs, il n'avoit pour matelas & lit de plume, qu'une simple paillasse piquée & couverte d'un drap mis en double, qui depuis le dernier blanchissage, avoit servi peut-être à cent voyageurs. Néanmoins dans ce lit, que je viens de représenter, l'estomac plein du civé & de ce vin délicieux que l'hôte m'avoit donné, graces à ma jeunesse & à mon tempérament, je dormis d'un profond fommeil & passai la nuit sans indi-

Le jour suivant, lorsque j'eus déjeuné & bien payé la bonne chere qu'on m'avont faite, je me rendis tout d'une traite à Ségovie. Je n'y fus pas si-tôt que j'eus le bonheur de trouver une boutique, où l'on me reçut pour ma nourriture & mon entretien; mais je n'y demeurai que six mois; un garçon barbier avec qui j'avois fait connoissance, & qui vouloit aller à Madrid me débaucha, & je partis pour cette ville avec lui. Je me plaçai la sans peine sur le même pied qu'à Ségovie

lo

ni

P

M

er

m

fe de

ur fa

te qu l'a

les

do

Ce

cr

qu

je

je

ne

ré

for

tib

l'entrai dans une boutique des plus-achalandées. Il est vrai qu'elle étoit auprès de l'église de Sainte Croix, & que la proximité du Theâtre du Prince y attiroit bien de la pratique. Mon maître, deux grands garçons & moi, nous ne pouvions presque suffire à servir les hommes qui venoient s'y faire raser. l'en voyois de toutes fortes de conditions; mais entr'autres des comédiens & des auteurs. Un jour deux personnages de cette derniere espece s'y trouverent ensemble. Ils commencerent à s'entrenir des poëtes & des poëses du tems, & je leur entendis prononcer le nom de mon oncle. Cela me rendit plus attentif à leun discours que je ne l'avois été: Don Juan de Zavaleta, disoit l'un, est un auteur sur lequel il me paroît que le public ne doit pas compter. C'est un esprit froid, un homme sans imagination. Sa derniere piece l'a surieusement décrié. Et Luis Velez de Gue-vara, disoit l'autre, ne vient il pas de donne un bel ouvrage au public ? a-t-on jamais rien vu de plus misérable? Ils nommerent encore je ne sçais combien d'autres poètes dont j'ai oublié les noms; je me souviens senlement qu'ils en dirent beaucoup de mal. Pour mon oncle, ils en firent une mention plus honorable. Ils convinrent tous deux que c'étoit un garçon de mérite. Oui, dit l'un, don Pédro de la Fuente est un auteur excellent Il y a dans ses livres une fine plaisantere mélée d'érudition, qui les rend piquans & pleins de lel. Je ne suis pas surpris s'il el

estimé de la cour & de la ville, & si plusieurs grands lui font des penfions. Il y a déja bien des années, dit l'autre, qu'il jouit d'un assez gros revenu. Il a sa nourriture & son logement chez le duc de Médina Celi. Il ne fait point de depense. Il doit être fort bien dans ses affaires.

te

T

T.

113

CE

nt

15,

OR

irs

de le-

25

mç

fu-

ne-

net

ien

ort

ent

DOC

-10

toit

don

erie

Je ne perdis pas un mot de tout ce que ces poëtes dirent de mon oncle. Nous avions appris dans la famille qu'il faisoit du bruit à Madrid par ses ouvrages. Quelques personnes en passant par Olmédo, nous l'avoient dit; mais comme il negligeoit de nous donner de ses nouvelles & qu'il paroissoit fort détaché de nous: de notre côté, nous vivions dans une très-grande indifférence pour lui. Bon fang toutefois ne peut mentir. Dès que j'entendis dire qu'il étoit dans une belle passe & que je sçus où il demeuroit, je fus tenté de l'aller trouver. Une chose m'embarrassoit : les auteurs l'avoient appellé don Pédro. Ce don me fit quelque peine & je craignis que ce ne fût un autre poëte que mon oncle, Cette crainte pourtant ne m'arrêta point. Je crus qu'il pouvoit être devenu noble ainsi que bel esprit, & je résolus de le voir. Pour cet effet, avec la permission de mon maître, je m'ajustai un matin le mieux que je pus & je sortis de notre boutique, un peu sier d'être neveu d'un homme qui s'étoit acquis tant de reputation par son génie. Les barbiers ne iont pas les gens du monde les moins susceptibles de vanité. Je commençai à concevoir Tome I.

ur

ch

fe

il

a

fil

ď

11

d

n

fe

n

n

t

une grande opinion de moi, & marchant d'un air présomptueux, je me fis enseigner l'hôtel du duc de Médina Celi. Je me présentai à la porte & dis que je souhaitois de parler au seigneur don Pedro de la Fuente. Le portier me montra du doigt au fond d'une cour un petit escalier & me répondit : Montez par-là, puis frappez à la premiere porte que vous rencontrerez à main droite. Je fis ce qu'il me disoit : je frappai à une porte. Un jeune homme vint ouvrir, & je lui demandai si c'étoit-là que logeoit le seigneur don Pédro de la Fuente. Oui, me répondit-il; mais vous ne sçauriez lui parler présentement. Je ferois bien-aise, lui dis-je, de l'entretenir. Je viens lui apprendre des nouvelles de fa famille. Quand vous auriez, repartit-il, des nouvelles du Pape à lui dire, je ne vous introduirois pas dans sa chambre en ce moment. Il compose, & lorsqu'il travaille, il faut bien se garder de le distraire de son ouvrage. Il ne sera visible que sur le midi. Allez faire un tour & revenez dans ce tems-là.

Je sortis & me promenai toute la matinée dans la ville, en songeant sans cesse à la réception que mon oncle me seroit. Je crois, disois-je, qu'il sera ravi de me voir. Je jugeois de ses sentimens par les miens & je me préparois à une-reconnoissance sort touchante. Je retournai chez lui en diligence à l'heure qu'on m'avoit marquée. Vous arrivez à propos, me dit son valet. Mon maître va bientôt sortir. Attendez ici un in-

otel

i à

au

Or-

Juc

tez

ne

ce Un

dai

ro

ais

Je Je

es

n-

0-

il

U-

i.

à.

é.

3,

e

je

1-

Aant. le vais vous annoncer. A ces mots, il me laissa dans l'antichambre. Il y revint un moment après, & me fit entrer dans la chambre de son maître, dont le visage me frappa d'abord par un air de famille. Il me sembla que c'étoit mon oncle Thomas, tant ils se ressembloient tous deux. Je le faluai avec un profond respect & lui dis que j'étois fils de maître Nicolas de la Fuente barbier d'Olmédo: je lui appris austi que j'exerçois à Madrid depuis trois semaines le métier de mon pere en qualité de garçon, & que j'avois dessein de faire le tour de l'Espagne pour me perfectionner. Tandis que je parlois, je m'apperçus que mon oncle rêvoit. Il doutoit apparemment s'il me desavoueroit pour son neveu, ou s'il se déféroit adroitement de moi. Il choifit ce dernier parti. Il affecta de prendre un air riant & me dit : He bien, mon ami, comment se portent ton pere & tes encles? Dans quel état sont leurs affaires? Je commençai là deffus à lui représenter la propagation copieuse de notre famille. lui en nommai tous les enfans, mâles & femelles, & je compris dans cette lifte jusqu'à leurs parains & leurs maraines. Il ne parut pas s'intéresser infiniment à ce détail, & venant à ses fins, Diego, reprit-il, j'approuve fort que tu coures le pays pour te rendre parfait dans ton art; & je te conseille de ne point t'arrêter plus long-tems à Madrid. C'est un sejour pernicieux pour la jeunesse. Tu t'y perdrois, mon enfant. Tu feras mieux d'al-P 2

trè

dit

pro

te

de

pie

pai

one

au:

avo

iou

bie

do

là

pa

Te

101

cre

la

ftr

foi

fig

qu

go

ta

CO

CU

ro

VO

qu

ler dans les autres villes du royaume. Les mœurs n'y sont pas si corrompues. Va-t-en, poursuivit-il; & quand tu seras prêt à partir, viens me revoir, je te donnerai une pistole, pour t'aider à faire le tour de l'Espagne. En disant ces paroles, il me mit doucement

hors de sa chambre & me renvoya.

Je n'eus pas l'esprit de m'appercevoir qu'il ne cherchoit qu'à m'éloigner de lui. Je regagnai notre boutique & rendis compte à mon maître de la visite que je venois de faire. Il ne pénétra pas mieux que moi l'intention du seigneur don Pédro, & il me dit : Je ne fuis pas du fentiment de votre oncle. Au lieu de vous exhorter à courir le pays, il devoit plutôt, ce me semble, vous engager à demeurer dans cette ville. Il voit tant de personnes de qualité. Il peut aisément vous placer dans une grande maison, & vous mettre en état de faire peu à peu une groffe fortune. Frappé de ce discours qui me presentoit de flatteuses images, j'allai, deux jours après, retrouver mon oncle, & je lui proposai d'employer son crédit pour me faire entrer chez quelque seigneur de la cour. Mais la propofition ne fut pas de son goût. Un homme vain qui entroit librement chez les grands & mangeoit tous les jours avec eux, n'étoit pas bien aise, pendant qu'il seroit à la table des maîtres, qu'on vît son neveu à la table des valets. Le petit Diego auroit fait rougir le seigneur don Pédro. Il me manqua donc pas de m'éconduire, & même

très-rudement. Comment, petit libertin, me dit-il, d'une air furieux, tu veux quitter ta profession! Va, je t'abandonne aux gens qui te donnent de si pernicieux conseils. Sors de mon appartement & n'y remets jamais le pied. Autrement je te serai châiter comme tu le mérites. Je sus bien étourdi de ces paroles & plus encore du ton sur lequel mon oncle le prenoit. Je me retiral les larmes aux yeux & sort touché de la dureté qu'il avoit pour moi. Cependant comme j'ai toujours été vis & sier de mon naturel j'essuyair bientôt mes pleurs. Je passai même de la douleur à l'indignation & je résolus de laisser-là ce mauvais parent dont je m'étois bient

passé jusqu'à ce jour. ... not siequoon i mondat

CS

n.

15-

if.

e.

nt

'il

·e-

à

e.

nc.

ne

u

e-

à

le

113

t-

r-

É-

FS

)-

e

r.

t.

Z

-

0

1

le ne pensai plus qu'à cultiver mon talent. Je m'attachai au travail. Je rasois toute la journée, & le soir, pour donner quelque récréation à mon esprit, j'apprenois à jouer de la guitarre. J'avois pour maître de cet instrument un vieux Senor Ejeudero à qui je faifois la barbe. Il me montroit aussi la mufique qu'il scavoit parfaitement. Il est vrai qu'il avoit été chantre autrefois dans une cathédrale, Il se nommoit Marcos de Obrégon. C'étoit un homme sage, qui avoit autant d'esprit que d'experience, & qui m'aimoit comme si j'eusse été son fils. Il servoit d'écuyer à la femme d'un médecin qui demeus roit à trente pas de notre maison. Je l'allois voir fur la fin du jour, auflitôt que j'avois quitté l'ouvrage, & nous faissons tous deuxs allis

m

f

fi

r

affis sur le seuil de la porte, un petit concert qui ne déplaisoit pas au voisinage. Ce n'est pas que nous eussions des voix fort agréables; mais en raclant le boyau nous chantions l'un & l'autre méthodiquement notre partie, & cela suffisoit pour donner du plaisir aux personnes qui nous écoutoient. Nous divertisfions particulierement dona Mergelina femme do médecin. Elle venoir dans l'allée nous entendre & nous obligeoit quelquefois à recommencer les airs qui se trouvoient le plus de son goût... Son mari ne l'empêchoit pas de prendre ce divertissement. C'étoit un homme qui, bien qu'Espagnol & déja vieux, n'étoit nullement jaloux. D'ailleurs sa profession l'occupoit tout entier; & comme il revenoit le soir fatigué d'avoir été chez ses malades, il se couchoit de très-bonne heure, sans s'inquiéter de l'attention que la femme donnoit à nos concerts. Peut-être auffi qu'il ne les croyoit pas fort capables de faire de dangereuses impressions. Il fant ajouter à cela qu'il ne pensoit pas avoir le momdre sujet de crainte, Mergeline étant une dame jeune & belle à la vérité, mais d'une vertu fi fauvage, qu'elle ne pouvoit souffrir les regards des hommes : il ne lui faisoit donc point un crime d'un passe-tems qui lui paroissoit innocent & honnête, & il nous laissoit chanter tant qu'il nous plaisoit.

Un soir comme j'arrivois à la porte du médecin, dans l'intention de me réjouir à mon ordinaire, j'y trouvai le visil écuyer qui m'attendoit. eft

8;

un

&

er-

tif-

m-

lée

le

oit

un

ux,

TO-

re-

na-

re,

me wiil

de

e à

fu-

me

u fi

re-

onc

paloit

9(11)

mé-

non

atoit. tendoit. Il me prit par la main & me dit qu'il vouloit faire un tour de promenade avec moi, avant que de commencer notre concert. En même tems, il m'entraîna dans une rue détournée, où voyant qu'il pouvoit m'entretenir en liberté: Diégo, mon fils, me dit-il d'un air trifte, j'ai quelque chose de particulier à vous apprendre. Je crains fort, mon enfant, que nous ne nous repentions l'un & l'autre de nous amuser tous les soirs à faire des concerts à la porte de mon maître. J'ai fans doute beaucoup d'amitie pour vous. Je fuis bien aile de vous avoir mentré à jouer de la guitarre & à chanter; mais si j'avois prevu le malheur qui nous menace, vive Dieu, j'aurois choifi un autre endroit pour vous donner des leçons. Ce discours m'effraya. Je priai l'écuyer de s'expliquer plus clairement & de me dire ce que nons avions à craindre; car je n'étois pas homme à braver le péril, & je n'avois pas encore fait mon tour d'Espagne. le vais, reprit-il, vous conter ce qu'il est nécessaire que vous scachiez pour bien comprendre tout le danger où nous fommes.

Lorsque j'entrai, poursuivit-il, au service du médecin, & il y a de cela une année, il me dit un matin, après m'avoir conduit devant sa semme t Voyez, Marcos, voyez votre maîtresse. C'est cette dame que vous devez accompagner par tout. J'admirai dona Mergelina. Je la trouvai merveilleusement belle, faite à peindre, & je sus particulierement charmé de l'air agréable qu'elle a dans son

je

ma

tai

pê

ha

ave

me

tur

hu

po

de

fan

ob

me

ble

de

ie (

lere

déf

rév

con

cel

fai

fau

nat

efp

dep

mei

mo

n'e

pqn

end

port. Seigneur, répondis-je au médecin, je fuis trop heureux d'avoir à servir nne dame si charmante. Ma réponse déplut à Mergeline, qui me dit d'un ton brafque ; Voyez donc celui-là. Il s'émancipe vraiment. Ob je n'aine point qu'on me dise des douceurs, moi. Ces paroles forties d'une si belle bonche me surprirent étrangement. Je ne pouvois concilier ces façons de parler ruftiques & groffieres avec l'agrément que je voyois répandu dans toute la personne de ma maîtresse. Pour son mari, il y étoit accoûtumé, & s'applaudissant même d'avoir une épouse d'un si rare caractère: Marcos, me dit-il, ma femme est un prodige de vertu. Ensuite, comme il s'appercut qu'elle se couvroit de sa mante & se disposoit à sortir pour aller entendre la messe. il me dit de la menen à l'église. Nous ne fûmes pas plutôt dans la rue, que nous renconframes, ce qui n'est pas extraordinaire, des hommes, qui frappés du bon air de dona Mergelina, lui dirent en passant des choses flatteufes. Elle leur répondoit; mais vous ne sçauriez vous imaginer jusqu'à quel point ses réponfes étoient fattes & ridicules blis en demeuroient tous étonnés, & ne ponvoient concevoir qu'il y eût au monde une femme qui trouvât manvais qu'on la louat. He madame, lui dis-je d'abord, ne faites point d'attention aux discours qui vous font adresses Il vaut mieux garder le filence, que de par ler avec aigreur. Non, non, me repartite elle, je veux apprendre à ces infolens, que .2100

je ne suis point femme à fouffrir qu'on me manque de respect. Enfin, il lui échappa tant d'impertinences, que je ne pus m'empêcher de lui dire tour ce que je pensois au hazard de lui déplaire. Je lui representai avec le plus de ménagement toutefois qu'il me fut possible, qu'elle faisoit tort à la nature & gâtoit mille bonnes qualités par son humeur fauvage; qu'une femme douce & polie pouvoit se faire aimer sans le secours de la beauté; au lieu qu'une belle personne fans la douceur & la politesse devenoit un objet de mépris. J'ajoutai à ces raisonnemens je ne sçais combien d'autres semblables, qui avoient tous pour but la correction de ses mœurs. Après avoir bien moralisé, je craignois que ma franchise n'excitât la colere de ma maîtresse & ne m'attirât quelque désagréable repartie; néanmoins elle ne se révolta point contre ma remontrance, elle se contenta de la rendre inutile, de même que celles qu'il me prit sottement envie de lui faire les jours fuivans.

C

e

i,

C

13

.

-

6

2

10

te.

0,

12

64

ne

es

en

nt

ne ley no it Je me lassai de l'avertir en vain de ses défauts, & je l'abandonnai à la sérocité de son
naturel. Cependant, le croirez-vous? cet
esprit farouche: cette orgueilleuse semme est
depuis deux mois entierement changée d'humeur. Elle a de l'honnêteté pour tout le
monde & des manieres très-agréables. Ce
n'est plus cette même Mergeline qui ne répondoit que des, sottises aux hommes qui lui
tenoient des discours obligeans. Elle est de-

n

fa H

re

do

de

CO

Va

pl

ch

no

m

po

re

nn

to

ap

éte

foi

la

lui

hu

ne

fi

do

ten

tre

venue fenfible aux louanges qu'on lui donne. Elle sime qu'on lui dise qu'elle est belle, qu'un homme ne peut la voir impunément. Les flatteries lui plaisent. Elle est présentement comme une autre femme. Ce changement est à peine concevable; & ce qui doit encore vous étonner davantage, c'est d'apprendre que vous êtes l'auteur d'un fi grand miracle. Oui, mon cher Diégo, continua l'écuyer, c'est vous qui avez ainsi métamorphofé dona Mergelina. Vous avez fait une brebis de cette tigresse. En un mot, vous vous êtes attiré son attention. Je m'en suis apperçu plus d'une fois, & je me connois mal en femmes, ou bien elle a conçu pour vous un amour très-violent. Voilà, mon fils, le trifte nouvelle que j'avois à vous annoncer, & la facheuse conjoncture où nous nous trouvons.

Je ne vois pas, dis-je alors au vieillard, qu'il y ait là-dedans un si grand sujet d'alfliction pour nous; ni que ce soit un mal heur pour moi d'être aimé d'une jolie dame. Ah! Diégo, repliqua-t-il; vous raisonnes en jeune homme. Vous ne voyez que l'appast vous ne prenez point garde à l'hameçon Vous ne regardez que le plaisir, & moi j'envisage tous les délagrémens qui le suivent Tout éclate à la fin. Si vous continuez de venir chanter à notre porte, vous irriterez la passion de Mergeline, qui, perdant pent-êm toute retenue, laissera voir sa foiblesse au do teur Oloroso son mari; & ce mari quies montre Awns.

ne.

łe,

nt.

te-

ge-

Oit

en-

m1=

ľé-

Or-

ine

Ous

fuis

mal

ous

cer,

-80

ard.

Pal-

mala

me.

z en

past

CON.

201-

rent

ez la

-êm

ontre

montre aujourd'hui si complaisant, parce qu'il ne croit pas avoir fujet d'être jaloux, deviendra furieux, fe vangera d'elle & pourra nous faire à vous & à moi un fort manvais parti. Hé bien, repris-je, seigneur Marcos, je me rends à vos raisons & m'abandonne à vos conseils. Prescrivez moi la conduite que je dois tenir, pour prévenir tout finistre accident. Nous n'avons qu'à ne plus faire de concerts, repartit-il. Cessez de paroître devant ma maîtresse. Quand elle ne vous verra plus, elle reprendra fa tranquilité. Demeurez chez votre maître, j'irai vous y trouver & nous jouerons là de la guitarre sans péril, J'y consens, lui dis-je, & je vous promets de ne plus remettre le pied chez vous : effectivement, je résolus de ne plus aller chanter à la porte du médecin & de me tenir déformais renfermé dans ma boutique, puisque j'étois un homme fi dangereux à voir abnound in

Cependant le bon écuyer Marcos, avec toute sa prudence, éprouva peu de jours après, que le moyen qu'il avoit imaginé pour éteindre les seux de dona Mergelina, produisoit un esset tout contraire. La dame, dès la seconde nuit, ne m'entendant point chanter, lui demanda pourquoi nous avions discontinué nos concerts; se pour quelle raison elle ne me voyoit plus. Il répondit que j'étois si occupé, que je n'avois pas un moment à donner à mes plaisirs. Elle parut se contenter de cette excuse, se pendant trois autres jours encore elle souint mon absence

duc

bie

do

rep

n'e

pa

fen

qu

M

fen

mo

pé

VO

fai

ell

eft

ve

C'

ras

pr

ter

en

po

pa

8

tic

qu

do

bl

tic

fo

 $d\epsilon$

lu

avec assez de fermeté; mais au bout de ce tems-là, elle perdit patience & dit à fon écuyer: Vous me trompez, Marcos. Diégo n'a cesse sans sujet de venir ici. Il y a là. dessous un mystere que je venx éclaircir. Parlez, je vous l'ordonne. Ne me cachez rien. Madame, lui répondit-il, en la payant d'une autre défaite, puisque vous souhaitez de scavoir les choses, je vous dirai qu'il lui est souvent arrivé, après nos concerts, de trouver chez lui la table desservie. Il n'ole plus s'exposer à se coucher sans souper. Comment fans fouper l's'écria t-elle avec chagrin: que ne m'avez vous dit cela plutôt? fe coucher fans fouper! Ah le pauvre enfant! allez le voir tout à l'heure, & qu'il revienne dès ce soir. Il ne s'en retournera plus sans manger. Il y aura toujours ici un plat pour stand dans ma boutene.

Qu'entends-je, lui dit l'écuyer, en feignant d'être surpris de ce discours? quel changement, ô ciel! Est-ce vous, madame, qui me tenez ce langage? Hé! depuis quand êtes-vous si pitoyable & si sensible? Depuis, répondit elle brusquement, depuis que vous de meurez dans cette maison, ou plutôt depuis que vous avez condamné mes manieres dedaigneuses, & que vous vous êtes efforcé d'adoucs la rudesse de mes mœurs. Mais helas! ajoutat-elle en s'attendrissant, j'ai passé de l'une à l'autre extrémité. D'altière & d'insensible que j'étois, je suis devenue trop douce & trop tendre. J'aime votre jeune ami Diégo, sau que

que je puisse m'en désendre; & son absence, bien loin d'affoiblir mon amour, semble lui donner de nouvelles forces, Est-il possible, reprit le vieillard, qu'un jeune homme qui n'est ni beau, ni bien-fait, soit l'objet d'une passion si sorte! Je vous pardonnerois vos sentimens, s'ils vous avoient été inspirés par quelque cavalier d'un mérite brillant . . . Ah! Marcos, interrompit Mergeline, je ne refsemble donc point aux autres personnes de mon fexe, ou bien, malgré votre longue ex-périence, vous ne les connoissez guere, fi vous croyez que le mérite les détermine à faire un choix. Si j'en juge par moi-même, elles s'engagent sans délibération. L'amour est un déreglement d'esprit qui nous entraîne vers un objet & nous y attache malgré nous. C'est une maladie qui nous vient comme la rage aux animaux. Ceffez donc de me représenter que Diégo n'est pas digne de ma tendresse. Il suffit que je l'aime, pour trouver en lui mille belles qualités qui ne frappent point votre vue & qu'il ne possede peut-être pas. Vous avez beau me dire que ses traits & sa taille ne méritent pas la moindre attention; il me paroît fait à ravir & plus beau que le jour. De plus, il a dans la voix une douceur qui me touche & il joue, ce me semble, de la guitarre avec une grace toute particuliere. Mais, madame, repliqua Marcos, songez-vous à ce qu'est Diégo? La bassesse de sa condition ... Je ne suis guere plus que lui, interrompit-elle encore: &, quand même Tome I.

ce fon égo là-cir.

hez ant itez lui

de 'ose om-

al-

fans pour

nant ngei me êtes-

s deepuis daig-

daigoucif outaine à

nfible trop fans

dae

je serois une semme de qualité, je ne pres-

drois pas garde à cela.

Le résultat de cet entretien fut que l'écuyer jugeant qu'il ne gagneroit rien alors sur l'esprit de sa maîtresse, cessa de combatte son entêtement comme un adroit pilote cede à la tempête qui l'écarte du port où il s'el proposé d'aller. Il fit plus, pour satisfaire la patrone, il me vint chercher, me prit i part, & après m'avoir conté ce qui s'étoit passé entre elle & lui : Vous voyez, Diégo, me dit-il, que nous ne sçaurions nous dispenser de continuer nos concerts à la porte de Mergeline. Il faut absolument, mon ami, que cette dame vous revoye, autrement elle pourroit faire quelque folle qui nuiroit plu que toute autre chose à sa réputation. le ne fis point le cruel. Je répondis à Marcos que je me rendrois chez lui sur la su du jour avec ma guitarre; qu'il pouvoit aller porter cette agréable nouvelle à la maîtresse. Il n'y manqua pas, & ce sul pour cette amante passionnée un grand sejet de ravissement d'apprendre qu'elle auroit ce soir-là le plaisir de me voir & de m'entendre.

Peu s'en fallut pourtant qu'un incident assez désagréable ne la frustrât de cette espérance. Je ne pus sortir de chez mon mattre avant la nuit, qui, pour mes péchés, se trouva très-obscure. Je marchois à tâtom dans la rue, & j'avois fait peut-être la moitié de mon chemin, lorsque d'une senête

on

on i

oit

e 1

Dar

refo

fcei

rer.

mo

le

pei

la por

dit

che

div

var

je l

ble

fa

mo

me

her

la ma

Há

tra

eft

po

qu

qu

me

à pa on me coeffa d'une cassolette qui ne chatouilloit point l'odorat. Je puis dire même que e n'en perdis rien, tant je fus bien ajutté. Dans cette fituation, je ne scavois à quoi me resoudre: de retourner sur mes pas, quelle scene pour mes camarades! C'étoit me livrer à toutes les mauvaises plaisanteries du monde. D'aller aussi chez Mergeline dans le bel état où j'étois, cela me faisoit de la peine. Je pris pourtant le parti de gagner la maison du médecin. Je rencontrai à la porte le vieil écuyer qui m'attendoit. Il me dit que le docteur Oloroso venoit de se coucher, & que nous pouvions librement nous divertir. Je répondis qu'il falloit auparavant nettoyer mes habits. En même tems je lui contai ma disgrace. Il y parut sensible, & me fit entrer dans une salle où étoit sa maîtresse. D'abord que cette dame sont mon aventure, & me vit tel que j'étois, elle me plaignit autant que fi les plus grands malheurs me fussent arrivés; puis apostrophant la personne qui m'avoit accommodé de cette maniere, elle lui donna mille malédictions. Hé, madame, lui dit Marcos, modérez vos transports. Confidérez que cet évenement est un pur effet du hazard. Il n'en faut point avoir un ressentiment si vif. Pourquoi, s'écria-t-elle avec emportement, pourquoi ne voulez-vous pas que je ressente vivement l'offense qu'on a fait à ce petit agneau, à cette colombe sans fiel, qui ne se plaint pas seulement de l'outrage qu'il a reçu? Ah! que

naîi, se tons

ren

écu.

fur

ttre

cede

s'ef

faire

it i

étoit

égo,

dif

orte

ami,

elle

plus

e

lar-

fin

voit

í

fut

fu-

roit

en-

lent

ef-

noiêtre ou

VO

le

éto

la

ne

qu

fo

tô

tâ

de

q

п

d

f

d

que ne suis-je homme en ce moment pour le

venger from and energy of the north ragner

Elle dit une infinité d'autres choses encore qui marquoient bien l'excès de son amour. qu'elle ne fit pas moins éclater par fes actions; car tandis que Marcos s'occupoit à m'effuyer avec une ferviette, elle courut dans fa chambre, & en apporta une boete remplie de toutes sortes de parfums. Elle brûla de drogues odoriférantes & en parfuma mes habits. Après quoi, elle répandit desfus des el fences abondamment. La fumigation & l'alpersion finie, cette charitable femme alla chercher elle-même dans la cuifine du pain, du vin, & quelques morceaux de moutor rôti, qu'elle avoit mis à part pour moi. Elle m'obligea de manger, & prenant plaisir à me fervir, tantôt elle me coupoit ma viande & tantôt elle me versoit à boire, malgré tout ce que nous pouvions faire, Marcos & moi, pour l'en empêcher. Quand j'eus soupe, meslieurs de la symphonie se préparerent à bien accorder leur voix avec les guitares. Nous fimes un concert qui charma Mergeline. Il est vrai que nous affections de chanter des airs dont les paroles flattoient son amour, & il faut remarquer qu'en chantant je la regardois quelquefois du coin de l'œil, d'une maniere qui mettoit le feu aux étouppes; car le jeu commençoit à me plaire. Le concert, quoiqu'il durât depuis long-tems, ne m'ennuyoit point. Pour la dame, à qui les heures paroissoient des momens, elle aureit volontiers

Br le

core

100

ac-

it à

dans

des

ha-

s ef

l'af.

alla

ain.

ton

Elle

rà

nde

out 10i.

pe,

t à

res.

ge-

ter

ur,

re-

nê

3;

n-

ne

es

ni

que

volontiers passé la nuit à nous entendre, si le vieil écuyer, à qui les momens paroissoient des heures, ne l'eut fait souvenir qu'il étoit déja tard. Elle lui donna bien dix fois la peine de répéter cela. Mais elle avoit affaire à un homme infatigable là-dessus. Il ne la laissa point en repos, que je ne fusse forti. Comme il étoit fage & prudent, & qu'il voyoit sa maîtresse abandonnée à une folle passion, il craignit qu'il ne nous arrivat quelque traverse. Sa crainte fut bientôt justifiée. Le médecin, soit qu'il se doutât de quelque intrigue secrette, soit que le démon de la jalousie qui l'avoit respecté jusqu'alors, voulût l'agiter, s'avisa de blâmer nos concerts. Il fit plus : il les défendit en maître, & sans dire les raisons qu'il avoit d'en user de cette sorte, il déclara qu'il ne fouffriroit pas davantage qu'on reçût chez lui des étrangers.

Marcos me fignifia cette déclaration, qui me regardoit particulierement, & dont je sus très-mortisé. J'avois conçu des espérances que j'étoi, sâché de perdre. Néanmoins pour rapporter les choses en sidele historien, je vous avouerai que je pris mon mal en patience. Il n'en sut pas de même de Mergeline. Ses sentimens en devinrent plus viss: Mon cher Marcos, dit-elle à son écuyer; c'est de vous seul que j'attends du secours. Faites en sorte, je vous prie, que je puisse voir secrettement Diégo. Que me demandez-vous, répondit le vieillard avec colere ? Je n'ai en

m

lai

for

M

ur

te

E

tı

C

f

I

que trop de complaisance pour vous. Je ne prétends point, pour satisfaire votre ardeur insensée, contribuer à déshonorer mon maître, à vous perdre de réputation, & à me couvrir d'infamie, moi qui ai toujours passé pour un domestique d'une conduite irréprochable, l'aime mieux fortir de votre maison, que d'y fervir d'une maniere si honteuse. Ah! Marcos, interrompit la dame toute effrayée de ces dernieres paroles, vous me percez le cœur, quand vous me parlez de vous retirer. Cruel, vous fongez à m'abandonner, après m'avoir réduite dans l'état où je suis! Rendez moi donc auparavant mon orgueil, & cet esprit fauvage que vous m'avez oté. Que n'ai je encore ces heureux défauts? Je serois aujourd'hui tranquile, au lieu que vos remontrances indifcrettes m'ont ravi le repos dont je jouissois. Vous ayez corrompu mes mœurs, en voulant les corriger... Mais, poursuivitelle en pleurant, que dis-je, malheureuse? Pourquoi vous faire d'injustes reproches? Non, mon pere, vous n'êtes point l'auteur de mon infortune. C'est mon mauvais sort qui me préparoit tant d'ennui. Ne prenez point garde, je vous en conjure aux discours extravagans qui m'échappent. Helas! ma passion me trouble l'esprit. Ayez pitié de ma foiblesse. Vous êtes toute ma consolation; & fi ma vie vous est chere, ne me refulez point votre affikance. And amay at and

A ces mots, ses pleurs redoublerent, de sorte qu'elle ne put continuer. Elle tire son mouchoir,

1n-

tre.

VIII

our

ble. d'y

ar-

de

ur,

iel,

oir

noi

prit

i-je

au-

on-

ont

rs,

nte?

1 8

eur

CZ

irs

na

de a-

e-

de

on.

J,

mouchoir, & s'en couvrant le visage, elle se laissa tomber sur une chaise comme une perfonne qui succombe à son affliction. Le vieux Marcos, qui étoit peut-être la meilleure pâte d'écuyer qu'on vit jamais, ne réfista point à un spectacle si touchant. Il en fut vivement pénétré. Il confondit même ses larmes avec celles de sa maîtreffe, & lui dit d'un air attendri: Ah! madame, que vous êtes féduifante! Je ne puis tenir contre votre douleur. Elle vient de vaincre ma vertu. Je vous promets mon fecours. Je ne m'étonne plus fi l'amour a la force de vous faire oublier votre devoir, puisque la compassion seule est capable de m'écarter du mien. Ainfi donc l'écuyer, malgré sa conduite irréprochable, se dévoua fort obligeamment à la passion de Mergeline. Il vint un matin m'instruire de tout cela, & il me dit en me quittant, qu'il concertoit déja dans son esprit ce qu'il avoit à faire pour me procurer une secrette entrevue avec la dame. Il ranima par-là mon esperance: mais j'appris deux heures après, une très-mauvaise nouvelle. Un garçon apotiquaire du quartier, une de nos pratiques, entra pour se faire faire la barbe. Tandis que je me disposois à le raser, il me dit : Seigneur Diégo, comment gouvernez-vous le vieil écuyer Marcos de Obregon votre ami ; Scavez-vous qu'il va fortir de chez le docteur Olorofo? Je lui répondis que non. C'ett une chose certaine, reprittih. On doit aujourd'hui lui donner fon congé. Son maître

& le mien viennent, devant moi, tout à l'heure de s'entretenir à ce sujet ; & voiei, poursuivit-il, quelle a été leur conversation : Seigneur Apuntador, a dit le médecin, j'ai une priere à vous faire. Je ne suis pas content d'un vieil écuyer que j'ai dans ma maifon, & je voudrois bien mettre ma femme fous la conduite d'une duegne fidele, sévere & vigilante. Je vous entends, a interrompu mon maître. Vous auriez besoin de la dame Mélancia, qui a servi de gouvernante à mon épouse, & qui depuis six semaines que je fuis veuf, demeure encore chez moi. Quoiqu'elle me foit utile dans mon ménage, je vous la cede, à cause de l'intérêt particulier que je prends à votre honneur. Vous pourrez vous reposer sur elle de la sureté de votre front. C'est la perle des duegnes : un vrai dragon pour garder la pudicité du sexe. Pendant douze années entieres qu'elle a été auprès de ma femme, qui comme vous sçavez, avoit de la jeunesse & de la beauté, je n'ai pas vu l'ombre d'un galant dans ma maison. Oh! vive Dieu, il ne falloit pas s'y jouer? le vous dirai même que la défunte, dans les commencemens avoit une grande propension à la coqueterie, mais la dame Mélancia la refroidit bien-tôt, & lui inspira du goût pour la vertu. Enfin c'est un trésor que cette gouvernante; & vous me remercierez plus d'une fois de vous avoir fait ce présent. Ladessus le docteur a témoigné que ce discours lui donnoit bien de la joie, & ils sont convenus, le seigneur Apuntador & lui, que la duegne iroit des ce jour remplir la place du

vieil écuyer,

ei,

0 ;

ai

n-

ai-

ne

re

pu

ne

on

je

)1-

je

er

II-

re

121

n-

u-

z,

n.

11

es

on

la

70

us us

à-

173

n-

15,

Cette nouvelle que je crus véritable, & qui l'étoit en effet, troubla les idées de plaisir dont je recommençois à me repaitre, & Marcos l'apres-dinée acheva de les confondre, en me confirmant le rapport du garçon apotiquaire. Mon cher Diego, me dit le bon écuyer, je suis ravi que le docteur Oloroso m'ait chasse de sa maison. U m'épargne par-là bien des peines. Outre que je me voyois à regret chargé d'un vilain emploi, il m'auroit fallu imaginer des ruses & des detours pour vous faire parler en secret à Mergeline. Quel embarras! graces au ciel, je fuis delivré de ces foins fâcheux & du danger qui les accompagnoit. De votre côté, mon fils, vous devez vous consoler de la perte de quelques doux momens qui auroient pu être suivis de mille chagrins. Je gourai la mo-rale de Marcos, parce que je n'espérois plus rien, & je quittai la partie. Je n'étois pas, je l'avoue, de ces amans opiniatres qui se roidissent contre les obstacles, mais quand je l'aurois été, la dame Mélancia m'eût fait lacher prise. Le caractere qu'on donnoit à cette duegne me paroissoit capable de désesperer tous les galans. Cependant avec quelques couleurs qu'on me l'eût peinte, je ne laissai pas deux ou trois jours après, d'apprendre que la femme du médecin avoit endormi cet Argus, ou corrompu sa fidelité. Comme

Comme je sortois pour aller raser un de nos voisins, une bonne vieille m'arrêta dans la rue, & me demanda si je m'appellois Diégo de la Fuente. Je répondis qu'oui. Cela étant, reprit-elle, c'est à vous que j'ai affaire. Trouvez-vous cette nuit à la porte de dona Mergelina, & quand vous y ferez, faites-le connoître par quelque fignal, & l'on vous introduira dans la maison. Hé bien, lui dis-je, il faut convenir du figne que je donnerai. Je sçais contrefaire le chat à ravir, je miaulerai à diverses reprises. C'est assez, répliqua la méssagere de galanterie; je vais porter votre réponse. Votre servante, seigneur Diégo, que le ciel vous conserve. Ah! que vous êtes gentil! Par fainte Agnés, je voudrois n'avoir que quinze ans! je ne vous chercherois pas pour les autres. A ces paroles, l'officieuse vieille s'éloigna de moi,

Vous vous imaginez bien que ce message m'agita surieusement. Adieu la morale de Marcos. J'attendis la nuit avec impatience; & quand je jugeai que le docteur Oloroso reposoit, je me rendis à sa porte. Là je me mis à faire des miaulemens qu'on devoit entendre de loin, & qui sans doute faisoient honneur au maître qui m'avoit enseigné un si bel art. Un moment après, Mergeline vint elle-même ouvrir doucement la porte, & la referma, dès que je sus dans la maison. Nous gagnâmes la salle où notre dernier concert avoit été sait, & qu'une petite lampe qui briloit dans la cheminée éclairoit soiblement.

Nous

a

e

2,

n

١,

e

1-

st

ie

e.

s,

e

es

e

o

16

1-,

at

fi

at

la

18

1-

Nous nous assimes à côté l'un de l'autre pour nous entretenir, tous deux fort émus, avec cette différence que le plaifir feul causoit toute fon émotion, & qu'il entroit un peu de frayeur dans la mienne. Ma dame m'affuroit vainement que nous n'avions rien à craindre de la part de son mari; je sentois un frisson qui troubloit ma joie. Madame, lui dis-je, comment avez-vous pu tromper la vigilance de votre gouvernante? Après ce que j'ai oui dire de la dame Mélancia, je ne croyois pas qu'il vous fut possible de trouver les moyens de me donner de vos nouvelles, encore moins de me voir en particulier. Dona Mergelina fourit à ce discours, & me répondit : Vous cesserez d'être surpris de la secrette entrevue que nous avons cette nuit ensemble, lorsque je vous aurai conté ce qui s'est passe entre ma duegne & moi. Lorsqu'elle entra dans cette maison, mon mari lui sit mille caresses, & me dit : Mergeline, je vous abandonne à la conduite de cette discrette dame, qui est un précis de toutes les vertus. C'est un miroir que vous aurez incessamment devant les yeux pour vous former à la sagesse. Cette admirable personne a gouverné pendant douze années la femme d'un apotiquaire de mes amis: mais gouverné!...comme on ne gouverne point. Elle en a fait une espece de fainte.

Cet éloge que la mine sévere de la dame Mélancia ne démentoit point, me coûta bien des pleurs, & me mit au désespoir. Je me

100

12

ve

tro

fe

rei

20

CI

pa

A

pa

ap

Q

na

po

in

s'e

m

pe

rie

CO

M

de

cr

or

d'

Pe

m

représentailles leçons qu'il me faudroit écor ter depuis le matin jusqu'au soir, & les réprimandes que j'aurois à effuyer tous les jours, Enfin, je m'attendois à devenir la femme de monde la plus malheureuse. Ne ménageant rien dans une fi cruelle attente, je die d'un air brusque à la duegne, d'abord que je me vis seule avec elle: Vous vous préparez sans doute à me hien faire souffrir, mais je ne fuis pas fort patiente, je vons en avertis. Je vous donnerai de mon côté toutes les mortifications possibles. Je vous déclare que j'ai dans le cour une passion que vos remontrances n'en arracheront pas. Vous pouvez prendre vos mesures la-dessus. Redoublez vos foins vigilans. Je vous avoue que je n'épargnerai rien pour les tromper. A ces mots, la duegne refrognée, je crus qu'elle m'alloit bien haranguer pour son coup d'essai, se dérida le front, & me dit d'un air riant : Vous êtes d'une humeur qui me charme, & votre franchise excite la mienne. Je vois que nous sommes faites l'une pour l'autre. Ah I belle Mergeline, que vous me connoissez mal, li vous jugez de moi par le bien que le docteur votre époux yous en a dit, ou fur ma vue rebarbarative! Je ne suis rien moins qu'une ennemie des plaisirs, & je ne me rends ministre de la jalousie des maris, que pour servir les jolies femmes. Il y a longtems que je possede le grand art de me masquer; & je puis dire que je suis doublement heureuse, puisque je jouis tout ensemble de la commodité

modité du vice & de la réputation que donne la vertu. Entre nous, le monde n'est gueres vertueux que de cette façon. Il en coûte trop pour acquérir le fond des vertus; on se contente aujourd'hui d'en avoir les apparences.

F

11-

r3,

du

nt

un :

ne

ns

ne

Je

th-

'ai

n-

en-

708 'é-

ts,

oit dé-

BUC

tre

ous

alle

, fi

eur

Jus

ine

nier-

100

ife,

Laissez-moi vous conduire, poursuivit la gouvernance. Nous allons bien en faire accroire au vieux docteur Olorofo. Il aura, par ma foi, le même destin que le seigneur Apuntador. Le front d'un médecin ne me paroît pas plus respectable que celui d'un apotiquaire. Le pauvre Apuntador, que nous lui avons joué de tours sa femme & moi! Que cette dame étoit aimable! Le bon petit naturel! Le ciel lui fasse paix! Je vous réponds qu'elle a bien passé sa jeunesse. Elle a eu je ne sçais combien d'amans que j'ai introduits dans fa maison, sans que son mari s'en soit jamais apperçu. Regardez-moi donc, madame, d'un œil plus favorable, & soyez persuadée, quelque talent qu'eût le vieil écuyer qui vous servoit, que vous ne perdrez rien au change. Je vous serai peut-être encore plus utile que lui.

Je vous laisse à penser, Diégo, continua Mergeline, si je sçus bon gré à la duegne de se découvrir à moi si franchement. Je la croyois d'une vertu austere. Voilà comme on juge mal des semmes. Elle me gagna d'abord par ce caractere de sincérité. Je l'embrassai avec un transport de joie qui lui marqua d'avance que j'étois charmée de l'a-

voir pour gouvernante. Je lui fis enfuite me confidence entiere de mes sentimens, & je la priai de me ménager au plutôt un entretien fecret avec vobs. Elle n'y a pas manque Dès ce matio elle a mis en campagne cette vieille qui vous a parlé & qui est une intriguante qu'elle a fouvent employée pour la femme de l'apotiquaire. Mais ce qu'il y a de plus plaifant dans cette aventure, ajouta-t-elle en riant, c'est que Mélancia, sur le rapport que je lui ai fait de l'habitude que mon époux a de passer la nuit fort tranquilement, s'el conchée auprès de lui & tient ma place en ce moment. Tant pis, madame, dis-je alon à Mergeline; je n'applaudis point à l'invention. Votre mari peut fort bien fe reveiller & s'appercevoir de la supercherie. Il ne s'en appercevra point, répondit-elle avet précipitation. Soyez sur cela sans inquictude, & qu'une vaine crainte n'empoisorne pas le plaisir que vous devez avoir d'êm avec une jeune dame qui vous veut de bien

La femme du vieux docteur remarquant que ce discours ne m'empêchoit pas de crais dre, n'oublia rien de tout ce qu'elle crut ca pable de me rassurer; & elle s'y prit de tant de saçons, qu'elle en vint à bout. Je ne pensai plus qu'à prositer de l'occasion; man dans le tems que le dieu Cupidon suivi du ris & des jeux se disposoit à faire mon bouheur, nous entendîmes frapper rudement à la porte de la rue. Aussitôt l'amout & sa suite s'envolerent, ainsi que des oiseaus

ione je la otien

qué.

cette

ntre

E la

a de

poux s'est

e en

alors

Pin-

16-

-aup

101-

être

oien

nant

218

t car

tant

e né

mai

des

bon

nent

Pour

2401

timides qu'un grand bruit effarouche tout à coup. Mergeline me cacha promptement fous une table qui étoit dans la safle; elle souffla la lampe, & comme elle en étoit convenue avec fa gouvernante, en cas que ce contretems arrivât, elle se rendît à la porte de la chambre où reposoit son mari. pendant on continuoit de frapper à grands coups redoubles, qui faisoient retentir toute la maison. Le médecin s'éveille en surfaut & appelle Mélancia. La duegne s'élance hors du lit, hien que le docteur, qui la prenoit pour sa femme, lui criat de ne se point lever; elle joignit fa maîtreffe, qui la fentant à ses côtés, appelle aussi Mélancia & lui dit d'aller voir qui frappe à la porte : Madame, lui répond la gouvernante, me voici. Recouchez-vous, s'il vous plait. Je vais scavoir ce que c'est. Pendant ce tems-là Mergeline s'étant deshabillée, se mit au lit aupres du docteur, qui n'eut pas le moindre soupçon qu'on le trompât. Il est vrai que cette scene venoit d'être jouée dans l'obscurité par deux actrices dont l'une étoit incomparable & l'autre avoit beaucoup de disposition à le devenir.

La duegne, converte d'une robe de chambre, parut bientôt après, tenant un flambeau à la main: Seigneur docteur, dit-elle à son maître, prenez la peine de vous lever. Le libraire Fernandez de Buendia, notre voisse, est tombé en apoplexie. On vous demande de sa part. Courez à son secours. Le mé-

R 2

decin

1015

che geli

pri

foli

me

ren

& 1

voy

dan

ou

me fér

m'

qu

na

les

tro

fa

Te

di

la

Il

20

m

M

iu

d

tı

decin s'habilla le plutôt qu'il lui fut possible & fortit. Sa femme en robe de chambre vint avec la duegne dans la falle où j'étois. Elles me retirerent de dessous la table plus mort que vif: Vous n'avez rien à craindre, Diégo, me dit Mergeline, Remettez-vous. En même tems elle m'apprit en deux mots comment les choses s'étoient passées. Elle voulut ensuite renouer avec moi l'entretien qui avoit été interrompu: mais la gouvernante s'y opposa. Madame, lui dit-elle, votre époux trouvera peut-être le libraire mon & reviendra fur ses pas. D'ailleurs, ajoutat-elle, en me voyant transi de peur, que feriez-vous de ce pauvre garçon-la? Il n'et pas en état de soûtenir la conversation. Il vaut mieux le renvoyer & remettre la partie à demain. Dona Mergelina n'y consentit qu'à regret, tant elle aimoit le présent; & je crois qu'elle fut bien mortifiée de n'avoir pu faire prendre à son docteur le nouveau bonnet qu'elle lui destinoit.

Pour moi, moins affligé d'avoir manqué les plus précieuses faveurs de l'amour, que bien-aise d'être hors de péril, je retournai chez mon maître où je passai le reste de la nuit à faire des réslexions sur mon aventure. Je doutai quelque tems si j'irois au rendezvous la nuit suivante. Je n'avois pas meilleure opinion de cette seconde équipée que de l'autre; mais le diable qui nous obset toujours, ou plutôt nous possede dans de pareilles conjonctures, me représenta que je se-

ible

bre

t01s.

plus

dre,

Ous.

nots

Elle

tien

ver-

VO-

ort

ata-

fe-

et N

ntit

8

110

eau

luć

ae

nat

re.

il-

de de

e-

rois un grand fot d'en demeurer en si beau chemin. Il offrit même à mon esprit Mergeline avec de nouveaux charmes, & releva le prix des plaifirs qui m'attendoient. Je réfolus de poursuivre ma pointe, & me promettant bien d'avoir plus de fermeté, je me rendis le lendemain dans cette belle disposition à la porte du docteur entre onze heures & minuit. Le ciel étoit très-obscur. Je n'y voyois pas briller une étoile. Je miadai deux ou trois fois pour avertir que j'étois dans la rue, & comme personne ne venoit ouvrir, je ne me contentai pas de recommencer, je me mis à contrefaire tous les différens cris de chat, qu'un berger d'Olme m'avoit appris, & je m'en acquittai fi bien, qu'un voisin, qui rentroit chez lui me prenant pour un de ces animaux dont j'imitois les miaulemens, ramassa un caillou qui se trouva sous ses pieds & me le jetta de soute sa force, en disant: Maudit soit le matou! Je reçus le coup à la tête & j'en fus fi étourdi dans le moment, que je pensai tomber à la renverse. Je sentis que j'étois bien blesse. Il ne m'en fallut pas davantage pour me dégoûter de la galanterie, & perdant mon 1mour avec mon fang je regagnat notre maison où je reveillai & sis lever sont le monde. Mon maître vifita & pensa ma blessure, qu'il jugea dangereuse. Elle n'eut pas pourtant de mauvaises suites, & il n'y paroissoit plus trois semaines après. Pendant tout ce tem Ra

pa

no

no

ch

n

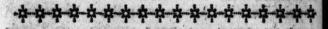
f

ê

1

.

là, je n'entendis point parler de Mergeline. Il est à croire que la dame Mélancia pour la détacher de moi, lui sit faire quelque bonne connoissance. Mais c'est dequoi je ne m'embarrassois guere, puisque je soris de Madrid, pour continuer mon tour d'Espagne, d'abord que je me vis parsaitement guéri.



CHAPITRE VIII.

De la rencontre que Gil Blas & son compagnen firent d'un bomme qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine; & de l'entretien qu'ils eurent avec lui.

E seigneur Diégo de la Fuente me raconta d'autres aventures encore qui sui
étoient arrivées depuis; mais elles me semblent si peu dignes d'être rapportées, que se
les passerai sous silence. Je sus pourtant obligé d'en entendre le récit, qui ne laissa pas
d'être fort long; il nous mena jusqu'à Ponte
de Duéro. Nous nous arrêtâmes dans ce
bourg le reste de la journée. Nous simes
faire dans l'hôtellerie une soupe aux choux à
mettre à la broche un lievre, que nous esmes
grand soin de vérisser. Nous poursuivimes
notre chemin dès la pointe du jour suivant,
après avoir rempli notre outre d'un vin asserbon & notre sac de quelques morceaux de

pain, avec la moitié du lievre qui nous restoit

de notre souper.

ine

1000

que

1 16

ortis l'E-

aent

s de

w'ile

lui

em-

e je ob-

pas

nte

C

mes x &

mes mes

ant, ffez

ain.

Lorsque nous eumes fait environ deux lieues, nous nous sentimes de l'appétit; & comme nous apperçumes à deux cens pas du grand chemin plusieurs gros arbres, qui formoient dans la campagne un ombrage très-agréable, nous allâmes faire halte en cet endroit. Nous y rencontrâmes un homme de vingt-sept à vingt-huit ans, qui trempoit des croûtes de pain dans une fontaine. Il avoit auprès de lui une longue rapiere étendue sur l'herbe avec un havresac dont il s'étoit déchargé les épaules. Il nous parut mal vêtu, mais bienfait & de bonne mine. Nous l'abordames civilement. Il nous falua de même. Ensuite il nous présenta de ses croûtes & nous demanda d'un air riant, fi nous voulions être de la partie. Nous lui répondimes qu'oui, pourvu qu'il trouvât bon que pour rendre le repas plus solide, nous joignissions notre déjeuné au fien. Il y consentit fort volontiers, & nous exhibâmes austitôt nos denrées. Ce qui ne déplut point à l'inconnu; Comment donc, messieurs, s'écria-t-il tout transporté de joie, voilà bien des munitions? Vous êtes à ce que je vois, des gens de prévoyance. Je ne voyage pas avec tant de précaution, moi. Je donne beaucoup au hazard. Cependant, malgré l'état où vous me trouvez, je puis dire sans vanité, que je/ fais quelquefois une figure affez brillante. Sçavez vous bien qu'on me traite ordinairement

Ah

chi

un

fir

j'ai

cœ

pas

far

ble

na

ête

fat

tir

pa

lin

de

m

no

fu

m

al

B

2119/11

ment de prince & que j'ai des gardes à ma fuite? Je vous entends, dit Diego. Vom voulez nous faire comprendre par là que vous êtes comédien. Vous l'avez deviné, répondit l'autre. Je fais la comédie depuis quinze années pour le moins. Je n'étois encore qu'un enfant que je jouois déja de petits rôles. Franchement, répliqua le barbier en branlant la tête, j'ai de la peine à vous croire. Je connois les comédiens. Ces meffieurs-là ne font pas, comme vous, des voyages à pied, ni des repas de sainte Antoine. Je doute même que vous mouchiez les chandelles. Vous pouvez, repartit l'histrien, penfer de moi tout ce qu'il vous plaira; mais je ne laisse pas de jouer les premiers rôles. Je fais les amoureux. Cela étant, dit mon camarade, je vous en félicite, & suis ravi que le seigneur Gil Blas & moi, nous ayons l'honneur de déjeuner avec un personnage d'une si grande importance.

Nous commençâmes alors à ronger nos grignons & les restes précienx du lievre, en donnant à l'outre de si rudes accolades, que nous l'eûmes bientôt vuidé. Nous étions si occupés tous trois de ce que nous faissons, que nous ne parlâmes presque point pendant ce tems-là; mais après avoir mangé, nous reprimes ainsi la conversation. Je suis surpris, dit le barbier au comédien, que vous paroissiez si mal dans vos affaires. Pour un héros de théâtre, vous avez l'air hien indigent! Pardonnez si je vous dis si librement

H2

US

ue

É,

113

0-

18-

er

us

ef-

7-

e.

R-

n-

je

le

2-

ne

nfi

OS

m

oc M

18,

nt

23

r-

US

ın

nt

08

ma pensée. Si librement, s'écria l'acteur! Ah vraiment vous ne connoissez guere Melchior Zapata. Graces à Dieu, je n'ai point un esprit à contrepoil. Vous me faites plaisir de me parler avec tant de franchise; car j'aime à dire aussi tout ce que j'ai sur le cœur. J'avoue de bonne foi que je ne suis pas riche. Tenez, poursuivit-il, en nous faifant remarquer que son pourpoint étoit doublé d'affiches de comédies, voilà l'étoffe ordinaire qui me sert de doublure; & si vous êtes curieux de voir ma garderobe, je vais satisfaire votre curiosité. En même tems, il tira de son havresac un habit couvert de vieux passemens d'argent faux, une mauvaise capeline avec quelques vieilles plumes, des bas de soie tout plein de trous & des souliers de maroquin rouge fort uses: Vous voyez, nous dit-il ensuite, que je suis passablement gueux. Cela m'étonne, répliqua Diégo, vous n'avez donc ni femme ni fille. J'ai une femme belle & jeune, repartit Zapata, & je n'en suis pas plus avancé. Admirez la fatalité de mon étoile. J'épouse une aimable actrice, dans l'espérance qu'elle ne me laissera pas mourir de faim : & pour mon malheur, elle a une sagesse incorruptible. Qui diable n'y auroit pas été trompé comme moi? Il faut que parmi les comédiennes de campagne il s'en trouve une vertueuse & qu'elle me tombe entre les mains. C'est affurément jouer de malheur, dit le barbier. Aussi, que ne preniez-vous une actrice de la grande troupe de Madrid?

in

tio

rec

je.

for

no

au

re

ď

fic

le

di

m

D

le

CI

n

f

vé

£

•

Madrid? vous auriez été sûr de votre fait. J'en demeure d'accord, reprit l'histrion; mais malepeste, il n'est pas permis à un peut comédien de campagne d'élever sa pense jusqu'à ces sameuses héroines. C'est tout ce que pourroit saire un acteur même de la troupe du prince. Encore y en a-t-il qui sont obligés de se pourvoir en ville; heureusement pour eux la ville est bonne & l'on y rencontre souvent des sujets qui valent bica

des princesses de coulisses.

Hé! n'avez-vous jamais songé, lui dit mo compagnon, à vous introduire dans cette troupe? Est-il besoin d'un mérite infini pour y entrer? Bon, répondit Melchior, vous moquez vous avec votre mérite infini; il y 1 vingt acteurs. Demandez de leurs nouvella an public. Vous en entendrez parler dan de jolis termes. Il y en a plus de la monte qui mériteroient de porter encore le havrefac. Malgré tout cela, néanmoins, il n'd pas aifé d'être reçu parmi eux. Il faut do especes ou de puissans amis pour suppléer à la médiocrité du talent. Je dois le sçavoit, puisque je viens de débuter à Madrid, o j'ai été hué & fifflé comme tous les diable, quoique je dusse être fort applaudi; car j'u crié: j'ai pris des tons extravagans & im forti cent fois de la nature : de plus, j'ai mi en déclamant le poing fous le menton de m princesse: en un mot, j'ai joné dans le goit des grands acteurs de ce pays-là; & cepen dant le même public qui trouve en eux ca manicia an

etit

fee

CE

12

qui

eu-

on

12:10

non

ette

OUT

mo-

y ı

Ha

1211

ditk

VIC-

nd

des

er i

oit,

. 01

bles,

河油

mahieres fort agréables, n'a pu les fouffeir en moi. Voyez ce que c'est que la prévention. Ainsi donc, ne pouvant plaire par mon jeu, & n'ayant pas de quoi me faire recevoir en dépit de ceux qui m'ont sissé, je m'en retourne à Zamora. J'y vais rejoindre ma semme & mes camarades, qui n'y font pas trop bien leurs affaires. Puissonsnous n'être pas obligés d'y quêter, pour nous mettre en état de nous rendre dans une autre ville, comme cela nous est arrivé plus d'une fois.

A ces mots, le prince dramatique se leva, reprit son havresac & son épée, & nous dit d'un air grave en nous quittant: Adieu, meffieurs; puissent les dieux sur vous épuiser leurs faveurs! Et vous, lui répondit Diégo du même ton, puissiez-vous retrouver à Zamora votre femme changée & bien établie. Dès que le seigneur Zapata nous eut tourné les talons, il se mit à gesticuler & à déclamer en marchant. Aussi-tôt le barbier & moinous commençames à le fiffler, pour lui rappeller son début. Nos fishemens frapperent ses oreilles. Il crut entendre encore les sifflets de Madrid. Il regarda derriere lui, & voyant que nous prenions plaisir à nous égayer à ses dépens, loin de s'offenser de ce trait bouffon, il entra de bonne grace dans la plaisanterie, & continua son chemin en faisant de grands éclats de rire. De notre côté, nous nous en donnames tout le faoul, après après quoi, nous regagnames le grand che min & poursuivimes notre route.

CEEFFEE SEEFFEE SEEFF

CHAPITRE IX.

Dans quel état Diégo retrouva sa famille; & après quelles rejousssances Gil Blas & lui si parerent.

Ous allâmes ce jour-là coucher entre Moyados & Valpuesta dans un pen village dont j'ai oublié le nom; & le lend main nous artivâmes fur les onze heures de matin dans la plaine d'Olmédo: Seignes Gil Blas, me dit mon camarade, voici le lie de ma naissance. Je ne puis le revoir san transport, tant'il est naturel d'aimer sa pi trie. Seigneur Diégo, lui répondis-je, m homme qui témoigné tant d'amour pour son pays, en devoit parler, ce me semble, u peu plus avantageusement que vous n'ave fait. Olmédo me paroît une ville, & vous m'avez dit que c'étoit un village. Il falloit du moins le traiter de gros bourg. Je lui fais réparation d'honneur, reprit le bar mais je vous dirai qu'après avoir vu Madrid, Tolede, Saragoce, & toutes les autres grandes villes où j'ai demeuré en faifant le tour de l'Espagne, je regarde les petites me des villages. A mesure que nous ares

Vol. Ip. 204.

che

Si fi

utre seuit idede-

lieu Janu pu

un fon un ver

ous loit lui

lares lo

ons



por dequides foundes book

for atte the d'u

& ces Gi

ma car car car car eg rap ver

no ele G

nons dans la plaine, il nous paroissoit que nous appercevions beaucoup de monde auprès d'Olmédo; & lorsque nous sûmes plus à portée de discerner les objets, nous trouvâmes

dequoi occuper nos regards, quot de la come es me

Il y avoit trois pavillons tendus à quelque. distance l'un de l'autre; & tout auprès un grand nombre de cuisiniers & de marmitons qui préparoient un festin. Ceux-ci mettoient des couverts sur de longues tables dresses sous les tentes; ceux-là remplissoient de vin des cruches de terre. Les autres faisoient bouillir des marmites, & les autres, enfin, tournoient des broches où il y avoit toutes sortes de viandes. Mais je considérai plus attentivement que tout le reste, un grand théâtre qu'on avoit élevé. Il étoit orné d'une décoration de carton peint de diverles couleurs & chargé de devises Grecques & Latines. Le barbier n'eût pas plutôt vu ces inscriptions, qu'il me dit: Tous ces mots Grecs sentent furieusement mon oncle Thomas: je vais parier qu'il y aura mis la main; car entre nous c'est un habile homme. II. çait par cœur une infinité de livres de colege. Tout ce qui me fache, c'est qu'il enapporte sans celle des passages dans la conersation. Ce qui ne plaît pas à tout le monde. Outre cela, continua-t-il, mon onele a traduit des poêtes Latins & des auteurs Grecs. Il possede l'antiquité, comme on le eut voir par les belles remarques qu'il a faies. Sans lui nous ne scaurions pas que dans Tome I.

C

16

qd

P

d

1

(

1

la ville d'Athenes les enfans pleuroient quand on leur donneit le fouet. Nous devons ceue

découverte à la profonde érudition, mil

Après que mon camarade & moi nous chmes regardé toutes les choses dont je viens de parler, il nous prit envie d'apprendre pourquoi l'on faisoit de pareils préparatifs. Nous alliens nous en informer, lorsque dans un homme qui avoit l'air de l'ordonnateur de la fête, Diego reconnut le seigneur Thomas de la Fuente, que nous joignîmes avec empressement. Le maître d'école ne remit pa d'abord le jeune barbier, tant il le trouve changé depuis dix années, ne pouvant tourefois le méconnoître, il l'embrassa cordialement, & lui dit d'un air affectueux. He! w voilà. Diego, mon cher neveu, te voilà donc de retour dans la ville qui t'a vu naître? To viens revoir tes dieux penates, & le ciel te rend fain & fauf à ta famille. O jour trois & quatre fois heureux! albo dies novanda lapillo. Il y a bien des nouvelles, mon ami, poursuivit-il, con oncle Pédro le bel esprit en devenu la victime de Pluton. Il y a trois mois qu'il est mort. Cet avare pendant s vie craignoit de manquer des chofes les plus nécessaires. Argenti pallebat amore. Outre les groffes pentions que quelques grands lu faisoient, il ne dépensoit pas dix pistoles chaque année pour son entretien. Il écol même servi par un valer qu'il ne nourissel peint. Ce fou plus infente, que le Gre Ariftippe, qui fit jetter au milleu de la Lydis

uand

Cette

en-

viens

ndre

atifs.

dans

ir de

mas

em-

pas

tou-

ale-

! te

onc

Tu

l te

POIS

100

mi,

orit ois

6

lue

tre luf

les oit oit ec

tontes les ritheffes que portoient ses esclaves. comme un fardeau qui les incommodoit dans leur marche, entaffoit tout l'or & l'argent qu'il pouvoit amasser. Hé pour qui ! pour des héritiers qu'il ne vouloit point voir. étoit riche de trente mille ducats, que ton pere, ton oncle Bertrand & moi, nous avons partagés. Nous sommes en état de bien établir nos enfant. Mon frere Nicolas a deja disposé de la sœur Thérese. Il vient de la marier au fils d'un de nos alcades. Connubio junxit flabili, propriamque dicawit. Ceft cet hymen, forme fous les plus heureux aufrices, que nous célebrons depuis deux jours avec tant d'appareil. Nous avons fait dreffor dans la plaine ces pavillons. Les trois héritiers de Pedro ont chacun le fien, & font tour à tour la dépense d'une journée. Je voudrois que to fusses arrivé plotôt, tu aurois vu le commencement de nos rejouissances. Avant-hier, jour du mariage, ton pere faifoit les frais. Il donne un festin superbe, qui fut suivi d'une course de bague. Ton oncle le mercier mit hier la nappe, & none régala d'une fête pastorale. Il habilla en bergers dix garçons des mienx faits & dix jeunes filles. Il employa tous les rubans & toutes les aiguillerres de sa boutique à les parer. Cette brillante jeunesse forma diverfes danses & chanta mille chansonnettes cendres & légeres. Néanmoins quoique rien n'zit jamais été plus galant, cela no fit pas

C'e

ent

des

mei

nor

la

de

den

80 0

iou

fen

No

fit

au

pre

d'a

mi

to

ca

pe

T

ar

m

n

p

to

9

n

n

un grand effet. Il faut qu'on n'aime plus,

comme autrefois, la paftorale.

Pour aujourd'hui continua-t-il, tout roule fur mon compte, & je dois fournir aux bourgeois d'Olmédo un spectacle de mon invention, Finis coronabit opus. J'ai fait élever un théâtre, fur lequel, Dieu aidant, je serai représenter par mes disciples une piece que j'ai composée. Elle a pour titre: Les amusemen de Muley Bugentuf, roi de Maroc. Elle fera parfaitement bien jouée, parce que j'ai des écoliers qui déclament comme les comédiens de Madrid. Ce sont des enfans de famille de Pennafiel, & de Ségovie que j'ai en penfion chez moi. Les excellens acteurs! Il est vrai que je les ai exercés. Leur déclamation paroîtra frappée au coin du maître, ut ita dicam. A l'égard de la piece, je ne t'en parlerai point. Je veux te laisser le plaisir de la surprise. Je dirai simplement qu'elle doit enle--ver tous les spectateurs. C'est un de ces sujets tragiques qui remuent l'ame par les images de mort qu'ils offrent à l'esprit. Je suis du fentiment d'Aristote: il faut exciter la terreur. Ah! si je m'étois attaché au théâtre, je n'aurois jamais mis sur la scene que des princes sanguinaires, que des héros affalfins! Je me serois baigné dans le sang. On auroit tonjours vu périr dans mes tragédies nonfeulement les principaux personnages, mais les gardes mêmes. J'aurois égorgé jusques au souffleur. Enfin je n'aime que l'effroyable. C'est mon goût. Aussi ces sortes de poëmes entraînent la multitude, entretiennent le luxe des comédiens, & sont rouler tout doncement les auteurs.

dus.

oule

our-

un

rei'ai

Mens

era des

ens

de

ion

rai

08-

m.

rai

15-

le-

u-

2-

118

la

é-

10

6

-

ij

u

Dans le tems qu'il achevoit ces paroles, nous vimes fortir du village & entrer dans la plaine un grand concours de personnes de l'un & de l'autre fexe. C'étoient les deux époux, accompagnés de leurs parens & de leurs amis, & précédés de dix à douze joueurs d'instrumens, qui jouant tous ensemble formoient un concert très-bruyant. Nous allames au devant d'eux, & Diégo se fit connoître. Des cris de joie s'éleverent aussitôt dans l'assemblée, & chacun s'empressa de courir à lui. Il n'eut pas peu d'affaires à recevoir tous les témoignages d'amitié qu'on lui donna. . Toute sa famille, & tous ceux mêmes qui étoient présens l'accablerent d'embrassades. Après quoi, son pere lui dit; Tu sois le bien venu, Diego. Tu retrouves tes parens un peu engraisses, mon ami. Je ne t'en dis pas davantage presentement. Je t'expliquerai cela tantôt par le menu. Cependant tout le monde s'avança dans la plaine, se rendit sous les tentes, & s'affit au tour des tables qu'on y avoit dreffees. Je ne quittai pas mon compagnon, & nous dinâmes tous deux avec les nouveaux maries, qui me parurent bien affortis. Le repas fut assez long, parce que le maître d'ecole eut la vanité de le vouloir donner à trois services, pour l'emporter fur les freres qui n'avoient. n'avoient pas fait les choses si magnifique ment.

Après le festin tous les convives témoignerent une grande impatience de voir représenter la piece du seigneur Thomas; ne doutant pas, disoient-ils, que la production d'un auffi beau génie que le sien ne méritai d'être entendue. Nous nous approchâmes de théâtre, au devant duquel tous les joueun d'instrumens s'étoient déja placés pour jour dans les entr'actes. Comme chacun dans m grand filence attendoit qu'on commençât, le acteurs parurent fur la scene; & l'auteu, le poëme à la main, s'affit dans les coulisse à portée de fouffler. Il avoit eu raison de nou · dire que la piece étoit tragique; car dans le premier acte, le roi de Maroc, par manien de récréation, tra cent esclaves Mores à coup de flêches. Dans le fecond, il coupa la têt à trente officiers Portugais, qu'un de ses ch pitaines avoit fait prifonniers de guerre; dans le troisieme, enfin, ce monarque saoul de sa femmes, mit le feu lui-même à un palais isok, où elles étoient enfermées, & le réduisit a cendres avec elles. Les esclaves Mores, de même que les officiers Portugais, étoient de figures d'ofier faites avec beaucoup d'art; & le palais composé de carton, parut tout embrasé par un feu d'artifice. Cet embrasement accompagné de mille cris plaintifs, qui sembloient sortir du milieu des flames, dénoua ! piece, & ferma le théâtre d'une façon tro divertissante. Toute la plaine retentit de bruit des applaudissemens que reçut une si belle tragédie. Ce qui justifia le bon goût du poëte, & sit connoître, qu'il sçavoit bien

choisir les sujets.

sup

moi-

; ne

ritât

es de

neurs

jouer

ns un

teur.

nous

ns k

nien

coups

a têt

es ca

dans

de fes

ifole,

fit er

es, de

it des

rt; &

it em-

fem-

oua la

n tre

it du

bruit

le m'imaginois qu'il n'y avoit plus rien à voir après Les amusemens de Muley Bugentuf, mais je me trompois. Des tymbales & des trompettes nous annoncerent un nouveau spectacle. C'étoit la distribution des prix; car Thomas de la Fuente pour rendre la fête plus solemnelle avoit fait composer tous ses écoliers, tant externes que pensionnaires, & il devoit ce jour-là donner à ceux qui avoient le mieux réussi, des livres achetés de ses propres deniers à Ségovie. On apporta donc tout à coup sur le théâtre deux long bancs d'école avec une armoire à livres remplie de bouquins proprement reliés. Alors tous les acteurs revinrent fur la scene, & se rangerent tout autour du seigneur Thomas, qui tenoit aussi bien sa morgne qu'un préset de college. Il avoit à la main une feuille de papier où étoient écrits les noms de ceux qui devoient remporter des prix. Il la donna au roi de Maroc, qui commença de la lire à haute Chaque écolier qu'on nommoit, alloit respectueusement recevoir un livre des mains du pédant; puis il étoit couronné de lauriers, & on le faisoit asseoir sur un des deux bancs pour l'exposer aux regards de l'assistance admirative. Quelque envie toutefois qu'eût le maître d'école de renvoyer les spectateurs contens, il ne put en venir à bout; parce qu'ayant

akaya'up

qu'ayant distribué presque tous les prix aux pensionnaires, ainsi que cela se pratique, les meres de quelques externes prirent seu làdessus, & accuserent le pédant de partialité. De sorte que cette sête, qui jusqu'à ce moment avoit été si glorieuse pour lui, pensa sair aussi mal que le sestin des Lapithes.

FIN du SECOND LIVRE.



erusia de la companya

ié.

0-

HISTOIRE

DE

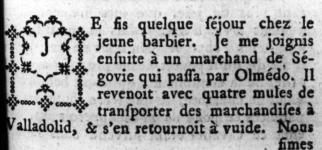
GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I.

De l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du premier maître qu'il fervit dans cette ville.



fimes connoissance fur la route, & il prit tant d'amitié pour moi qu'il voulut absolument me loger, lorsque nous fûmes arrivés à Ségovie. Il me retint deux jours dans fa maison, & quand il me vit prêt à partir pour Madrid par la voie du muletier, il me chargea d'une lettre, en me priant de la rendre en main propre à son adresse, sans me dire que ce fût une lettre de recommandation. Je ne manquai pas de la porter au seigneur Mathéo Mélendez. C'étoit un marchand de drap qui demeuroit à la porte de Soleil, au coin de la rue des Bahutiers, il n'eut pas sitôt ouvert le paquet & lu ce qui étoit contenu dedans, qu'il me dit d'un au gracieux: Seigneur Gil Blas, Pédro Palacio mon correspondant m'écrit en votre faveu d'une manière si pressante, que je ne pui me dispenser de vous offrir un logement che moi. De plus, il me prie de vous trouver une bonne condition. C'est une chose dont je me charge avec plaisir. Je suis persuade qu'il ne me sera pas bien difficile de vous pla cer avantageusement.

J'acceptai l'offre de Mélendez avec d'ant ant plus de joie, que mes finances diminuoient à vue d'œil. Mais je ne lui fus plong-tems à charge. Au bout de huit jour il me dit qu'il venoit de me proposer à un qu'il valier de sa connoissance qui avoit besoin d'u valet de chambre, & que selon toutes les parences ce poste ne m'échapperoit pas.

fi

to

h

a

n

II

fa

je bi

ta

ta

prit

folu-

arri-

dans

artir

er, il

it de

fans

man-

er au

mar-

te du

ers, il

e qui

in air

aveur

e pui

chez

ouver

dont

rfuade

as pla

d'an

dimi

us p

jour

und

n d'

les 4

ment: Seigneur, lui dit Mélendez en me montrant, vous voyez le jeune homme dont je vous ai parlé. C'est un garçon qui a de l'honneur & de la morale. Je vous en réponds comme de moi-même. Le cavalier me regarda fixement, dit que ma physionnomie lui plaifoit, & qu'il me prenoit à fon service. Il n'a qu'à me suivre, ajouta-t-il; je vais l'instruire de ses devoirs. A ces mots, il donna le bon jour au marchand, & m'emmena dans la grande rue tout devant l'église de saint Philippe. Nous entrâmes dans une assez belle maison dont il occupoit une aile: nous montames un escalier de cinq ou six marches, puis il m'introduisit dans une chambre fermée de deux bonnes portes qu'il ouvrit, & dont la premiere avoit au milieu une petite fenêtre grillée. De cette chambre nous passames dans une autre où il y avoit un lit & d'autres meubles qui étoient plus propres que riches.

Si mon nouveau maître m'avoit bien considéré chez Mélendez, je l'examinai à mon
tour avec beaucoup d'attention. C'étoit un
homme de cinquante & quelques années, qui
avoit l'air froid & sérieux. Il me parut d'un
naturel doux, & je ne jugeai point mal de lui.
Il me sit plusieurs questions sur ma famille; &,
satisfait de mes réponses, Gil Blas, me dit-il,
je te crois un garçon fort raisonnable. Je suis
bien aise de t'avoir à mon service. De ton
côté, tu peux compter que tu seras content de
ta condition. Je te donnerai par jour six réaux
tant pour ta nourriture & pour ton entretien,

no

pat

ma

mo II

11

bie

dor

mo

8

fûr mi

me

en

'a

da

da

pe

m

fe:

re

av

VC

m

der

que pour tes gages, sans préjudice des petits profits que tu pourras faire chez moi. D'ailleurs, je ne suis pas difficile à servir. Je ne fais point d'ordinaire. Je mange en ville, Tu n'auras le matin qu'à nettoyer mes habits, & tu seras libre tout le reste de la journée. Je te recommande seulement d'avoir soin de te retirer le soir de bonne heure & de m'attendre à ma porte. Voilà tout ce que j'exige de toi. Après m'avoir ainfi prescrit mon devoir, il tira de sa poche six réaux, qu'il me donna pour commencer à garder les conventions. Nous fortîmes ensuite tous deux. Il ferma les portes lui-même, & emportant les clefs, Mon ami, me dit-il, ne me suis pas; va-t-en où il te plaira, promene toi dans la ville, mais quand je reviendrai le soir, que je te trouve sur cet escalier. En achevant ces paroles, il me quitta & me laissa disposer de moi comme je le jugerois à propos.

En bonne foi, Gil Blas, me dis-je alors à moi-même, tu ne pouvois trouver un meil-leur maître. Quoi, tu rencontre un homme qui pour épousser ses habits & faire sa chambre le matin, te donne six réaux par jour avec la liberté de te promener & de te divertir comme un écolier dans les vacances? Vive Dieu, il n'est point de situation plus heureuse! Je ne m'étonne plus si j'avois tant d'envie d'être à Madrid, je pressentois sans doute le bonheur qui m'y attendoit. Je passai le jour à courir les rues, en m'amusant à regar-

its

il-

ne

le.

14-

Ir-

oir

de

ue

rit

IX,

der

ous

m-

ne

ro-

VI-

ier.

me

s à

s à

eil-

me

am-

vec

rtir

ive

leu-

'en-

onte

i le

gar-

der

ler les choses qui étoient nouvelles pour noi. Ce qui ne me donna pas peu d'occupation. Le foir, quand j'eus foupé dans une uberge qui n'étoit pas éloignée de notre maison, je gagnai promptement le lieu où mon maître m'avoit ordonné de me rendre. Il y arriva trois quarts d'heure après moi. Il parut content de mon exactitude: Fort bien, me dit-il, cela me plaît. l'aime les domestiques attentifs à leur devoir. A ces mots, il ouvrit les portes de son appartement & les referma fur nous, d'abord que nous fûmes entrés. Comme nous étions sans lumiere, il prit une pierre à fusil avec de la meche, & alluma une bougie. le l'aidai ensuite à se déshabiller. Lorsqu'il fut au lit. 'allumai par son ordre une lampe qui étoit dans sa cheminée, & j'emportar la bougie dans l'anti-chambre où je me couchai dans un petit lit sans rideaux. Il se leva le lendemain matin entre neuf & dix heures. l'époussetair ses habits. Il me compta mes six réaux & me renvoya jusqu'au soir. Il sortit aussi, non sans avoir grand soin de fermer ses portes, & nous voilà partis l'un & l'autre pour toute la journée. drive sund

Tel étoit notre train de vie, que je trouvois très-agréable. Ce qu'il y avoit de plus plaisant, c'est que j'ignorois le nom de mon maître. Mélendez ne le sçavoit pas lui-même. Il ne connoissoit ce cavalier que pour un homme qui venoit quelquefois dans sa boutique, & à qui de tems en tems il vendoit du

Tome I. drap.

pru

der

de

er :

fça

COL

bie

VO

va

qu

ils

la

L

di

qu

ui

de

j'i

p

Pd

C

8

n

I

t

drap. Nos voifins ne purent pas mienz fatisfaire ma curiofité. Ils m'affurerent tous que mon maître leur étoit inconnu. bien qu'il demeurât depuis deux ans dans le quartier. Ils me dirent qu'il ne fréquentoit personne dans le voisinage; & quelquesuns accoûtumés à tirer témérairement des conféquences, concluoient de-là que c'étoit un personnage dont on ne pouvoit porter un jugement avantageux. On alla même plus loin dans la fuite: on le foupconna d'être un espion du roi de Portugal, & l'on m'avertit charitablement de prendre me mésures là-dessus. L'avis me troubla. le me représentai que si la chose étoit véritable, je courois risque de voir les prisons de Madrid que je ne croyois pas plus agréables que les autres. Mon innocence ne pouvoit me raffurer. Mes difgraces paffees me faiscient craindre la justice. J'avois éprouvé deux sois que se elle ne sait pas mourir le innocens, du moins elle observe si mal à leur égard les loix de l'hospitalité, qu'il est toujours fort trifte de faire quelque séjour chez elle.

Je consultai Mélendez dans une conjoncture si délicate. Il ne sçavoit quel conseil me donner. S'il ne pouvoit croire que mon maître sût un espion, il n'avoit pas lieu non plus d'être serme sur la négative. Je résolus d'observer le patron, & de le quitter, si je m'apperçevois que ce sût effectivement un ennemi de l'état: mais il me sembla que la near

rent

nnu,

dans

uen-

ues-

des

orter

ême

nna l'on

mes le

ritas de

gré-

-1100

me

les leur

01-

hez

mc-

me

non

non

je

en-

ru-

prudence & l'agrément de ma condition, demandoient que je fusse auparavant bien sûr de mon fait. Je commençai donc à examiner ses actions & pour le sonder : Monsieur, lui dis-je un soir en le déshabillant, je ne sçais comment il faut vivre, pour se mettre à couvert des coups de langue. Le monde est bien méchant. Nous avons, entr'autres, des voisins qui ne valent pas le diable. Les mauvais esprits! vous ne devineriez jamais de quelle maniere ils parlent de nous. Bon, Gil Blas, me répondit-il, hé! qu'en peuventils dire, mon ami? Ah vraiment, repris-je, la médifance ne manque point de matiere. La vertu même lui en fournit. Nos voisins disent que nous sommes des gens dangereux; que nous meritons l'attention de la cour : en un mot, vous passez ici pour un espion du roi de Portugal. En prononçant ces paroles, j'envisageai mon maître, comme Alexandre regarda son médecin; & j'employai toute ma penétration à démêler l'effet que mon rapport produisoit en lui. Je crus remarquer dans mon patron un fremissement qui s'accordoit fort avec les conjectures du voifinage, & je le vis tomber dans une rêverie que je n'expliquai point favorablement. Il se remit pourtant de son trouble, & me dit d'un air tranquile: Gil Blas, laissons raisonner nos voifins, sans faire dépendre notre repos de leurs raisonnemens. Ne nous mettons point en peine de l'opinion qu'on a de nous, quand nous ne donnons pas sujet d'en avoir une mauvaise. ${f n}$

né la

mar

qui

de n

m'e

juge

tena

gin

pie

par

Je

tir

qu

po

re

fa

il

t

Il se coucha là-dessus, & je fis la même chose, sans sçavoir à quoi je devois m'en tenir. Le jour suivant, comme nous nous disposions le matin à sortir, nous entendîmes frapper rudement à la premiere porte sur l'escalier. Mon maître ouvrit l'autre, & regarda par la petite fenêtre grillée. Il vit un hom-me bien vêtu, qui lui dit: Seigneur cavalier, je suis alguazil, & je viens ici pour vous dire que monsieur le corrégidor souhaite de vous parler. Que me veut-il, répondit mon patron? C'est ce que j'ignore, seigneur, repliqua l'alguazil: mais vous n'avez qu'à l'aller trouver, & vous en serez bientôt instruit. Je suis son serviteur, repartit mon maître, je n'ai rien à démêler avec lui. En achevant ces mots, il ferma brusquement la seconde porte. Puis s'étant promené quelque tems, comme un homme à qui, ce me sembloit, le discours de l'alguazil donnoit beaucoup à penser, il me mit en main mes fix réaux, & me dit : Gil Blas, tu peux fortir, mon ami, & aller passer la journée où tu voudras. Pour moi, je ne sortirai pas si-tôt, & je n'ai pas besoin de toi ce matin. Il me fit juger par ces paroles, qu'il avoit peur d'être arrêté, & que cette crainte l'obligeoit à demeurer dans son appartement. Je l'y laissai; & pour voir si je me trompois dans mes soupçons, je me cachai dans un endroit, d'où je pouvois le remarquer, s'il sortoit. l'aurois eu la patience de me tenir là toute la matinée, s'il ne m'en eût épargnême

enir.

pofi-

frap-

esca-

arda

om-

ava-

pour

aite

ndit

eur.

u'à

in-

non

En

t la

iel-

me

oit

nes

-10

tu

ôt.

né

ur

oit

ns

t,

r-ir

ć

né la peine. Mais une heure après, je le vis marcher dans la rue avec un air d'assurance. qui confondit d'abord ma pénétration. Loin de me rendre toute-fois à ces apparences, je m'en défiai; car il n'avoit point en moi un juge favorable. Je fongeai que sa con+ tenance pouvoit être étudiée. Je m'imaginai même qu'il n'étoit resté chez lui, que pour prendre tout ce qu'il avoit d'or ou de pierreries, & que probablement il alloit par une prompte fuite pourvoir à sa sûreté, Je n'esperai plus le revoir, & je doutai fi j'irois le soir l'attendre à sa porte, tant j'étois persuadé que dès ce jour-là il sortiroit de la ville, pour se sauver du péril qui le menaçoit. Je n'y manquai pas pourtant. Ce qui me furprit, mon maître revint à son ordinaire. Il se coucha, sans faire paroître la moindre inquiétude, & il se leva le lendemain avec autant de tranquilité.

Comme il achevoit de s'habiller, on frappa tout à coup à la porte. Moir maître regards par la petite grille. Il reconnoit l'alguazil du jour précédent, & lui demande ce qu'il veut. Ouvrez, lui répond l'alguazil; c'est monsseur le corrégidor. A ce nom redoutable, mon fang se glaça dans mes veines, craignois diablement ces messieurs-là, depuis que j'avois passé par leurs mains; & j'aurois voulu dans ce moment être à cent lieues de Madrid. Pour mon patron, il fut moins effrayé que moi, il ouvrit la porte, & reçut le

reff

que

ce

ma

feu

s'il

qu

po

po

bie

da

m

hé

ci

je

de

di

d

n

q

n

n

n

I

le juge avec respect. Vous voyez, lui dit le corrégidor, que je ne viens point chez vous avec une grosse suite. Je veux faire les choses sans éclat. Malgré les bruits fâcheux qui courent de vous dans la ville, je crois que vous méritez quelque ménagement. Apprenez-moi comment vous vous appellez, & ce que vous faites à Madrid? Seigneur, lui répondit mon maître, je suis de la Castille nouvelle, & je me nomme don Bernard de Castil Blazo. A l'égard de mes occupations, je me promene, je fréquente les spectacles, & me réjouis tous les jours avec un petit nombre de personnes d'un commerce agréable. Vous avez, sans doute, reprit le juge, un gros revenu? Non, seigneur, interrompit mon patron, je n'ai ni rentes, ni terres, ni maisons. Hé! de quoi vivez-vous donc, repliqua le corrégidor? De ce que je vais vous faire voir, repartit don Bernard. En même tems, il leva une tapisserie, ouvrit une porte que je n'avois pas remarquée, puis encore une autre qui étoit derriere, & fit entrer le juge dans un cabinet, où il y avoit un grand coffre tout rempli de pieces d'or qu'il lui montra.

Seigneur, lui dit-il ensuite, vous sçavez que les Espagnols sont ennemis du travail; cependant quelque aversion qu'ils ayent pour la peine, je puis dire que j'encheris sur eux làdessus. J'ai un fond de paresse, qui me rend incapable de tout emploi. Si je voulois ériger mes vices en vertus, j'appellerois ma paresse

dit

les

rois

Ap-

, &

lui

tille

de

ons, les,

m-

ole.

un

nı

re-

En

ine

en-

rer un

ril

ez

ce-

la

à-

nd

ri-

a-

Te

resse une indolence philosophique: je dirois que c'est l'ouvrage d'un esprit revenu de tout ce qu'on cherche dans le monde avec ardeur : mais j'avouerai de bonne foi que je suis pareffeux par tempérament; & fi paresseux, que s'il me falloit travailler pour vivre, je crois que je me laisserois mourir de faim. pour mener une vie convenable à mon humeur: pour n'avoir pas la peine de ménager mon bien, & plus encore pour me passer d'intendant, j'ai converti en argent comptant tout mon patrimoine, qui consistoit en plusieurs héritages confidérables. Il y a dans ce coffre cinquante mille ducats. C'est plus qu'il ne m'en faut pour le reste de mes jours, quand je vivrois au delà d'un siècle, puisque je n'en dépense pas mille chaque année, & que j'ai déja passé mon dixieme lustre. Je ne crains donc point l'avenir, parce que je ne suis adonné, graces au ciel, à aucune des trois choses qui ruinent ordinairement les hommes. J'aime peu la bonne chere; je ne joue que pour m'amuser, & je suis revenu des femmes. Je n'appréhende point que dans ma vieillesse, on me compte parmi ces barbons voluptueux, à qui les coquettes vendent leurs bontés au poids de l'or.

Que je vous trouve heureux, lui dit alors le corrégidor! On vous soupçonne bien mal à propos d'être un espion. Ce personnage ne convient point à un homme de votre caractere. Allez, don Bernard, ajoutait il, continuez de vivre comme vous vivez. Loin de vousoir

trouble,

av

m d'

de

V

m

n

9

troubler vos jours tranquiles, je m'en déclare le défenseur. Je vous demande votre amitié, & vous offre la mienne. Ah! seigneur, s'écria mon maître, pénétré de ces paroles obligeantes, j'accepte avec autant de joie que de respect, l'offre préciense que vous me faites. En me donnant votre amitié, vous augmentez mes richesses, & mettez le comble à mon bonheur. Après cette conversation, que l'alguazil & moi nous entendîmes de la porte du cabinet, le corrégidor prit congé de don Bernard, qui ne pouvoit assez à son gré lui marquer de reconnoissance. De mon côté, pour seconder mon maître & l'aider à faire les honneurs de chez lui, j'accablai de civilités l'alguazil: je lui fis mille révérences profondes quoique dans le fonds de mon ame, je sentispour lui le mépris & l'aversion que tout honnête homme a naturellement pour un alguazil.



CHAPITRE U.

De l'étonnement où fut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando: des shoses curieuses que ce voleur lui raconta.

ON Bernard de Castil Blazo après avoir conduit le corrégidor jusque dans la rue, revint vîte sur ses pas sermer son costre fort

ié,

éli-

de

es.

n-

on

al-

du

on

ui

é,

re

és

es

ſ-

ut

10

fort & toutes les portes qui en faisoient la sûreté. Puis nous fortimes l'un & l'autre très-satisfaits, lui, de s'être acquis un ami puissant, & moi, de me voir assuré de mes fix réaux par jour. L'envie de conter cette aventure à Mélendez, me fit prendre le chemin de sa maison; mais comme j'étois prêt d'y arriver j'apperçus le capitaine Rolando. Ma surprise sut extrême de le trouver là, & je ne pus m'empêcher de frémir à sa vue. Il me reconnut aussi, m'aborda gravement, & confervant encore for air de supériorité, il m'ordonna de le suivre. l'obeis en tremblant & dis en moimême: Hélas, il veut sans doute me faire payer tout ce que je lui dois! Où va-t-il me mener? Il a peut-être dans cette ville quelque souterrein. Malepeste! si je le croy ois, je lui ferois voir tout à l'heure que je n'ai pas la goute aux pieds. Je marchois donc derriere lui en donnant toute mon attention au lieu où il s'arrêteroit, résolu de m'en éloigner à toutes jambes pour peu qu'il me parût fuspect.

Rolando dissipa bientôt ma crainte. Il entra dans un fameux cabaret, je l'y suivis. Il demanda du meilleur vin, & dit à l'hôte de nous préparer à dîner. Pendant ce tems-là nous passames dans une chambre, où le capitaine se voyant seul avec moi, me tint ce discours: Tu dois être étonné, Gil Blas, de revoir ici ton ancien commandant, & tu le seras bien davantage encore, quand tu sçauras

qu'i

not

get

& No

de

les

fio

en le

jo

tr

m

n

n

N

n

I

ce que j'ai à te raconter. Le jour que je te laissai dans le souterrein, & que je partis avec tous mes cavaliers pour aller vendre à Manfilla les mules & les chevaux que nous avions pris le soir précédent, nous rencontrâmes le fils du corrégidor de Léon, accompagné de quatre hommes à cheval & bien armés qui suivoient son caroffe. Nous fimes mordre la poussiere à deux de ses gens, & les deux autres s'enfuirent. Alors le cocher craignant pour son maître, nous cria d'une voix suppliante: Hé! mes chers seigneurs, au nom de Dieu, ne tuez point le fils unique de monfieur le corrégidor de Léon. Ces mots n'attendrirent pas mes cavaliers. Au contraire, ils leur inspirerent une espece de fureur. Messieurs, nous dit l'un d'entr'eux, ne laissons point échapper le fils du plus grand ennemi de nos pareils. Combien fon pere a-t-il fait mourir de gens de notre profession? Vengeonsles. Immolons cette victime à leurs manes qui semble en ce moment nous la demander. Mes autres cavaliers applaudirent à ce sentiment, & mon lieutenant même se préparoit à servir de grand-prêtre dans ce sacrifice, lorsque je lui retins le bras: Arrêtez, lui disje? Pourquoi sans nécessité vouloir répandre du fang : contentons-nous de la bourse de ce jeune homme. Puisqu'il ne résiste point, il y auroit de la barbarie à l'égorger. D'ailleurs, il n'est point responsable des actions de son pere, & son pere ne fait que son devoir, lors qu'il qu'il nous condamne à la mort, comme nous faisons le notre en détroussant les voya-

geurs.

tis à

us

n-

C.

80

U3

les.

ore

US

ers

nt

10

les

te.

us

p-

03

u-

15-

es

er. ti-

oit

6,

5-

re

CE

5,

on

í. il

l'intercédai donc pour le fils du corrégidor. & mon intercession ne lui fut pas inutile. Nous primes feulement tout l'argent qu'il avoit & nous emmenâmes les chevaux des deux hommes que nous avions tués. Nous les vendîmes avec ceux que nous conduisions à Mansilla, nous nous en retournames ensuite au souterrein, où nous arrivames le lendemain, quelques momens avant le jour. Nous ne fûmes pas peu furpris de trouver la trape levée, & notre surprise devint encore plus grande, lorfque nous vimes dans la cuifine Leonarde liée. nous mit au fait en deux mots. Le souvenir de ta colique nous fit rire. Nous admirâmes comment tu avois pu nous tromper. Nous ne t'aurions jamais cru capable de nous jouer un si bon tour, & nous te le pardonnâmes à cause de l'invention. Des que nous eûmes détaché la cuifiniere, je lui donnai ordre de nous apprêter à manger. Cependant nous allames soigner nos chevaux à l'écurie, où le vieux negre qui n'avoit reçu aucun secours depuis vingt-quatre heures, étoit à l'extrémité. Nous souhaitions de le foulager, mais il avoit perdu connoissance & il nous parut si bas, que malgré notre bonne volonté, nous laissames ce pauvre diable entre la vie & la mort. Cela ne nous empecha pas de nous mettre à table; & après

ment It fe

Il n

cont

mier

rem

voif

tanc

part

en

ven

nou

gui

un j'au

nie

le

cet

der

Cor

des

juf

CO

pa

pr

de

avoir amplement déjeuné, nous nous retirâmes dans nos chambres, où nous repofâmes toute la journée. A notre reveil, Leonarde nous apprit que Domingo ne vivoit plus. Nous le portâmes dans le caveau où tu dois te fouvenir d'avoir couché, & là nous lui fimes des funerailles, comme s'il eut eu l'honneur d'être un de nos com-

pagnons.

Cinq ou fix jours après, il arriva que voulant faire une course, nous rencontrâmes un matin à la fortie du bois trois brigades d'archers de la fainte Hermandad, qui sembloient nous attendre pour nous charger. Nous n'en apperçûmes d'abord qu'une. Nous la méprifâmes, bien que superieure en nombre à notre troupe, & nous l'attaquâmes; mais dans le tems que nous étions aux mains avec elle, les deux autres qui avoient trouvé moyen de se tenir cachées, vinrent tout à coup fondre sur nous, de forte que notre valeur ne nous fervit de rien. Il fallut céder à tant d'ennemis. Notre lieutenant & deux de nos cavaliers périrent dans cette occasion. Les deux autres & moi nous fûmes enveloppés & serrés de si près, que les archers nous prirent; & tandis que deux brigades nous conduisoient à Léon, la troisieme alla détruire notre retraite, qui avoit été découverte de la maniere que je vais te le dire. Un paysan de Lucéno en traverfant la forêt pour s'en retourner chez lui, apperçut par hazard la trape de notre souterrein que tu n'avois pas abattue; car c'étoit justement le jour que tu en sortis avec la dame. Il se doute bien que c'étoit notre demoure. Il n'eut pas le courage d'y entrev. Il se contenta d'observer les environs, & pour mieux remarquer l'endroit, il écorca legerement avec son coûteau quelques arbres voisins & d'autres encore de distance en distance jusqu'à ce qu'il sût hors du bois. Il se rendit ensuite à Léon, pour faire part de cette découverte au corrégidor, qui en eut d'autant plus de joie, que son site venoit d'être volé par notre compagnie. Ce juge sit assembler trois brigades pour nous arrêter & le paysan leur servit de

guide.

re-

00-

il.

vi-

au

&

ne

m-

11-

un

II.

nt

en

11-

re

le

es

se.

ur.

r-

é-

es

fi

lis

n,

ui

is

rpin

e-

Mon arrivée dans la ville de Léon y fur m spectacle pour tous les habitans. Quand j'aurois été un général Portugais fait prisonnier de guerre, le peuple ne se seroit pas plus empresse de me voir. Le voilà, disoit on, le voilà ce fameux capitaine, la terreur de cette contrée. Il mériteroit d'être dementbré avec des tenailles, de même que fes deux camarades. On nous mena devant le corrégidor, qui commença de m'infalter. He bien, me dit-il, scelerat, le ciel las des désordres de ta vie, t'abandonne à ma justice. Seigneur, lui répondis je, si j'ai commis bien des crimes, du moins je n'aipas la mort de votre fils unique à me reprocher. J'ai conservé ses jours. Vous m'en devez quelque reconnoissance. Ah! miserable, s'écria-t-il, c'est bien avec des gens de Tome I. ton

T

1

1

e

I

1

ton caractere qu'il faut garder un procédé généreux. Et quand même je voudrois te fauver, le devoir de ma charge ne le permettroit pas. Lorsqu'il eut parlé de cette forte, il nous fit enfermer dans un cachot. où il ne laissa pas languir mes compagnons. Ils en sortirent au bout de trois jours pour aller joner un rôle tragique dans la grande place. Pour moi, je demeurai dans les prifons trois semaines entieres. Je crus qu'on ne différois mon supplice, que pour le rendre plus terrible, & je m'attendois enfin à un genre de mort tout nouveau, quand le corrégidor m'ayant fait ramener en sa présence, me dit: Ecoute ton arrêt. Tu es libre. Sans toi mon fils unique auroit été affaffiné fur les grands chemins. Comme pere, j'ai voulu reconnoître ce service, & comme juge, ne pouvant t'absoudre, j'ai écrit à la cour en ta faveur. J'ai demandé ta grace & je l'ai obtenue. Va donc où il te plaira. Mais, ajoutat-il, crois-moi, profite de cet heureux évenement. Rentre en toi-même & quitte pour jamais le brigandage.

Je sus pénétré de ces paroles, & je pris la route de Madrid dans la résolution de faire une sin & de vivre doucement dans cette ville. J'y ai trouvé mon pere & ma mere morts & leur succession entre les mains d'un vieux parent, qui m'en a rendu un compte sidele, comme sont tous les tuteurs. Je n'en ai pu tirer que trois mille ducats, ce qui peut-être ne sait pas la quatrieme partie de

mon bien. Mais que faire à cela? Je ne gagnerois rien à le chicanner. Pour éviter Poinveté, j'ai acheté une charge d'alguazil, que j'exerce comme si toute ma vie je n'eusse fait autre chose. Mes confreres se seroient, par bienseance, opposés à ma réception, s'ils eussent sçu mon histoire. Heureusement, ils l'ignorent ou feignent de l'ignorer. Ce qui est la même chose. Car dans cet honorable corps, chacun a intérêt de cacher ses faits & gestes. On n'a, Dieu merci, rien à se reprocher les uns aux autres. Au diable foit le meilleur. Cependant, mon ami, continua Rolando, je veux te découvrir ici ke fonds de mon ame. La profession que j'ai embrassee n'est guere de mon goût. Elle demande une conduite trop délicate & trop mysterieuse. On n'y sçauroit faire que des tromperies secrettes & subtiles. Oh! je regrette mon premier métier. l'avoue qu'il y a plus de fûreté dans le nouveau; mais il y a plus d'agrément dans l'autre, & j'aime la liberté. l'ai bien la mine de me défaire de ma charge, & de partir un beau matin pour aller gagner les montagnes qui sont aux sources du Tage. Je sçais qu'il y a dans cet endroit une retraite habitée par une troupe nombreuse & remplie de sujets Catalans. C'est faire son éloge en un mot. Si tu veux m'accompagner, nous irons groffir le nombre de ces grands hommes. serai dans leur compagnie capitaine en se-U 2

cede s te per-

hot,

pour unde pri-

renn à

t le pré-

li-

j'ai ige,

en l'ai

ne-

our la

ire

ere un pte

en jui de

OR

tu a

diti

con

1a 1

bie

der

que

tre

j'a

COI

da

pa

po

cond, & pour t'y faire recevoir avec agrément, j'assurerai que je t'ai vu dix sois combattre à mes côtés. J'éleverai ta valeur jusqu'aux nues. Je dirai plus de bien de toi, qu'un général n'en dit d'un officier qu'il veut avancer. Je me garderai bien de dire la supercherie que tu as saite. Cela te rendroit suspect. Je tairai l'aventure. Hé bien, ajouta-t-il, es-tu prêt à me suivre? J'attends ta réponse.

Chacun a fes inclinations, dis-je alors à Rolando; vous êtes né pour les entreprises hardies, & moi pour une vie douce & tranquile. Je vous entends, interrompit-il, la dame que l'amour vous a fait enlever, vous tient encore au cœur & fans doute vous menez avec elle à Madrid cette vie douce que vous aimez. Avouez, monfieur Gil Blas, que vous l'avez mife dans ses meubles, & que vous mangez ensemble les pistoles que vous avez emportées au fouterrein? Je lui dis qu'il étoit dans l'erreur & que pour le désabuser, je voulois en dînant Jui conter l'histoire de la dame. Ce que je fis effectivement, & je lui appris aussi tout ce qui m'étoit arrivé depuis que j'avois quitté la troupe. Sur la fin du repas, il me remit fur les sujets Catalans. Il m'ayoua même qu'it avoit résolu de les aller joindre, & sit une nouvelle tentative pour m'engager à prendre le même parti. Mais voyant qu'il ne pouvoit me persuader, il changea tout à coup de contenance & de ton. Il me regarda d'un air fier & me dit fort sérieusement : Puisque ment,

ttre à

u'aux

n gé-

ncer.

herie

ped.

t-il.

nse.

rs à

rifes

ran-

ame

vec

vez.

gez

ees

eur

je

CE

tté

rit

"社

ne

re

PI

le

¢

tu as le cœur assez bas pour présérer ta condition servile à l'honneur d'entrer dans une compagnie de braves gens, je t'abandonne à la bassesse de tes inclinations. Mais écoute bien les paroles que je vais te dire : qu'elles demeurent gravées dans ta mémoire; oublies que tu m'as rencontré aujourd'hui, & ne t'entretiens jamais de moi avec personne; car si j'apprends que tu me mêles dans tes discours... tu me connois. Je ne t'en dis pas davantage. A ces mots, il appella l'hôte, paya l'écot, & nous nous levâmes de table pour nous en aller.



CHAPITRE III.

Il sort de chez don Bernard de Castil Blaze
& va servir un petit-maître.

Omme nous sortions du cabaret, & que nous prenions congé l'un de l'autre, mon maître passa dans la rue. Il me vit, & je m'apperçus qu'il regarda plus d'une sois le capitaine. Je jugeai qu'il étoit surpris de me rencontrer avec un semblable personnage. Il est certain que la vue de Rolando ne prévenoit point en faveur de ses mœurs. C'étoit un homme sort grand. Il avoit le visage long avec un nez de perroquet, & quoiqu'il n'eût pas mauvaise mine, il ne laissoit pas d'avoir l'air d'un franc sripon.

Je ne m'étois point trompé dans mes conjectures. Le foir je trouvai don Bernard occupé de la figure du capitaine & très disposé à croire toutes les belles choses que je lui en aurois pu dire, si j'eusse osé parler. Gil Blas, me dit-il, qui est ce grand escogriffe que j'ai vu tantôt avec toi? Je répondis que c'étoit un alguazil, & je m'imaginai que fatisfait de cette réponse, il en demeuroitlà; mais il me fit bien d'autres questions; & comme je lui parut embarrassé, parce que je me souvenois des menaces de Rolando, il rompit tout à coup la conversation & se coucha. Le lendemain matin, lorsque je lui eus rendu mes services ordinaires, il me compta six ducats au lieu de six réaux, & me dit : Tiens, mon ami, voilà ce que je te donne pour m'ayoir servi jusqu'à ce jour, Va chercher une autre maison. Je ne puis m'accommoder d'un valet qui a de fi belles connoissances. Je m'avisai de lui représenter pour ma justification, que je connoissois cet alguazil, pour lui avoir fourni certains remedes à Valladolid dans le tems que j'y exercois la médepine. Fort bien, reprit mon maître, la defaite est ingénieuse. Tu devois me répondre ceta hier au foir, & non pas te troubler. Monsieur, lui repartis-je, en vérité, je n'ofois vous le dire par discre-C'est ce qui a causé mon embarras. Certes, repliqua-t-il, en me frappant dou-cement sur l'épaule, c'est être hien discret, Je ne te croyois pas si ruse. Va, mon enfant, fant, je te donne ton congé. Un garçon qui fraye avec des alguazils n'est point du tout mon fait.

polé

Gil

riffe

que

fa-

ojt-

e je

, il

me

me te

our,

lles

sen-

Tois

non de-

non -je,

ou-

ret.

en-

J'allai fur le champ apprendre cette mauvaise nouvelle à Mélendez, qui me dit pour me consoler qu'il prétendoit me faire entrer dans une meilleure maison. En effet, quelques jours après, il me dit : Gil Blas, mon ami, yous ne vous attendez pas au bonheur que j'ai à vous annoncer. Vous aurez le poste du monde le plus agréable. Je vais vous mettre auprès de don Mathias de Silva. C'est un homme de la premiere qualité: un de ces jeunes seigneurs qu'on appelle petitmaîtres. J'ai l'honneur d'être son marchand. Il prend chez moi des étoffes, à crédit à la verité; mais il n'y a rien à perdre avec ces seigneurs. Ils épousent souvent de riches héritieres qui payent leurs dettes, & quand cela n'arrive pas, un marchand qui entend fon métier leur vend toujours si cher, qu'il se fauve en ne touchant même que le quart de ses parties. L'intendant de don Mathias, poursuivit-il, est mon intime ami. Allons le trouver. Il doit vous présenter lui-même son maître, & vous pouvez compter qu'à ma confidération il aura beaucoup d'égards pour

Comme nous étions en chemin pour nous rendre à l'hôtel de don Mathias, le marchand me dit: Il est à propos, ce me semble, que je vous apprenne de quel caractere est l'intendant, ass que vous vous régliez là-dessus.

11

V

II

10

C

g

il

T

Y

d

n

Il s'appelle Gregorio Rodriguez. Entre nous, c'est un homme de rien, qui se sentant né pour les affaires, a suivi son génie, & s'est enrichi dans deux maisons ruinées dont il a été l'intendant. Je vous avertis qu'il est fort vain. Il aime à voir ramper devant lui les autres domestiques. C'est à lui qu'ils doivent d'abord s'adresser, quand ils ont la moindre grace à demander à leur maître; car s'il arrive qu'ils l'ayent obtenue sans sa participation, il a toujours des détours tout prêts pour faire révoquer la grace, ou pour la rendre inutile. Souvenez-vous bien de cela, Gil Blas. Faites votre cour au feigneur Rodriguez, préférablement à votre maître même, & mettez tout en usage pour lui plaire. Son amitié vous sera d'une grande utilité. Il vous payera vos gages exactement; & fi vous êtes assez adroit pour gagner sa confiance, il pourra vous donner quelque petit os à ronger. Il en a tant. Don Mathias est un jeune seigneur qui ne songe qu'à ses plaisirs, & qui ne veut prendre aucune connoissance de ses propres affaires. Quelle maison pour un intendant!

Lorsque nous sûmes arrivés à l'hôtel, nous demandames à parler au seigneur Rodriguez. On nous dit que nous le trouverions dans son appartement. Il y étoit en effet & nous vimes avec lui une maniere de paysan qui tenoit un sac de toile bleue rempli d'especes. L'intendant qui me parut plus pâle & plus jaune qu'une

nt

eft

2

ort

les

nt

re

Ir-

14-

ur

re

Fil

ri-

e,

on

H

us il

er.

ne

ui es

n-

us

Z.

on

î-

ń-

ne

ne

qu'une fille fatiguée du célibat, vint au devant de Mélendez, en lui tendant les bras : le marchand de son côté ouvrit les siens, & ils s'embrasserent tous deux avec des démonstrations d'amitié, où il y avoit beaucoup plus d'art que de naturel. Après cela il fut question de moi. Rodriguez m'examina depuis les pieds jusqu'à la tête; puis il me dit fort poliment que j'étois tel qu'il falloit être pour convenir à don Mathias, & qu'il se chargeoit avec plaifir de me présenter à ce seigneur. Là-dessus Mélendez sit connoître jusqu'à quel point il s'intéressoit pour moi. Il pria l'intendant de m'accorder sa protection, & me laissant avec lui, après force complimens, il se retira. Dès qu'il fut sorti, Rodriguez me dit: Je vous conduirai à mon maître d'abord que j'aurai expédié ce bon laboureur. Austi-tôt il s'approcha du payfan, & lui prenant son sac: Talégo, lui dit-il, voyons si les cinq cens pistoles sont là-de-Il compta lui-même les pieces. Il trouva le compte juste, donna quittance de la somme au laboureur, & le renvoya. Il remit ensuite les especes dans le sac. Alors s'adressant à moi, nous pouvons présentement, me dit-il, aller au lever de mon maître. Il fort du lit ordinairement sur le midi. Il est près d'une heure. Il doit être jour dans fon appartement.

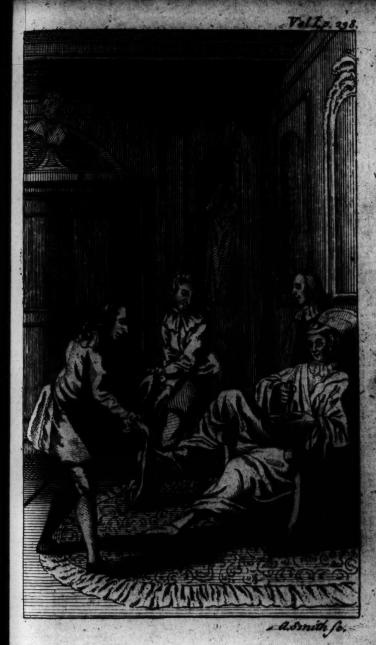
Don Mathias venoit en effet de se lever. Il étoit encore en robe de chambre, & renversé dans un fauteuil, sur un bras duquel il

avoit une jambe étendue, il se balançoit es rapant du tabac, s'entretenoit avec un la quais, qui remplissant par interim l'emploi de valet de chambre, se tenoit-là tout prêt à le servir. Seigneur, lui dit l'intendant, voici un jeune homme que je prends la liberté de vous présenter pour remplacer celui que vous chassates avant-hier. Melendez votre marchand en répond : il affure que c'est un garçon de mérite, & je crois que vous en serez fort satisfait. C'est assez, répondit le jeune seigneur, puisque c'est vous qui le produisez auprès de moi, je le reçois aveuglément à mon service. Je le fais mon valet de cham-bre. C'est une affaire finie. Rodriguez, ajouta-t-il, parlons d'autres choses, vous arrivez à propos. J'allois vous envoyer chercher. J'ai une mauvaise nouvelle à vous apprendre, mon cher Rodriguez. l'ai joué de malheur cette nuit. Avec cent pistoles que j'avois, j'en ai encore perdu deux cens sur ma' parole. Vous sçavez de quelle consequence il est pour des personnes de condi-tion, de s'acquitter de cette sorte de dette. C'est proprement la seule que le point d'honneur nous oblige à payer avec exactitude: aus ne payons-nous pas les autres religiensement. Il faut donc trouver deux cens piltoles tout à l'heure & les envoyer à la comtesse de Pédrosa. Monsieur, dit l'intendant, cela n'est pas si difficile à dire qu'à exécuter. Où voulez-vous, s'il vous plaît, que je prenne cette somme? Je ne touche pas un marayadi

la ploi et à oici é de vous nargar-erez une nifez nt à amuez, s arherap-é de que fur míć. mdiette. honide:

pifitelle cela Où enne narayadi

enfe-



rad je j & q dép ciel plu l'ex inte fon Ro que l'ag pla

ter tou rej m'

je je, va

pe ge vo po

d'tit

vadi de vos fermiers, quelque menace que je puisse leur faire, cependant il faut que j'entretienne honnêtement votre domestique, & que je sue sang & eau pour sournir à votre dépense. Il est vrai que jusqu'ici, graces au ciel, j'en suis venu à bout; mais je ne sçais plus à quel saint me vouer, je suis reduit à l'extrémité. Tous ces discours sont inutiles, interrompit don Mathias, & ces détails ne font que m'ennuyer. Ne prétendez-vous pas, Rodriguez, que je change de conduite, & que je m'amuse à prendre soin de mon bien? l'agréable amusement pour un homme de plaisir comme mor! Patience, repliqua l'intendant, au train que vont les choses, je prevois que vous serez bientôt débarrasse pour toujours de ce soin-là. Vous me fatiguez, repartit brusquement le jeune seigneur. Vous m'assassinez. Laissez-moi me ruiner sans que je m'en apperçoive. Il me faut, vous dis-je, deux cens pistoles. Il me les faut. Je vais donc, dit Rodriguez, avoir recours au petit vieillard qui vous a déja prêté de l'ar-gent à grosse usure? Ayez recours, si vous voulez, au diable, répondit don Mathias; pourvu que j'aye deux cens pistoles, je ne me foucie pas du reste.

Dans le moment qu'il prononçoit ces mots d'un air brusque & chagrin, l'intendant sortit, & un jeune homme de qualité, nommé Don Antonio de Centellés, entra: Qu'astu, mon amî, dit ce dernier à mon maître?

Te te trouve l'air nébuleux. Je vois sur ton visage une impression de colere! qui peut t'avoir mis de mauvaise humeur? Je vais parier que c'est ce marousse qui sort. Oui, répondit don Mathias, c'est mon intendant. Toutes les fois qu'il vient me parler, il me fait pafser quelque mauvais quart-d'heure. Il m'entretient de mes affaires, il dit que je mange le fonds de mes revenus... L'animal! Ne diroit-on pas qu'il y perd, lui? Mon enfant, reprit don Antonio, je suis dans le même cas. J'ai un homme d'affaires qui n'est pas plus raisonnable que ton intendant. Quand le faquin, pour obéir à mes ordres réiteres, m'apporte de l'argent, vous diriez qu'il donne du sien. Il me fait toujours de grands raisonnemens: Monfieur, me dit-il, vous vous abimez. Vos revenus sont saisis. Je suis obligé de lui couper la parole, pour abréger ses sots discours. Le malheur, dit don Machias, c'est que nous ne sçaurions nous passer de ces gensla. C'est un mat nécessaire. J'en conviens, répliqua Centelles.. mais attends, poursuivitil, en riant de toute sa force, il me vient une idée affez plaisante. Rien n'a jamais été mieux imaginé. Nous pouvons rendre comiques les scenes sérieuses que nous avons avec eux, & nous divertir de ce qui nous chagrine. Ecoute : il faut que ce soit moi qui demande à ton intendant tout l'argent dont tu auras besoin. Tu en useras de même avec mon homme d'affaires. Qu'ils raisonnent alors tous deux tant qu'il

froid com les diffi cela

& 1 con de v pue d'ui de fon

laif dou fen ma dif hou

dit-

cin tel lici par

gei na le y fi

pr

qu'il leur plaira; nous les écouterons de sang froid. Ton intendant viendra me rendre ses comptes: mon homme d'affaires ira te rendre les siens. Je n'entendrai parler que de tes dissipations: tu ne verras que les miennes:

cela nous rejouira.

Dis

ue

dit

tes

af-

n-

nt,

ne

as

nd

es,

ne

n-

ń-

gé

ots

eft

IS-

S,

t-

חפ

X

es

x,

1-

II

1.

f-

nt

il

Mille traits brillans suivirent cette faillie, & mirent en joié les jeunes leigneurs qui continuerent de s'entretenir avec beaucoup de vivacité. Leur convertation fut interrompue par Gregorio Rodriguez, qui rentra fuivi d'un petit vieillard qui n'avoit presque point de cheveux tant il etoit chauve. Don Anfonio voulut fortir : Adieu, don Mathias, dit-il, nous nous reverrons tantôt. le te laisse avec ces messieurs. Vous avez sans doute quelque affaire sérieuse à démêler ensemble. Hé non, non, lui répondit mon maître, demeure, tu n'es point de trop. Ce discret vieillard que tu vois est un honnête homme qui me prête de l'argent au denier cing. Comment au denier cing, s'écria Centelles d'un air étonné! Vive Dieu, je te felicité d'être en si bonne main. le ne suis pas traité si doucement, moi. J'achette l'argent au poids de l'or. J'emprunte d'ordinaire au denier trois : quelle ufure, dit alors le vieil ufurier. Les fripons! fongent-ils qu'il y a un autre monde? Je ne suis plus surpris fi l'on déclame tant contre les perfonnes qui prêtent à intérêts. C'est le profit exorbitant que quelques uns tirent de leurs especes qui nous perd d'honneur & de roputation. Fome I.

Si tous nos confreres me ressembloient, nous ne serions pas si décriés; car pour moi, je ne prête uniquement que pour faire plaisir au prochain. Ah! si le tems étoit aussi bon que je l'ai vu autresois, je vous offrirois ma bourse sans intérêts, & peu s'en faut même, quelque soit aujourd'hui la misere, que je ne me fasse un scrupule de prêter au denies cinq. Mais on diroit que l'argent est rentré dans le sein de la terre. On n'en trouve plus, & sa rareté oblige ensin ma morale à se relâcher.

De combien avez-vous besoin, poursuivitil, en s'adressant à mon maître? Il me faut deux cens pistoles, répondit don Mathias. l'en ai quatre cens dans un fac, répliqua l'ufurier, il n'y a qu'à vous en donner la moi-En même tems il tira de dessous son manteau un sac de toile bleue, qui me parut être le même que le paysan Talégo venoit de laisser avec cinq cens pistoles à Rodriguez. Je sçus bientôt ce qu'il en falloit penser, & je vis bien que Mélendez ne m'avoit pas vanté sans raison le sçavoir, faire de cet intendant. Le vieillard vuida le sac, étala les especes sur une table, & se mit à les compter. Cette vue alluma la cupidité de mon maître. Il fut frappé de la totalité de la somme : Seigneur Descomulgado, dit-il à l'usurier, je fais une réflexion judicieuse, je suis un grand sot. Je n'emprunte que ce qu'il fant pour dégager ma parole, fans songer que je n'ai pas le sol. Je ferai obligé demain de recourir encore à

MOUSE

Wous

pifto

veni

deft

lice

ploy

peti

ma

ent

feu

pol

en

ne

fes

M

pe

ra le

pl

iour!

, je aifir

bon

ma me.

; je

nier

itré uve

le fe

rit-

aut

as.

01-

on

rut.

oit

je

té

ıt.

ur

e

ut

ur

le

le

Si

Je suis d'avis de rasser les quatre cents pistoles, pour vous épargner la peine de re-Seigneur, répondit le vieillard, je destinois une partie de cet argent à un bon licencié qui a de gros héritages, qu'il employe charitablement à retirer du monde de petites filles, & à meubler leurs retraites; mais puisque vous avez besoin de la somme entiere, elle est à votre service, vous n'avez seulement qu'à songer aux assurances. Oh pour des assurances, interrompit Rodriguez en tirant de sa poche un papier, vous en aurez de bonnes. Voilà un billet que le seigneur don Mathias n'a qu'à figner. Il vous donne cinq cens pistoles à prendre sur un de ses fermiers, sur Talégo, riche laboureur de Cela est bon, repliqua l'usurier, Mondejar. Je ne fais point le difficultueux, moi, pour peu que les propositions qu'on me fait soient raisonnables, jè les accepte sans façon dans le moment. Alors l'intendant présenta une plume à mon maître, qui, sans lire le billet, ecrivit, en siffant, son nom au bas.

Cette affaire consommée, le vieillard dit adieu à mon patron, qui courut l'embrasser en lui disant jusqu'au revoir, Seigneur usurier, je suis tout à vous. Je ne sçais pas pourquoi vous passez, vous autres, pour des fripons. Je vous trouve très nécessaires à l'état; vous êtes la consolation de mille enfans de famille & la ressource de tous les seigneurs dont la dépense excede les revenus. Tu as raison, s'écria Centellés. Les usuriers sont d'hon-

X 2

nêtes

nêtes gens qu'on ne peut assez honorer & je veux à mon tour embrasser celui-ci à cause du denier cinq. A ces mots, il s'approcha du vieillard pour l'accoler, & ces deux petits-maîtres, pour se divertir, commencerent à se le renvoyer l'un à l'autre, comme deux joueurs de paume qui pelotent une balle. Après qu'ils l'eurent bien balotté, ils le laisserent sortir avec l'intendant, qui méritoit mieux que lui ces embrassades, & même quel-

que chose de plus.

Lorsque Rodriguez & son ame damnée surent fortis, don Mathias envoya par le laquais qui étoit avec moi dans la chambre, la moitié de ses pistoles à la comtesse de Pédrosa, & ferra l'autre dans une longue bourse brochée d'or & de soxe qu'il portoit ordinairement dans sa poche. Fort satisfait de se revoir en fonds, il dit d'un air gai à don Antonio: Que ferons-nous aujourd'hui? Tenons conseil làdessus. C'est parler en homme de bon sens, répondit Centellés. Je le veux bien : Délibérons. Dans le tems qu'ils alloient rever à ce qu'ils deviendroient ce jour-là, deux autres feigneurs arriverent. C'étoit don Alexo Se-giar, & don Fernand de Gamboa; l'un & l'autre à peu près de l'age de mon maître, c'est-à-dire de vingt-huit à trente ans. Ces quatre cavaliers débuterent par de vives accolades qu'ils se firent : on eut dit qu'ils ne s'étojent point vus depuis dix ans. Après cela don Fernand, qui étoit un gros réjoui, adressa la parole à don Mathias & à don Antonio: aujo je vi boir j'en heu que n'au

hier j'air que vie che pôt tat. goi ten log

> qu dif Bi à en de

nie

j'a fe F

tomo: Messieurs, leur dit-il, où dînez-vous aujourd'hui? Si vous n'êtes point engagés, je vais vous mener dans un cabaret, où vous boirez du vin des dieux. l'y ai soupé, & i'en fuis forti ce matin entre cinq & fix heures. Plut au ciel, s'écria mon maître, que j'eusse passé la nuit aussi sagement! je

n'aurois pas perdu mon argent.

aule cha

pe-

tent

eux

lle.

aif-

toit

iel-

fu-

ais

iée

nt

en

ue

à-

Silva

es

e-

&

e,

-

6

Pour moi, dit Centellés, je me suis donné hier au foir un divertissement nouveau : car j'aime à changer de plaisirs. Aussi n'y a-t-il que la variété des amusemens qui rende la vie agréable. Un de mes amis m'entraîna chez un de ces seigneurs qui levent les impôts & font leurs affaires avec celles de l'état. J'y vis de la magnificence, du bon goût, & le repas me parut affez bren entendu; mais je trouvai dans les maîtres du logis un ridicule qui me réjouit. Le partifan quoique des plus roturiers de fa compagnie, tranchoit du grand; & sa femme, bien qu'horriblement laide, faisoit l'adorable, & disoit mille sottises assaisonnées d'un accent Biscayen qui leur donnoit du relief. Ajoutez à cela qu'il y avoit à table quatre ou cinq enfans avec un précepteur. Jugez si ce souper de famille me divertit.

Et moi, messieurs, dit don Alexo Segiar, j'ai foupé chez une comédienne, chez Arsenie. Nous étions fix à table. Arsenie, Florimonde avec une coquette de ses amies, le marquis de Zénete, don Juan de Monçade & votre serviteur. Nous avons passe la nuit à boire,

que

voti

ferv

por

àN

qui

pai bo no

> pa N

> > je

à boire, & à dire des gueulées. Quelle volupté! Il est vrai qu'Arsenie & Florimonde ne sont pas de grands génies; mais elles ont un usage de débauche qui seur tient lieu d'esprit. Ce sont des créatures enjouées, vives, solles. Cela ne vaut-il pas mieux cent sois que des semmes raisonnables.



CHAPITRE IV.

De quelle maniere Gil Blas set connoissance avec les valets des petits-maîtres; du secret admirable qu'ils lui enseignerent pour avoir à peu de frais la réputation d'homme d'esprit & du serment singulier qu'ils lui sirent saire.

ES seigneurs continuerent à s'entretenir de cette sorte, jusqu'à ce que don Mathias, que j'aidois à s'habiller pendant ce tems-là, fut en état de sortir. Alors il me dit de le suivre, & tous ces petits-maîtres prirent ensemble le chemin du cabaret où don Fernand de Gamboa se proposoit de les conduire, Je commençai donc à marcher derriere eux avec trois autres valets, car chaeun de ces cavaliers avoit le sien. Je remarquai avec étonnement que ces trois domeftiques copioient leur maîtres & se donnoient les mêmes airs. Je les faluai comme leur nouveau camarade. Ils me faluerent aussi, & l'un d'entr'eux, après m'avoir regardé quelques vonde

ont

ieu

es,

eux

vet '

mi-

peu

du

nir

Ta-

ce

me

res

où

les

ner

ha-

ar-

ef-

ent

eur

ffi.

rdé

ues

quelques momens, me dit: Frère, je vois à votre allure que vous n'avez jamais encore servi de jeune seigneur. Hélast non, lui répondis-je, il m'y a pas long-tems que je suis à Madrid. C'est ce qu'il me semble, repliqua-t-il. Vous sentez la province. Vous paroisses timide & embarrasse. Il y a de la bourre dans votre action. Mais n'importe, nous vous aurons bientêt dégourdi sur ma parole. Vous me slattez peut-être, lui dis-je? Non, répartit-il, non. Il n'y a point de sot que nous ne puissions saçonner. Comptez làdessus.

Il n'eut pas befoin de m'en dire davantage pour me faire comprendre que pavois pour confreres de bons enfans, & que je ne pouvois être en meilleures mains pour devenir joli garçon. En arrivant an cabaret, nous y trouvâmes un repas tout préparé, que le seigneur don Fernand avoit eu la précaution d'ordonner des le matin. Nos maîtres se mirent à table, & nous nous disposames à les fervir. Les voità qui s'entretiennent avec beauconp de gaieté. J'avois une extrême plaifir à les entendre. Leur caractere, leurs penfées, leurs expressions me divertissoient. Que de feu! que de faillies d'imagination! Ces gens-là me parurent une espece nouvelle. Lorsqu'on en fut au fruit, nous leur apportâmes une copieuse quantité de bouteilles des meilleures vins d'Espagne, & nous les quittames pour aller diner dans une petite falle où l'on nous avoit dreffé une table, a fin al

not

not

de

app

le

de de

per

que

me

COI

ne

me

qu

qu

pa t'e

foi

ques

Vr

to

po

bo

dr

ni

he

do

Je ne tardai guere à m'appercevoir que les chevaliers de ma quadrille avoient encore plus de mérite que je ne me l'étois imaginé d'abord. Ils ne se contentoient pas de prendre les manieres de leurs maîtres, ils en affectoient même le langage, & ces marauds les rendoient si bien, qu'à un air de qualité près, c'étoit la même chose. l'admirois leur air libre & aifé. J'étois encore plus charmé de leur esprit, & je désespérois d'être jamais aussi agréable qu'eux. Le valet de don Fernand, attendu que c'étoit son maître qui régaloit les nôtres, fit les honneurs du repas, & voulant que rien n'y manquât, il appella l'hôte & lui dit : Monsieur le maître, donnez-nous dix bouteilles de votre plus excellent vin, & comme vous avez coutume de faire, vous les ajouterez à celles que nos messeurs auront bues. Très volontiers, répondit l'hôte; mais, monfieur Gafpard, vous fçavez que le seigneur don Fernand me doit déja bien des repas. Si par votre moyen j'en pouvois tirer quelques especes. . . Oh, interrompit le valet, ne vous mettez point en peine de ce qui vous est dû. Je vous en réponds, moi, c'est de l'or en barre que les dettes de mon maître. Il est vraique quelques discourtois créanciers ont fait faisir nos revenus, mais nous obtiendrons mainlevée au premier jour, & nous vous payerons fans examiner le mémoire que vous nous fournirez. L'hôte nous apporta du vin, malgré les saisses; & nous en bûmes en attendant la main118

n-

a-

25

ls

20

le

d-

re

is

2-

n

1-

1-

IT

0-

Z

es

1-

f-

r-

ar

-

15

ì.

e

e

ir

.

15

-

é

á

n.

main-levée. Il falloit voir comme nous nous portions des fantés à tous momens, en nous donnant les uns aux antres les surnoms de nos maîtres. Le valet de don Antonio appelloit Gamboa celui, de don Fernand, & le valet de don Fernand, appelloit Centellés celui de don Antonio. Ils me nommoient de même Silva, & nous nous enyvrions peu à peu sous ces noms empruntés, tout aussi bien que les seigneurs qui les portoient véritablement.

Quoique je fusse moins brillant que mes convives, ils ne laisserent pas de me témoigner qu'ils étoient affez contens de moi : Silva, me dit un des plus dessalés, nous ferons quelque chose de toi, mon ami. Je m'apperçois que tu as un fonds de génie, mais tu ne sçais pas le faire valoir. La crainte de mal parler t'empêche de rien dire au hazard, & toutefois ce n'est qu'en hazardant des discours, que mille gens s'érigent aujourd'hui en beaux esprits. Veux-tu briller, tu n'as qu'à te livrer à ta vivacité & risquer indifféremment tout ce qui pourra te venir à la bouche. Tou étourderie passera pour une noble hardiesse, Quand tu débiterois cent impertinences, pourvu qu'avec cela il t'échappe seulement un bon mot, on oubliera les fottises, on retiendra le trait, & l'on concevra une haute opipion de ton mérite. C'est ce que pratiquent si heurensement nos maîtres, & c'est ainsi qu'en doit user tout homme qui vise à la réputation d'un esprit distingué.

Satur()

Outre que je ne souhaitois que trop de passer pour un beau génie, le secret qu'on m'enseignoit pour y reussir me paroissoit si facile, que je ne crus pas devoir le negliger. Je l'éprouvai sur le champ, & le vin que j'avois bu rendit l'épreuve heureuse. C'est à dire, que je parlai à tort & à travers, & que j'eus le bonheur de mêler parmi beaucoup d'extravagances quelques pointes d'esprit qui m'attirerent des applaudissemens. Ce coup d'essai me remplit de confiance. Je redoublai de vivacité, pour produire quelque bonne saillie, & le hazard voulut encore que mes efforts ne fussent pas inutiles.

Hé bien, me dit alors celui de mes confreres qui m'avoit adresse la parole dans la rue, ne commences-tu pas à te décrasser? il n'y a pas deux heures que tu es avec nous, & te voilà déja tout autre que tu n'étois. Tu changeras tous les jours à vue d'œil. Vois ce que c'est que de servir des personnes de qualité. Cela éleve l'esprit, Les conditions bourgeoises ne sont pas cet effet. Sans doute, lui répondis-je; aussi je veux déformais confacrer mes services à la noblesse. C'est fort bien dit, s'écria le valet de don Fernand entre deux vins. Il n'appartient pas aux bourgeois de posséder des génies supérieurs comme nous. Allons, mesfieurs, ajouta-t-il, faisons serment que nous ne servirons jamais ces gredins-là. Juronsen par le Stix. Nous lui applaudimes, & le

VOTI

ferr

plû

mir

exc

neu

que

tre

enc de

che

ver elle

gra

rej

jou

no

fon

Ou

terre à la main, nous fimes tous ce burlesque

af-

le.

Je

018

re.

eus

ex-

qui

up

ou-

ue

ore

on-

ans

er!

vec

'é-

rue

des

rit.

cet

la

let

les

ef-

ous

ns-

le

rre

Nous demeurâmes à table jusqu'à ce qu'il plût à nos maîtres de se retirer. Ce fut à minuit. Ce qui parut à mes camarades un excès de sobriété. Il est vrai que ces seigneurs ne sortoient de si bonne heure du cabaret, que pour aller chez une fameuse coquette qui logeoit dans le quartier de la cour, & dont la maison étoit nuit & jour ouverte aux gens de plaisir. C'étoit une femme de trente-cinq à quarante ans, parfaitement belle encore, amusante & si consommée dans l'art de plaire, qu'elle vendoit, disoit-on, plus cher les restes de sa beauté, qu'elle n'en avoit vendu les prémices. Il y avoit toujours chez elle deux ou trois autres coquettes du premier ordre, qui ne contribuoient pas peu au grand concours de seigneurs qu'on y voyoit. lls y jouoient l'apres-dînée. Ils soupoient ensuite, & passoient la nuit à boire & à se rejouir. Nos maîtres demeurerent-là jusqu'au jour, & nous aussi sans nous ennuyer; car tandis qu'ils étoient avec leurs maîtresses, nous nous amusions avec les soubrettes. Enfin nous nous séparâmes tous au lever de l'aurore, & nous allames nous reposer chacun de on côté. owner for Score of a spr. A

Mon maître, s'étant levé à son ordinaire sur le midi, s'habilla. Il sortit. Je le suivis, & nous entrâmes chez don Antonio Centellés, ou nous trouvâmes un certain don Alvaro de Acuna. C'étoit up vieux gentilhomme, un

pre-

professeur de débauche. Tous les jeunes gens qui vouloient devenir des hommes agréables, fe mettoient entre ses mains. Il les formoit au plaisir, leur enseignoit à briller dans le monde, & à dissiper leur patrimoine. Il n'appréhendoit plus de manger le sien, l'affaire en étoit faite. Après que ces trois cavaliers se furent embrasses, Centelles dit à mon maître: Parbleu, don Mathias, tu ne pouvois arriver ici plus à propos, don Alvar vient me prendre pour me mener chez un bourgeois qui donne à dîner au marquis de Zénete, & à don suan de Moncade. Je veux que tu fois de la partie. Hé comment, dit don Mathias, nomme t-on ce bourgeois? Il s'appelle Gregorio de Noriéga, dit alors don Alvar, & je vais vous apprendre en deux mots ce que c'est que ce jeune homme. Son pere, qui est un riche jouaillier, est allé négocier des pierreries dans les pays étrangers, & lui a laisse en partant la jouissance d'un gros revenu. Gregorie est un fot, qui a une disposition prochaine à manger tout fon bien, qui tranche du petitmaître, & veut passer pour homme d'esprit en dépit de la nature. Il m'a prié de le conduire. Je le gouverne; & je puis vous affurer, messieurs, que je le mene bon train. Le fonde de son revenu est deja bien entamé. Je n'en doute pas, s'écria Centellés. Je vois le bourgeois à l'hôpital. Allons, don Mathias, continua-t-il, faifons connoissance avec cet hommelà, & contribuons à le roiner. J'y consens, répondit

rent rotu avert lica les Oh

méi moi pro dor

y a

vis tril En me des pré ma

pro gir qu pro tre

de grap le pondit mon maître. Aussi-bien j'aime à voir renverser la fortune de ces petits seigneurs roturiers, qui s'imaginent qu'on les confond avec nous. Rien, par exemple, ne me divertit tant que la disgrace de ce sils de publicain à qui le jeu & la vanité de figurer avec les grands ont fait vendre jusqu'à sa maison. Oh pour celui-là, reprit don Antonio, il ne mérite pas qu'on le plaigne. Il n'est pas moins sat dans sa misere, qu'il l'étoit dans sa

prospérité.

es

é.

es

er

e.

n.

113

lit

ne'

ar

m

de

Je'

ıt,

3 3.

DIS

en

ne

il-

les

la

eft:

à

it-

rit

L-

r.

do .

en

11

A.

id-

16-

dit

Centelles & mon maître se rendirent avec don Alvar chez Gregorio de Noriéga. Nous y allâmes austi Mogicon & moi, tous deux ravis de trouver une franche lippée & de contribuer de notre part à la ruine du bourgeois. En entrant nous apperçumes plusieurs hommes occupés à préparer le dîner, & il fostit des ragoûts qu'ils faisoient, une sumée qui prévenoit l'odorat en faveur du goût. Le marquis de Zénete & don Juan de Moncade venoient d'arriver. Le maître du logis me parut un grand benêt. Il affectoit en vain de prendre l'allure des petits-maîtres. C'étoit une très-mauvaise copie de ces excellens originaux. Ou pour mieux dire, un imbécile qui vouloit se donner un air délibéré. Représentez-vous un homme de ce caractere entre cinq railleurs qui avoient tous pour but de se moquer de lui & de l'engager dans de grandes dépenses. Messieurs, dit don Alvar, après les premiers complimens, je vous donne le seigneur Gregorio de Noriega pour un cavalier Tome I.

fem

cul

jou

à

not

aut

geo

j'a

fa

ni

qu

re

m

fe

P

valler

valier des plus parfaits. Il possede mille belles qualités. Scavez-vous qu'il a l'esprit très-cultivé? Vous n'avez qu'à choisir. Il est également fort sur toutes les matieres; depuis la logique la plus fine & la plus ferrée, jusqu'à l'orthographe. Oh! cela est trop flateur, interrompit le bourgeois en riant de fort mauvaise grace. Je pourrois, seigneur Alvaro, vous retorquer l'argument. C'est yous qui êtes ce qu'on appelle un puits d'érudition. Je n'avois pas dessein, reprit don Alvar, de m'attirer une louange si spirituelle; mais en vérité, messieurs, poursuivit-il, le seigneur Gregorio ne sçauroit manquer de s'acquérir du nom dans le monde. Pour moi, dit don Antonio, ce qui me charme en lui, & ce que je mets même au dessus de l'orthographe, c'est le choix judicieux qu'il fait des personnes qu'il fréquente. Au lieu de fe borner au commerce des bourgeois, il ne veut voir que de jeunes seigneurs, sans s'embarrasser de ce qu'il lui en coûtera. Il y a là-dedans une élévation de sentimens qui m'enchante, & voilà ce qu'on appelle dépenfer avec goût & avec discernement:

Ces discours ironiques ne firent que précéder mille autres semblables. Le pauvre Gregorio fut accommodé de toutes pieces. Les petits-maîtres lui lançoient tour à tour des traits, dont le sot ne sentoit point l'atteinte. Au contraire, il prenoit au pied de la lettre tout ce qu'on lui disoit, & il paroissoit fort content de ses convives. Il lui fembleit nille

fprit

. II

res;

fla-

de

neur C'est

d'édon

lle;

de

de u'il

lieu

ois,

ans

11

ens

elle

re-

vre

ces.

our

at-

de

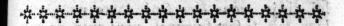
pa-

lui

cit

conto

fembloit même qu'en le tournant en ridicule, ils lui faisoient encore grace. Enfin, il leur servit de jouet pendant qu'ils surent à table, & ils y demeurerent le reste du jour & la nuit toute entiere. Nous bûmes à discrétion, de même que nos maîtres, & nous étions bien conditionnés les uns & les autres, quand nous sortimes de chez le bourgeois.



CHAPITRE V.

Gil Blas devient bomme à bonnes fortunes. Il fait connoissance avec une jolie personne.

A Près quelques heures de sommeil, je me levai en bonne humeur, & me souvenant des avis que Mélendez m'avoit donnés, j'allai en attendant le réveil de mon maître, faire ma cour à notre intendant, dont la vanité me parut un peu slattée de l'attention que j'avois à lui rendre mes respects. Il me reçut d'un air gracieux, & me demanda si je m'accommodois du genre de vie des jeunes seigneurs. Je répondis qu'il étoit nouveau pour moi, mais que je ne désespérois pas de m'y accoûtumer dans la suite.

Je m'y accoûtumai effectivement, & bientôt même. Je changeai d'humeur & d'esprit. De sage & posé que j'étois auparavant, je devins vis, étourdi, turlupin. Le valet de don

Y 2

Antonio

Antonio me fit compliment fur ma métamor. phose, & me dit que pour être un illustre il ne me manquoit plus que d'avoir de bonnes fortunes. Il me représenta que c'étoit une chose absolument nécessaire pour achever un joli homme, que tous nos camarades étoient aimés de quelque belle personne, & que lui, pour sa part, possédoit les bonnes graces de deux femmes de qualité. Je jugeai que le maraud mentoit. Monsieur Mogicon, lui dis-je, vous êtes fans doute un garçon bien fait & fort spirituel, vous avez du mérite; mais je ne comprends pas comment des femmes de qualité chez qui vous ne demeurez point, ont pu se laisser charmer d'un homme de votre condition. Oh vraiment, me répondit-il, elles ne sçavent pas qui je fuis. C'est sous les habits de mon maître & même fous fon nom que je fais ces conquêtes. Voici comment: Je m'habille en jeune seigneur. J'en prends les manieres, je vais à la promenade. l'agace toutes les femmes que je vois, jusqu'à ce que j'en rencontre une qui réponde à mes mines. Je suis celle-là, & fais si bien que je lui parle. Je me dis don Antonio Centellés. Je demande un rendezvous. La dame fait des façons. Elle me l'accorde & catera. C'est ainsi, mon enfant, continua-t-il, que je me conduis pour avoir de bonnes fortunes, & je te conseille de suivre mon exemple.

J'avois trop d'envie d'être un illustre pour n'ecouter pas ce conteil; outre cela je ne me

fentois

fento

trigu

de 1

cher

me

cela

maî

juge

shal

nou

rôn

bo

de

plu

ie

da

ur

bi

CO

CC

fo

er

à

mor-

re il

nnes

une

un

ient

que

gra-

geai

con.

con

mé-

des

eu-

un

ent,

je

e &

tes.

19-

la

jue

qui

de

on

Z+

me

nt,

de

re

ur

10

15

fentois point de répugnance pour une intrigue amoureuse. Je formai donc le dessein de me travestir en jeune seigneur pour aller chercher des aventures galantes. Je n'ofai me déguiser dans notre hotel, de peur que cela ne fût remarqué. Je pris un bel habillement complet dans la garderobe de mon maître, & j'en fis un paquet que j'emportai chez un petit barbier de mes amis; où je jugeai que je pourrois m'habiller & me deshabiller commodément. Là je me parai le mieux qu'il me fut possible. Le barbier mit aussi la main à mon ajustement, & quand nous crûmes qu'on n'y pouvoit plus rien ajouter, je marchai vers le pré de faint le rôme, d'où j'étois bien persuade que je ne reviendrois pas sans avoir trouve quelque bonne fortune. Mais je ne fuse pas obligé de courir fi loin pour en ébaucher une des plus brillantes. In the description and success

Comme je traversois une rue détournée, je vis sortir d'une petite maison, & monter dans un carosse de louage qui étoit à la porte, une dame richement habillée & parsaitement bien saite. Je m'arrêtai tout court pour la considérer, & je la saluai d'un air à lui saire comprendre qu'elle ne me déplaisoit pas. De son côté, pour me saire voir qu'elle méritoit encore plus que je ne pensois mon attention, elle leva pour un moment son voile, & offrit à ma vue un visage des plus agréables. Cependant le carosse partit, & je demeurai dans la rue un peu étourdi des traits que je venois

Y

de

de voir. La jolie figure, disois-je en moimême! peste, il faudroit cela pour m'achever! Si les deux dames qui aiment Mogicon sont aussi belles que celle-ci, voilà un saquin bien heureux. Je serois charmé de mon sort, si j'avois une pareille maîtresse. En faisant cette réslexion, je jettai les yeux par hazard sur la maison, d'où j'avois vu sortir cette aimable personne, & j'apperçus à la senêtre d'une salle basse une vieille semme qui

me fit figne d'entrer.

le volai austitôt dans la maison, & je trouvai dans une salle assez propre cette vénérable & discrette vieille, qui me prenant pour un marquis, tout au moins, me salua respectueusement & me dit : Je ne doute pas, seigneur, que vous n'ayez mauvaise opinion d'une femme qui, sans vous connoître, vous fait figne d'entrer chez elle; mais vous jugerez peut-être plus favorablement de moi, quand vous sçaurez que je n'en use pas de cette forte avec tout le monde. Vous me paroissez un seigneur de la cour. Vous ne vous trompez pas, ma mie, interrompis-je, en étendant la jambe, droite, & penchant le corps fur la hanche gauche. Je suis, sans vanité, d'une des plus grandes maisons d'Espagne. Vous en avez bien la mine, reprit-elle, & je yous avouerai que j'aime à faire plaisir aux personnes de qualité. C'est mon foible. Je vous ai observé par ma fonêtre. Vous avez regardé très-attentivement, ce me semble, une dame qui vient de me quitter. Vous sentiriez10i-1'a-

gi-

fa-

non En

par

rtir

fe-

qui

du-

ra-

our

ec-

ine

rez

ind

Tez

m-

en.

rps té,

ne. je

Je

CZ

ne ti-

Z-

riez-vous du goût pour elle? Dites-le moi confidemment. Foi d'homme de cour, lui répondis-je, elle m'a frappé. Je n'ai jamais rien vu de plus piquant que cette créature-là. Faufilez-nous ensemble, ma bonne, & comptez sur ma reconnoissance. Il fait bon rendre ces sortes de service à nous autres grands seigneurs; ce ne sont pas ceux que nous payons le plus mal.

Je vous l'ai déja dit, repliqua le vieille, je suis toute dévouée aux personnes de condition. Je me plais à leur être utile. Je reçois ici, par exemple, certaines femmes que des dehors de vertu empêchent de voir leurs galans chez elles. Je leur prête ma maison pour concilier leur temperament avec la bienseance. Fort bien, lui dis-je, & vous venez apparemment de faire ce plaisir à la dame dont il s'agit. Non, répondit-elle, c'est une jeune veuve de qualité qui cherche un amant; mais elle est si dissicile là-dessus, que je ne sçais si vous lui conviendrez, malgré tout le mérite que vous pouvez avoir. Je lui ai déja présenté trois cavaliers bien batis, qu'elle a dédaignés. Oh! parbleu, ma chere, m'écriai-je d'un air de confiance, tu n'as qu'à me mettre à ses trousses; je t'en rendrai bon compte, fur ma parole. Je fuis curieux d'avoir un tête à tête avec une beaute difficile. Je n'en ai point encore rencontré de ce caractere-là. He bien, me dit la vieille, vous n'avez qu'à venir ici demain à la même heure. Vous satisferez votre curiofité. cing

sité. Je n'y manquerai pas, lui repartis je. Nous verrons si un jeune seigneur tel que moi

peut rater une conquête.

Je retournai chez le petit barbier, fans vonloir chercher d'autres aventures, & fort impatient de la fuite de celle là. Ainfi, le jour fuivant, après m'être encore bien ajusté, je me rendis chez la vieille une heure plutôt qu'il ne falloit. Seigneur, me dit-elle, vous êtes ponctuel, & je vous en sçais bon gré. Il est vrai que la chose en vaut bien la peine. l'ai vu notre jeune veuve, & nous nous sommes fort entretenues de vous. On m'a défendu de parler : mais j'ai pris tant d'amitié pour vous, que je ne puis me taire. Vous avez plu, & vous allez devenir un heureux feigneur. Entre-nous, la dame est un morteau tout appétissant. Son mari n'a pas vêcu long-tems avec elle. Il n'a fait que paffer comme une ombre. Elle a tout le mérite d'une fille. La bonne vieille fans doute vouloit dire d'une de ces filles d'esprit qui sçavent vivre sans ennui dans le celibat. He district and and

L'héroine du rendez-vous arriva bientôt en carosse de louage, comme le jour précédent, & vêtue de superbes habits. D'abord qu'elle parut dans la salle, je débutai par cinq ou six révérences de petit-maître, accompagnées de leurs plus gracieuses contorsions. Après quoi, je m'approchai d'elle d'un air très-familier, & lui dis, Ma princesse, vous voyez un seigneur qui en a dans l'aîle. Votre image de puis

Vol. To. 260.

bi iller e re

Womite for

che tric dit fen aim plu Hé pla Vo mo me rili les

tra
mi
d'
he
in
re
ave
ave
ne
da
m
pl
te

puis hier s'offre incessamment à mon esprit, & vous avez expulsé de mon cœur une duchesse qui commençoit à y prendre pied. Le triomphe est trop glorieux pour moi, répondit-elle, en ôtant son voile; mais je n'en refsens pas une joie pure. Un jeune seigneur aime le changement ; & son cœur est, dit-on; plus difficile à garder que la pistole volante. Hé ma reine! repris-je, laissons-là, s'il vous plait l'avenir. Ne fongeons qu'au présent. Vous êtes belle. Je fuis amoureux. Si mon amour vous est agréable, engageonsnous fans réflexion; embarquons nous comme les matelots, n'envifageons point les périls de la navigation. N'en regardons que les plaifirs.

En achevant ces paroles, je me jettai avec transport aux genoux de ma nymphe & pour mieux imiter les petits-maîtres, je la pressai d'une maniere pétulante de faire mon bonheur. Elle me parut un peu émue de mes instances; mais elle ne crut pas devoir s'y rendre encore; & me repoussant : Arrêtezvous, me dit-elle, vous êtes trop vif , vous avez l'air libertin. J'ai bien peur que vous ne foyez un petit débauché. Fi donc, madame, m'écriai-je, pouvez-vous hair ce qu'aiment les femmes hors du commun ? Il n'y a plus que quelques bourgeoifes qui se révoltent contre la débauche. C'en est trop, reprit-elle, je me rends à une raison si forte. Je vois bien qu'avec vous autres seigneurs les grimaces cont inutiles. Il faut qu'une femme

an fre

ur

vi

ci

ag

CC

n

q

Ca

ſa

de

P

je

m

fc

à

h

je

r

C

C

n

ofisi

fasse la moitié du chemin. Apprenez donc votre victoire, ajouta-t-elle avec une apparence de confusion, comme si sa pudeur eut souffert de cet aveu; vous m'avez inspiré des fentimens que je n'ai jamais eus pour personne, & je n'ai plus besoin que de sçavoir qui vous êtes, pour me déterminer à vous choisir pour mon amant. Je vous crois un jeune seigneur, & même un honnête homme. Cependant je n'en suis point affurée; & quelque prévenue que je sois en votre faveur, je ne veux pas donner ma tendresse à un inconnui, at agomethers.

Je me souvins alors de quelle façon le valet de don Antonio m'avoit dit qu'il sortoit d'un pareil embarras; & voulant à son exemple paffer pour mon maître : Madame, dis-je à ma veuve, je ne me défendrai point de vous apprendre mon nom. Il est assez beau pour mériter d'être avoué. Avez-vous entendu parler de don Mathias de Silva ? Oui, répondit-elle; je vous dirai même que je l'ai vu chez une personne de ma connoissance. Quoique, déja effronté, je fûs un peu troublé de cette réponse. Je me rassurai toutefois dans le moment; & faisant force de génie pour me tirer de-là: Hé bien, mon ange, repris-je, vous connoissez un seigneur ... que ... je connois aussi... Je suis de sa maison, puisqu'il faut vous le dire. Son ayeul épousa la belle sœur d'un oncle de mon pere. Nous fommes, comme vous voyez, afsez proches parens. Je m'appelle don Céfar.

L'esprit

far. Je suis sils unique de l'illustre don Fernand de Ribéra, qui sut tué il y a quinze ans dans une bataille qui se donna sur les frontieres de Portugal. Je vous serois bien un détail de l'action, elle sut diablement vive; mais ce seroit perdre des momens précieux que l'amour veut que j'employe plus

agréablement.

nc

a-

ût

les

er-

oir

us

un

ne.

&

ur,

n-

7a-

oit

x-

ne,

int

Tez

ous

a i

ue

if-

eu

u-

de

on

eur

2-

on

af-

lé-

ar.

Je devins pressant & passionné après ce difcours. Ce qui ne me mena pourtant à rien. Les faveurs que ma déesse me laissa prendre, ne servirent qu'à me faire soupirer après celles qu'elle me refusa. La cruelle regagna son carosse qui l'attendoit à la porte. Je ne laissai pas néanmoins de me retirer très satisfait de ma bonne fortune, bien que je ne fusse pas encore parfaitement heureux. Si, disoisje en moi-même, je n'ai obtenu que des demi-bontes, c'est que ma dame est une personne qualifiée, qui n'a pas cru devoir céder à mes transports dans une premiere entrevue. La fierté de sa naissance a rétardé mon bonheur. Mais il m'est différé que de quelques jours. Il est bien vrai que je me représentai aussi que ce pouvoit être une matoise des plus rafinees vu Cependant j'aimai mieux regarder la chose du bor côté que du mauvais, & je confervai l'avantageuse opinion que j'avois conçue de ma veuve. Nous etions convenus en nous quittant de nous revoir le sur lendemain, & l'espérance de parvenir au comble de mes vœux me donnoit un avant-goût des plaifirs dont je me flattois,

cipine

L'esprit plein des plus riantes images, ie me rendis chez mon barbier. Je changeai d'habit & j'allai joindre mon maître dans un tripot où je sçavois qu'il étoit. Je le trouvai engagé au jeu, & je m'apperçus qu'il gagnoit : car il ne ressembloit pas à ces joueurs froids qui s'enrichissent ou se ruinent sans changer de visage. Il étoit railleur & infolent dans la prospérité & fort bourre dans la manvaile fortune. Il fortit fort gai du tripot, & prit le chemin du théâtre du Prince. Je le suivis jusqu'à la porte de la comédie. Là me mettant un ducat dans la main: Tiens, Gil Blas, me dit-il, puisque j'ai gagné aujourd'hui, je veux que tu t'en ressentes. Va te divertir avec tes camarades, & viens me prendre à minuit chez Arfenie, où je dois souper avec don Alexo Segiar. A ces mots, il rentra & je demeurai à rêver avec qui je pourrois dépenser mon ducat, selon l'intention du fondateur. Je ne rêvai pas long-tems. Clarin valet de don Alexo fe présenta tout à comp devant moi. Je le menai au premier cabaret, & nous nous y amusames jusqu'à minuit. Delà nous nous rendîmes à la maison d'Arsenie où Clarin avoit ordre aussi de se trouver. Un petit laquais nous ouvrit la porte & nous fit entrer dans une falle baffe, où la femme de chambre d'Arfenie & celle de Florimonde rioient à gorge déployée en s'entretenant enfemble, tandis que leurs maîtreffes étoient on haut avec nos maîtres. and com kumy som to

L'arrivée

àd

die

me

rece

je c

rut

mai

l'au

ne

que

tira

con

&

dor

rav

qui

qui

fen

equ

qui

cha

Ag

que

acl

COL

mi en je .

eai

un

vai

g-

113

ms

fo-

la

ot,

le

me

Gil

ď.

di-

m-

er

n-

Dis

n-

in

up

et,

0-

ne

In

fit

de

de

n-

CE

ée

L'arrivée de deux vivans qui venoient de bien souper ne pouvoit pas être désagréables à des soubrettes, & à des soubrettes de comédiennes encore; mais quel fut mon étonnement, lorsque dans une de ces suivantes je reconnus ma veuve, mon adorable veuve, que je croyois comtesse ou marquise. Elle ne parut pas moins étonnée de voir son cher don César de Ribéra changé en valet de petitmaître. Nous nous regardâmes toutefois l'un l'autre sans nous déconcerter. Il nous prit même à tous deux une envie de rire que nous ne pûmes nous empêcher de satisfaire. Après quoi Laure, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, me tirant à part, tandis que Clarin parloit à sa compagne, me tendit gracieusement la main & me dit tout bas: Touchez-là, seigneur don César; au lieu de nous faire des reproches réciproques, faisons-nous des complimens, mon ami. Vous avez fait votre rôle à ravir, & je ne me suis point mal non plus acquittée du mien. Qu'en dites-vous? Avouez que vous m'avez prise pour une de ces jolies femmes de qualité, qui se plaisent à faire des equippées. Il est vrai, lui répondis-je; mais qui que vons soyez, ma reine, je n'ai point changé de sentiment en changeant de forme, Agréez, de grace, mes services, & permettez que le valet de chambre de don Mathias acheve ce que don César a si heureusement commencé. Va, reprit-elle, je t'aime encore mieux dans ton naturel qu'autrement. Tu es C'est la en homme ce que je suis en semme. plus Tome I.

plus grande louange que je puisse te donner. le te reçois au nombre de mes adorateurs. Nous n'avons plus besoin du ministere de la vieille. Tu peux venir ici me voir librement. Nous autres dames de théâtre, nom vivons sans contrainte & pêle mêle avec les hommes. Je conviens qu'il y paroit quelquefois; mais le public en rit, & nous sommes faites, comme tu fçais, pour le divertir.

Nous en demeurâmes-là, parce que nous n'étions pas seuls. La conversation devint générale, vive, enjouée & pleine d'équivoques claires. Chacun y mit du sien. La suivante d'Arsenie sur-tout, mon aimable Laure brilla fort & fit paroître beaucoup plus d'esprit que de vertu. D'un autre côté nos maîtres & les comédiennes pouffoient fouvent de longs éclats de rire que nous entendions. Ce qui suppose que leur entretien étoit aussi raisonnable que le notre. Si l'on eut écrit toutes les belles choses qui se dirent chez Arfenie, on en aufoit, je crois, composé un livre très-instructif pour la jeunesse. Cependant l'heure de la retraite, c'est-à-dire le jour arriva, il fallut se séparer. Clarin suivit don Alexo, & je me retirai avec don Mathias.

midery dans ton nameral of duringment. I were A REDine ce que je jans en femme. C'ent van .Parav

D

eulg-

วบระบบระบบ ชนอก

Variation of the state of the

onner.

Meurs. de la libre-

none

ec les

queliom-

ertir.

nous

evint

uivo-

able

coup

CÔté

pient

en-

ttre-

ri se

ois,

ieu-

lite,

per.

vec

Si

La

PERFERENCE FRANKLES

CHAPLTRE VI.

De l'entretien de quelques seigneurs sur les comédiens de la troupe du prince.

E jour-là mon maître à son levé recut un billet de don Alexo Segiar, qui lui mandoit de se rendre chez lui. Nous y allâmes, & nous trouvâmes avec lui le marquis de Zénete & un autre jeune seigneur de bonne mine que je n'avois jamais vu : Don Mathias, dit Segiar à mon patron, en lui préfentant ce cavalier que je ne connoissois point, vous voyez don Pompeyo de Castro mon parent. Il est presque des son enfance à la cour de Pologne. Il arriva hier au soir à Madrid, & il s'en retourne des demain à Warlovie. Il n'a que cette journée à me donner. Je veux profiter d'un tems fi précieux, & j'ai cru que pour le lui faire trouver agréable, j'avois besoin de vous & du marquis de Zénete. Là-dessus mon maître & le parent de don Alexo s'embrafferent & se firent l'un à l'autre force complimens. Je fus trèsfatisfait de ce que dit don Pompéyo. Il me parut avoir l'esprit solide & délié. amo I nob-

On dîna chez Segiar, & ces feigneurs après le repas jouerent pour s'amuser jusqu'à l'heure de la comédie. Alors ils allerent tons ensemble au théâtre du Prince voir re-Pompeyo.

Pen

bau

pré

par

je 1

CO

le

pa

q

8

P

e

-010

présenter une tragédie nouvelle qui avoit pour ritre : La reine de Carthage. La piece finie, ils revinrent souper au même endroit où ils avoient dîné, & leur conversation roula d'abord sur le poëme qu'ils venoient d'entendre: ensuite sur les acteurs. Pour l'ouvrage, s'é. cria don Mathias, je l'estime peu. J'y trouve Enée encore plus fade que dans l'Enéide; mais il faut convenir que la piece a été jouée divinement. Qu'en pense le seigneur Pompéyo? Il n'est pas, ce me semble, de mon fentiment. Messieurs, dit ce cavalier, en soûriant, je vous ai vu tantôt si charmé de vos acteurs & particulierement de vos actrices, que je n'oserois vous avouer que j'en ai jugé tout autrement que vous. C'est fort bien fait, interrompit don Alexo en plaisantant, vos cenfures feroient ici fort mal reçues. Respectez nos actrices devant les trompettes de leur réputation. Nous buyons tous les jours avec elles; nous les garantissons parfaites. Nous en donnerons si l'on veut des certificats. le n'en doute point; lui répondit fon parent; vous en donneriez même de leurs vie & mœurs, tant vous me paroissez amis. Nos comédiennes Polonoises, dit en riant le marquis de Zénete, sont sans doute beaucoup meilleures. Oui certainement, repliqua don Pompéyo, elles valent mieux. Il y en a du moins quelques unes qui n'ont pas le

moindre défaut. Celles là, reprit le marquis, peuvent compter sur vos certificats. Je n'ai point de liaison avec elles, repartit don

Pompéyo.

pour

finie.

ù ils

dre:

s'é.

uve

de;

uée

om-

non

oû-

VOS

lue

THE

n

n-

ez

é

ec

15

0

.

ŧ

Pompéyo. Je ne suis point de leurs débauches. Je puis juger de leur mérite sans prévention. En bonne foi, poursuivit-il, croyez-vous avoir une troupe excellente? Non parbleu, dit le marquis, je ne le crois pas, & ie ne veux défendre qu'un très-petit nombre d'acteurs. J'abandonne tout le refte. Ne conviendrez-vous pas que l'actrice qui a joué le rôle de Didon est admirable? N'a t-elle pas représenté cette reine avec toute la noblesse & tout l'agrément convenable à l'idée que nous en ayons? Et n'avez-vous pas admiré avec quel art elle attache un spectateur, & lui fait sentir les mouvemens de toutes les passions qu'elle exprime : On peut dire qu'elle est consommée dans les rafinemens de la déclamation. Je demeure d'accord, dit Pompéyo, qu'elle sçait émouvoir & toucher: jamais comédienne n'eut plus d'entrailles, & c'est une belle réprésentation. Mais ce n'est point une actrice sans défaut. Deux ou trois choses m'ont choqué dans son jeu. Veut-elle marquer de la surprise i elle route les yeux d'une maniere outrée; ce qui sied mal à une princesse. Ajoutez à cela qu'en groffissant le fon de sa voix, qui est naturellement doux, elle en corrompt la douceur, & forme un creux assez désagréable. D'ailleurs, il m'a semblé dans plus d'un endroit de la piece, qu'on pouvoit la soupçonner de ne pas trop entendre ce qu'elle disoit. J'aime mieux pourtant croire qu'elle étoit distraite, que de l'accuser de manquer d'intelligence. A ce Z 3

ul

tu

A ce que je vois, dit alors don Mathias an censeur, vous ne feriez pas homme à faire des yers à la louange de nos comédiennes? Pardonnez-moi, répondit don Pompéyo. le découvre beaucoup de talent au travers de leurs défauts. Je vous dirai même que je fuis enchanté de l'actrice qui a fait la fuivante dans les intermedes. Le beau naturel! avec quelle grace elle occupe la scene! A-t-elle quelque bon mot à débiter : elle l'affaisonne d'un souris malin & plein de charmes qui lui donne un nouveau prix. On pourroit lui reprocher qu'elle se livre quelquefois un peu trop à son feu & passe les bornes d'une honnête hardiesse; mais il ne faut pas être si sévere. Je voudrois seulement qu'elle se corrigeat d'une mauvaise habitude. Souvent au milieu d'une scene, dans un endroit férieux elle interrompt tout à coup l'action, pour céder à une folle envie de rire qui lui prend. Vous me direz que le parterre l'applaudit dans ces momens mêmes. Cela est heureux.

Eh que pensez-vous des hommes, interrompit le marquis? Vous devez tirer sur eux à cartouches, puisque vous n'épargnez pas les semmes. Non, dit Pompéyo, j'ai trouvé quelques jeunes acteurs qui promettent, & je suis surtout assez content de ce gros comédien qui a joué le rôle de premier ministre de Didon. Il récite très-naturellement, & c'est ainsi qu'on déclame en Pologne. Si vous êtes satisfait de ceux là, dit Segiar, tire

28 ?

Je

de

je

ui-

tu-

ne!

fle

de

On

el-

les

ne

le-

ia-

ITIS

vie

ue

ns

r-

X

as vé

&

0-

rè

&

Si

F,

15

vous devez être charmé de celui qui a fait le personnage d'Enée. Ne vous a-t-il pas paru un grand comédien? un acteur original? Fort original, répondit le censeur; il a des tons qui lui sont particuliers, & il en a de bien aigus. Presque toujours hors de la nature, il précipite les paroles qui renferment le sentiment, & appuye sur les autres. H fait même des éclats sur des conjonctions. Il m'a fort diverti, & particulierement lorfqu'il exprimoit à son confident la violence qu'il se faisoit d'abandonner sa princesse. On ne sçauroit témoigner de la douleur plus comiquement. Tout beau, cousin, repliqua don Alexo, tu nous ferois croire à la fin qu'on n'est pas de trop bon goût à la cour de Pologne. Sçais-tu bien que l'acteur dont nous parlons est un sujet rare ? N'as-tu pas entendu les battemens de mains qu'il a excités. Cela prouve qu'il n'est pas si mauvais. Cela ne prouve rien, repartit don Pompéyo. Meslieurs, ajouta-t-il, laissons-là, je vous prie, les applaudissemens du parterre. Il en donne souvent aux acteurs fort mal à propos. Il applaudit même plus rarement au vrai mérite qu'au faux, comme Phédre nous l'apprend par une fable ingénieuse. Permettez-moi de vous la rapporter. La voici.

Tout le peuple d'une ville, s'étoit assemblé dans une grande place, pour voir jouer des pantomimes. Parmi ces acteurs, il y en avoit un qu'on applaudissoit à chaque mo-

ment

ment. Ce bouffon fur la fin du jeu voulut fermer le théâtre par un spectacle nouveau. Il parut seul fur la scene, se baissa, se couvrit la tête de son manteau, & se mit à contrefaire le cri d'un cochon de lait. Il s'en acquitta de maniere, qu'en s'imagina qu'il en avoit un véritablement sous ses habits. On lui cria de secouer son manteau & sa robe; ce qu'il fit. Et comme il ne se trouva rien dessous, les applaudissemens se renouvellerent avec plus de fureur dans l'affemblée. Un paylan qui étoit du nombre des spectateurs, fut choqué de ces témoignages d'admiration. Messieurs, s'écria-t-il, vous avez tort d'être charmé de ce bouffon. Il n'est pas si bon acteur que vous le croyez. Je sçais mieux faire que lui le cochon de lait; & fi vous en doutez, vous n'avez qu'à revenir ici demain à la même heure. Le peuple prévenu en faveur du pantomime, se rassembla le jour suivant en plus grand nombre, & plutôt pour fisser le paysan, que pour voir ce qu'il scavoit faire. Les deux rivaux parurent fur le théâtre. Le bouffon commença, & fut encore plus applaudi que le jour précédent. Alors le villageois s'étant baissé à son tour & enveloppé de son manteau, tira l'oreille à un véritable cochon qu'il tenoit fous fon bras, & lui fit pousser des cris percans. Cependant l'affiltance ne laissa pas de donner le prix au pantomime, & chargea de huges le payfan, qui montrant tout à coup le cochon de lait aux spectateurs: Messieurs, lut

10,

n-

en

'il

ts.

As As

mr

es

105

a-II

Z.

t:

8-

le

1

&

ir

1-

9-

11

12

it

rle

e

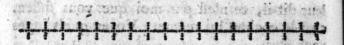
5,

r

leur dit-il, ce n'est pas moi que vous sissez, c'est le cochon lui même. Voyez quels juges vous êtes.

Cousin, dit don Alexo, ta fable est un peu vive. Néanmoins malgré ton cochon de lait nous n'en démordrons pas. Changeons de matiere, poursuivit-il, celle-ci m'ennuye. Tu pars donc demain, quelque envie que j'aye de te posséder plus long-tems? Je voudrois, répondit son parent, pouvoir faire ici un plus long séjour, mais je ne le puis. Je vous l'ai déja dit, je suis venu à la cour d'Espagne pour une affaire d'état. Je parlai hier en arrivant au premier ministre. Je dois le voir encore demain matin, & je partirai un moment après pour m'en retourner à Warfovie. Te voilà devenu Polonois, repliqua Segiar, & felon toutes les apparences, tu ne reviendras point demeurer à Madrid. Je crois que non, repartit don Pompéyo; j'ai le bonheur d'être aimé du roi de Pologne. J'ai beaucoup d'agrément à fa cour. Quelque bonté pourtant qu'il ait pour moi, croiriez-vous que j'ai été sur le point de sortir de ses états? Hé par quelle aventure, dit le marquis? Contez-nous cela, je vous prie: Très-volontiers, répondit don Pompéyo; & c'est en même tems mon histoire dont je vais vous faire le récite vous mon ab ¿copa me a

L jaar, que je mo delingenée dans une accirle dans une accirle de teutaccirrir destances y se dans un accipat de teutrence de mon adreile. A larique comble d'ap--AHB



CHAPITRE VII.

Histoire de don Pompéyo de Castro.

ON Alexo, poursuivit-il, scait qu'au fortir de mon enfance, je voulus prendre le parti des armes, & que voyant notre pays tranquile, j'allai en Pologne, à qui les Turcs venoient alors de déclarer la guerre. Je me sis présenter au roi, qui me donna de l'emploi dans son armée. J'étois un cadet des moins riches d'Espagne. Ce qui mumposoit la nécessité de me signaler par des exploits qui m'attiraffent l'attention du general. Je fis fi bien mon devoir qu'après une affez longue guerre la paix ayant été faite, le roi fur les bons témoignages que les officiers généraux lui rendirent de moi, me gratifia d'une pension considérable. Sensible à la générofité de ce monarque, je ne perdois pas une occasion de lui en témoigner ma réconnoissance par mon assiduité. J'étois devant lui à toutes les heures où il est permis de le présenter à ses regards. Par cette conduite, je me sis insensiblement aimer de ce prince, & j'en reçus de nouveaux bienfaits.

Un jour que je me distinguai dans une course de bague, & dans un combat de taureaux qui la précéda, toute la cour loua ma force & mon adresse; & lorsque comblé d'applaudissemens,

plaudissemens, je fus de retour chez moi, j'y trouvai un billet par lequel on me mandoit qu'une dame, dont la conquête devoit plus me flatter que tout l'honnear que je m'étois acquis ce jour-là, souhaitoit de m'entretenir, & que je n'avois, à l'entrée de la nuit, qu'à me rendre à certain lieu qu'on me marquoit. Cette lettre me sit plus de plaisir que toutes les louanges qu'on m'avoit données. & je m'imaginai que la personne qui m'écrivoit, devoit être une femme de la premiere qualité. Vous jugez bien que je volai au rendez-vous. Une vieille qui m'y attendoit pour me servir de guide, m'introduisit par une petite porte du jardin dans une grande maison, & m'enferma dans un riche cabinet. en me difant : Demeurez-ici. Je vais avertir ma maîtresse de votre arrivée. l'appercus bien des choses précieuses dans ce cabinet, qu'éclairoit une grande quantité de bougies; mais je n'en considérai la magnificence, que pour me confirmer dans l'opinion que j'avois déja conçue de la noblesse de la dame. Si tout ce que je voyois sembloit m'affurer que ce ne pouvoit être qu'une perfonne du premier rang, quand elle parut, elle acheva de me le persuader, par son air noble & majestueux. Cependant ce n'étoit pas ce que je pensois.

n-

ui

re. de

det

m-

né-

le

ers fig

la

38

mt

te,

DE,

inc

m-

ma ip-

ns,

DORREOT

Seigneur cavalier, me dit-elle, après la démarche que je fais en votre faveur, il feroit inutile de vouloir vous cacher que j'ai de tendres sentimens pour vous. Le mérite que

TON

vous avez fait paroître aujourd'hui devant toute la cour, ne me les a point inspirés. Il en précipite seulement le témoignage. le vous ai vu plus d'une fois. Je me suis informée de vous, & le bien qu'on m'en a dit, m'a déterminée à suivre mon penchant. Ne croyez-pas, poursuivit-elle, avoir fait la conquête d'une altesse. Je ne suis que la veuve d'un simple officier des gardes du roi : mais ce qui rend votre victoire glorieuse, c'est la préférence que je vous donne sur un des plus grands seigneurs du royaume. Le prince de Radzivil m'aime, & n'épargne rien pour me plaire. Il n'y peut toutefois reuffir, & je ne souffre ses empressemens que par vanité.

ter

la

qu

m

né

di

fo

1e

P

la

Quoique je visse bien, à ce discours, que j'avois affaire à une coquette, je ne laissai pas de scavoir bon gré de cette aventure à mon étoile. Dona Hortensia, c'est ainsi que se nommoit la dame, étoit encore dans sa premiere jeunesse, & fa beaute m'eblouit. De plus, on m'offroit la possession d'un cœur qui se refusoit aux soins d'un prince. Quel triomphe pour un cavalier Espagnol! le me prosternai aux pieds d'Hortense, pour la remercier de ses bontés. Je lui dis tout ce qu'un homme galant pouvoit lui dire, & elle eut lieu d'être satisfaite des transports de reconnoissance que je fis éclater. Aust nous séparames-nous tous deux les meilleurs amis du monde, après être convenus que nous nous verrions tous les soirs, que le prince ne rous pourroit

pourroit venir chez elle. Ce qu'on promit de me faire sçavoir très-exactement. On n'y manqua pas, & je devins enfin l'adorateur de cette nouvelle Venus.

S.

c

1-

t,

1-

e is

a

28

.

1

r,

r

9

13

ì

e

T.

Mais les plaisirs de la vie ne sont pas d'éternelle durée. Quelques mesures que prît la dame pour dérober la connoissance de notre commerce à mon rival, il ne laissa pas d'apprendre tout ce qu'il nous importoit fort qu'il ignorât. Une servante mécontente le mit au fait. Ce seigneur naturellement généreux, mais fier, jaloux & violent, fut indigné de mon audace. La colere & la jalousie lui troublerent l'esprit; & ne consultant que sa sureur, il résolut de se venger de moi d'une maniere infame. Une nuit que j'étois chez Hortense, il vint m'attendre à la petite porte du jardin avec tous ses valets armés de bâtons. Dès que je fortis, il me fit saisir par ces misérables, & leur ordonna de m'assommer. Frappez, leur dit-il, que le témeraire périsse fous vos coups. C'est ainsi que je veux punir fon infolence. Il n'eut pas achevé ces paroles, que ces gens m'assaillirent tous ensemble & me donnerent tant de coups de bâtons, qu'ils m'étendirent for la place. Après quoi ils se retirent avec leur maître, pour qui cette cruelle exécution avoit été un spectacle bien doux. Je demeurai le reste de la nuit dans l'état où ils m'avoient mis. la pointe du jour, il passa près de moi quela ques personnes, qui s'appercevant que je respirois encore, eurent la charité de me por-Tome I.

pe

pai

do

no

de

Le

of

fç

F

av

Ve

ef

tr

d

m

p

e

ter chez un chirurgien. Par bonheur mes blessures ne se trouverent pas mortelles, & je tombai entre les mains d'un habile homme, qui me guérit en deux mois parsaitement. Au bout de ce tems-là, je reparus à la cour & repris mes premieres brisées, excepté que je ne retournai plus chez Hortense, qui de son côté ne sit aucune démarche pour me revoir, parce que le prince, à ce prix-là, sui avoit

pardonné fon infidélité.

Comme mon aventure n'étoit ignorée de personne, & que je ne passois pas pour un lâche, tout le monde s'étonnoit de me voir auffi tranquile, que fi je n'euffe pas reçu un affront. Car je ne disois pas ce que je penfois, & je femblois n'avoir aucun ressentiment. On ne scavoit que s'imaginer de ma fausse insensibilité. Les uns croyoient que malgre mon courage, le rang de l'offenseur me tenoit en respect & m'obligeoit à devorer l'offense; les autres, avec plus de raison se déhoient de mon filence, & regardoient comme un calme trompeur la fituation paifible où je paroissois être. Le roi jugea, comme ces derniers, que je n'étois pas homme à laisser un outrage impuni, & que je ne manquerois pas de me venger, fi-tôt que j'en trouverois une occasion favorable. Pour Cavoir s'il devinoit ma pensée, il me sit un jour entrer dans son cabinet où il me dit : Don Pompéyo, je sçais l'accident qui vous est arrivé, & je suis surpris, je l'avoue, de votre tranquilité. Vous diffimulez certaine ment.

THE3

& je

me,

An

t re-

cô-

oir.

voit

de

un

voit

un

en-

ıtı-

ma

que

eur

rer

fe

m-

ble

me

n-

en

ur

un

t:

113

de

e-

t-

ment. Sire, lui repondis-je, j'ignore qui peut être l'offenseur. J'ai été attaqué la nuit par des gens inconnus. C'est un malheur dont il faut bien que je me console. Non, non, repliqua le roi; je ne suis point la dupe de ce discours peu sincere. On m'a tout dit. Le prince de Radzivil vous a mortellement offensé. Vous êtes noble & Castillan. Je, sçais à quoi ces deux qualités vous engagent. Vous avez formé la résolution de vous venger. Faites-moi considence du parti que vous avez pris. Je le veux. Ne craignez point de vous repentir de m'avoir consé votre secret.

Puisque votre Majesté me l'ordonne, lui repartis-je, il fapt donc que je lui découvre mes fentimens. Qui, seigneur, je songe à tirer vengeance de l'affront qu'on m'a fait. homme qui porce un nom pareil au mien en est comptable à sa race. Vous sçavez l'indigne traitement que j'ai reçu, & je me propose d'assassiner le prince pour me venger d'une maniere qui réponde à l'offense. Je lui plongerai un poignard dans le fein, on lui casserai la tête d'un coup de pistolet, & me sauverai, si je puis, en Espagne. Voilà quel est mon dessein. Il est violent, dit le rois néanmoins je ne scaurois le condamner, après, le cruel outrage que Radzivil vous a fait, Il est digne du châtiment que vous lui reservez. Mais n'executez pas fi-tôt votre entreprise. Laiffez-moi chercher un tempérament pour vons accommoder tous deux. Ah! feigneur, m'ecriai-je avec chagrin, pourquoi m'avez-Pompevo

vous obligé de vous révéler mon secret? Quel tempérament peut. . . Si je n'en trouve pas qui vous satisfasse, interrompit-il, vous pourrez faire ce que vous avez résolu. Je ne prétends point abuser de la considence que vous m'avez saite. Je ne trahirai point votre honneur. Soyez sans inquiétude là-dessus.

b

r

J'étois affez en peine de sçavoir par quel moyen le roi prétendoit terminer cette affaire à l'amiable. Voici comme il s'y prit. Il entretint en particulier mon rival : Prince, lui-dit-il, vouz avez offensé don Pompéyo de Castro. Vous n'ignorez pas que c'est un homme d'une naissance illustre, un cavalier que j'aime, & qui m'a bien servi. Vous lui devez une fatisfaction. Je ne suis pas d'humeur à la lui refuser, répondit le prince; s'il se plaint de mon emportement, je suis prêt à lui en faire raison par la voie des armes. Il faut une autre réparation, reprit le roi. Un gentilhomme Espagnol entend trop bien le point d'honneur, pour vouloir se battre noblement avec un lâche assassin. Je ne puis vous appeller autrement, & vous ne sçauriez expier l'indignité de votre action, qu'en présentant vous même un bâton à votre ennemi, & qu'en vous offrant à ses coups. O ciel, s'écria mon rival! quoi, fire, vous voulez qu'un homme de mon rang s'abaisse? qu'il s'humilie devant un simple cavalier & qu'il en reçoive même des coups de bâton ? Non, repartit le monarque, j'obligerai don Pompéya

Pompéyo à me promettre qu'il ne vous frappera point. Demandez-lui seulement pardon de votre violence, en lui présentant un bâton. C'est tout ce que j'exige de vous. Et c'est trop attendre de moi, sire, interrompit brusquement Radzivil. J'aime mieux demeurer exposé aux traits cachés que son ressentiment me prépare. Vos jours me sont chers, dit le roi, & je voudrois que cette affaire n'est point de mauvaises suites. Pour la siuir avec moins de désagrément pour vous, je serai seul témoin de cette satisfaction que je vous or-

donne de faire à l'Espagnol.

et ?

'en

-il.

olu. nce

int

là-

uel

ire

11

68.

de

un

ier

lui

ıu-

e;

uis

ar-

le

op

t-

ne

ne

n,

re

S.

13

1

80

1

n.

a

Le roi eut besoin de tout son pouvoir qu'il avoit sur le prince, pour obtenir de lui qu'il fit une démarche si mortifiante, Ce monarque pourtant en vint à bout. Ensuite il m'envoya chercher. Il me conta l'entretien qu'il venoit d'avoir avec mon ennemi, & me demanda si je serois content de la reparation dont ils étoient convenus tous deux. Je répondis qu'oui, & je donnai ma parole, que bien loin de frapper l'offenseur, je ne prendrois pas même le bâton qu'il me présente-Cela étant réglé de cette sorte, le prince & moi nous nous trouvâmes un jour chez le roi, qui s'enferma dans son cabinet avec nous, Allons, dit-il à Radzivil, reconneissez votre faute, & méritez qu'on vous la pardonne. Alors mon ennemi me fit des excuses, & me presenta un bâton qu'il avoit à la main. Don Pompéyo, me dit le monarque en ce moment, prenez ce bâton, & Aa3 que que ma présence ne vous empêche pas de satisfaire votre honneur outragé. Je vous rends la parole que vous m'avez donnée de ne point frapper votre ennemi. Non, seigneur, lui répondis-je, il suffit qu'il se mette en état de recevoir des coups de bâton. Un Espagnol offense n'en demande pas davantage. Hé bien, reprit le roi, puisque vous êtes content de cette satisfaction, vous pouvez présentement tous deux suivre la franchise d'un procédé régulier. Mesurez vos épées pour terminer noblement votre querelle. C'est ce que je désire avec ardeur, s'écria le prince d'un ton brusque, & cela seul est capable de me consoler de la honteuse démarche que je viens de faire.

A ces mots, il fortit plein de rage & de confusion; & deux heures après, il m'envoya dire qu'il m'attendoit dans un endroit écarté. Je m'y rendis, & je trouvai ce seigneur difpose à se bien battre. Il n'avoit pas quarante cinq ans. Il ne manquoit ni de courage ni d'adresse. On peut dire que la partie étoit égale entre nous. Venez, don Pompéyo, me dit-il, finissons ici notre différend. Nous devons l'un & l'autre être en fureur, vous du traitement que je vous ai fait, & moi de vous en avoir demandé pardon. 'En achevant ces paroles, il mit si brusquement l'épée à la main, que je n'eûs pas le tems de lui répondre. Il me poussa d'abord très-vivement: mais j'eûs le bonheur de parer tous les coups qu'il me porta. Je le poussai à mon tour. le a-

ds

nt

lui de

lor

Hé

ent

te-

10-

er-

ce

de

de

ya té.

lif-

12-

ar-

mnd.

ur.

ioi

oée

ré-

t:

ps it.

Je

Je sentis que j'avois affaire à un homme, qui sçavoit aussi bien se désendre, qu'attaquer; & je ne sçais ce qu'il en seroit arrivé, s'il n'eût pas fait un saux pas en reculant, & ne sût tombé à la renverse. Je m'arrêtai aussitôt, & dis au prince. Resevez vous. Pourquoi m'épargner, répondit-il? Votre pitié me fait injure. Je ne veux point, lui repliquai-je, prositer de votre malheur. Je serois tort à ma gloire. Encore une sois relevez-

yous, & continuons notre combat. 21 711210

Don Pompéyo, dit-il en se relevant, après ce trait de générosité, l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Que diroit-on de moi, si je vous percois le cœur ? le passerois pour un lâche, d'avoir arraché la vie à un homme qui me la pouvoit oter. Je ne puis donc plus m'armer contre vos jours, & je sens que la reconnoissance fair succéder de doux transports aux mouvemens furieux qui m'agitoient. Don Pompéyo, continuat-il, cessons de nous hair l'un l'autre. Passons même plus avant. Soyons amis. Ah! feigneur, m'écriai-je! j'accepte avec joie une proposition si agréable. Je vous voue une amitié fincere; & pour commencer à vous en donner des marques, je vous promets de ne plus remettre le pied chez Dona Hortenfia, quand elle voudroit me revoir. C'est moi, dit-il, qui vous cede cette dame. Il est plus juste que je vous l'abandonne, puisqu'esse a naturellement de l'inclination pour vous. Non, non, interrompis-je, vous l'aimez. Les bontes tés qu'elle auroit pour moi, pourroient vous faire de la peine. Je les facrifie à votre repos. Ah! trop généreux Castillan, reprit Radzivil, en me serrant entre ses hras, vos sentimens me charment. Qu'ils produisent de remords dans mon ame! Avec quelle douleur, avec quelle honte je me rappelle l'outrage que vous avez reçu. La satisfaction que je vous en ai faite dans la chambre du roi, me paroît trop légere en ce moment. Je veux mieux réparer cette injure; & pour en essacer entierement l'infamie, je vous offre une de mes nièces, donc je puis disposer. C'est une riche héritiere, qui n'a pas quinze ans, &

qui est encore plus belle que jeune.

Je fis là-dessus au prince tous les complimens que l'honneur d'entrer dans son alliance me put inspirer, & j'épousai sa niéce peu de jours après. Toute la cour félicita ce seigneur d'avoir fait la fortune d'un cavalier qu'il avoit couvert d'ignominie, & mes amis se rejouirent avec moi de l'heureux dénouement d'une aventure qui devoit avoir une plus triste sin. Depuis ce tems, messeurs, je vis agréablement à Warsovie. Je suis aimé de mon épouse, & j'en suis encore amoureux. Le prince Radzivil me donne tous les jours de nouveaux témoignages d'amitié, & j'ose me vanter d'être assez bien dans l'esprit du roi de Pologne. L'importance du voyage que je sais par son ordre à Madrid, m'assure de son estime.

MS C-

it

03

nt

1-

12-

ie

X

2-

ne

At

i-

ce

le

ır

įt

-

e

1.

-

,

e

X

n

anishes now har law.



CHAPITRE VIII.

Quel accident obligea Gil Blas à chercher une nouvelle condition.

Elle fut l'histoire que don Pompéyo raconta, & que nous entendîmes le valet de don Alexo & moi, bien qu'on eût pris la précaution de nous renvoyer avant qu'il en commençat le récit. Au lieu de nous retirer, nous nous étions arrêtés à la porte que nous avions laissée entr'ouverte, & d -là nous n'en avions pas perdue un mot. Après cela, ces seigneurs continuerent de boire : mais ils ne pousserent pas la débauche jusqu'au jour, attendu que don Pompéyo, qui devoit parler le matin au premier ministre, étoit bien aise auparavant de se reposer un peu. Le marquis de Zénete, & mon maître embrasserent ce cavalier, lui dirent adieu, & le laisserent avec fon parent.

Nous nous conchâmes pour le coup avant le lever de l'aurore, & don Mathias à son réveil me chargea d'un nouvel emploi. Gil Blas, me dit il, prends du papier & de l'encre pour écrire deux ou trois lettres que je veux te dicter. Je te fais mon sécretaire. Bon, dis-je, en moi-même, surcroît de fonctions. Comme laquais, je suis mon maitre partout; comme valet de chambre, je l'habille.

l'habille, & j'écrirai sous lui comme sécretaire. Le ciel en soit loué. Je vais comme la triple Hécate faire trois personnages différens. To ne sçais pas, continua-t il, quel est mon dessein. Le voici. Mais sois discret. Il y va de ta vie. Comme je trouve quelquefois des gens qui me vantent leurs bonnes fortunes, je veux pour leur damer le pion, avoir dans mes poches de fausses lettres de femmes, que je leur lirai. Cela me divertira pour un moment, & plus heureux que ceux de mes pareils, qui ne font des conquêtes que pour avoir le plaisir de les publier, j'en publierai que je m'aurai pas eu la peine de faire. Mais, ajouta-t-il, deguise ton écriture, de maniere que les billets ne paroissent pas tous d'une même main.

Je pris donc du papier, une plume & de l'encre, & je me mis en devoir d'obeir à don Mathias, qui me dicta d'abord un poulet dans ces termes: Vous ne vous étes point trouvé au rendez-vous. Ab! don Mathias, que direz-vous pour vous justifier? Quelle étoit mon enreur l'es que vous me punisser bien d'avoir eu la vanité de croire que tous les amusemens, Es toutes les affaires du monde deveient étder au plaisser de voir Dona Clara de Mendoce. Après ce hillet, il m'en sit écrire un autre, comme d'une semme qui lui sacrissoit un prince; & un autre ensin, par lequel une dame lui mandoit, que si elle étoit assurée qu'il sût discret, elle seroit avec dui le voyage de Cythère. Il ne se contentoit pas

S

.

S

e

-

e

X

28

2

8

3

28

a

t

å

4

B

de me dicter de si belles lettres, il m'obsigeoit de mettre au bas des noms de personnes qualissées. Je ne pus m'empêcher de
lui témoigner que je trouvois cela très-délicat: mais il me pria de ne lui donner des
avis, que lorsqu'il m'en demanderoit. Je
sus obligé de me taire, & d'expédier ses
commandemens. Cela fait, il se leva, & je
l'aidai à s'habiller. Il mit les lettres dans
ses poches. Il sortit ensuite. Je le suivis, &
nous allames diner chez don Juan de Moncade, qui régaloit ce jour-là cinq ou six cavaliers de ses amis.

On y fit grand'chere, & la joie, qui est le meilleur affaisonnement des feltins, regna dans le repas. Tous les convives contribuerent à égayer la conversation; les uns par des plaifanteries. & les autres en racontant des histoires, dont ils se disoient les héros. Mon maître ne perdit pas une fi belle occasion de faire valoir les lettres qu'il m'avoit fait écrire. Il les lut à haute voix. & d'un air si impofant, qu'à l'exception de fon fééretaire, tout le monde peut-être en fut la dupe. Parmi les cavaliers devant qui se faisoit effrontément cotte lecture, il y en appit un qu'on appelleit den Lope de Velafen de Celulicit honrme fort grave, au lieu de le réjouir comme les autres des prétendres bonhes fortunes du lecteur, lui demanda froidement fi la conquôte de dona Clara lui avolt couté beau-coup. Moins que rien, lui répondit don Mathias. Bile a fait toutes les avances. Elle

fou

Je ref

vif

ai

ro

m

ne

de

ur

no

lu

pa

b

be

jo

jo

m

h

n

q

e

n

me voit à la promenade. Je lui plais. On me suit par son ordre. On apprend qui je suis. Elle m'écrit, & me donne rendezvous chez elle à une heure de la nuit, où tout reposoit dans sa maison. Je m'y trouvai. On m'introdussit dans son appartement... Je suis trop discret pour vous dire le reste.

A ce recit laconique, le seigneur de Velasco fit paroître une grande altération sur son visage. Il ne fut pas difficile de s'appercevoir de l'intérêt qu'il prenoit à la dame en question. Tous ces billets, dit-il à mon maître, en le regardant d'un œil furieux, sont absolument faux, & fur tout celui que vous vous vantez d'avoir reçu de dona Clara de Mendoce. Il n'y a point en Espagne de fille plus réservée qu'elle. Depuis deux ans un cavalier qui ne yous cede, ni en naissance, ni en mérite personnel, met tout en usage pour s'en faire aimer. A peine en a-t-il obtenu les plus innocentes faveurs: mais il peut se flatter que fi elle étoit capable d'en accorder d'autres, ce ne seroit qu'à lui seul. Hé! qui vous dit le contraire, interrompit don Mathias d'un air railleur ? Je conviens avec vous que c'est une fille très-honnête. De mon côté, je fais un fort honnête garçon. Par conféquent, vous devez être persuadé qu'il ne s'est rien passe entre nous que de très-honnête. Ah l c'en est trop, intercompit don Lope à son tour. Vous êtes un imposteur. Jamais dona Clara ne vous a donné de rendez-vous la nuit. Je ne puis **fouffrir** SEL

soussirir que vous ossez noircir sa réputation. Je suis aussi trop discret pour vous dire le reste. En achevant ces mots, il rompit en visiere à toute la compagnie, & se retira d'un air qui me sit juger que cette affaire pourroit bien avoir de mauvaises suites. Mon maître, qui étoit assez brave pour un seigneur de son caractere, méprisa les menaces de don Lope. Le fat, s'écria-t-il, en saisant un éclat de rire! les chevaliers errans soutenoient la beauté de leurs maîtresses; il veut, lui, soutenir la sagesse de la sienne. Cela mé

paroît encore plus extravagant.

n

e

-

ù

1-

-

e

-

n

ir

f-

e,

)-

18

1-

15

er é+

n

19

10

ce le

ir

18

115

115

118

rir

La retraite de Velasco, à laquelle Moncade avoit en vain voulu s'opposer, ne troubla point la fête. Les cavaliers sans y faire beaucoup d'attention, continuerent de se réjouir, & ne se séparerent qu'à la pointe du jour suivant. Nous nous couchâmes, mon maître & moi, fur les cinq heures du matin. Le sommeil m'accabloit, & je comptois de bien dormir: mais je comptois fans mon hôte, ou plutôt sans notre portier, qui vint me réveiller une heure après, pour me dire qu'il y avoit à la porte un garçon qui me demandoit. Ah! maudit portier, m'écriai je en bâillant, songez-vous que je viens de me mettre au lit tout à l'heure? Dites à ce garcon que je répose, & qu'il revienne tantôt. Il veut, me repliqua-t-il, vous parler en ce moment. Il assure que la chose presse. A ces mots, je me levai. Je mis seulement mon haut-de-chausses & mon pourpoint, & Tome I. ВЬ j'allai j'allai en jurant trouver le garçon qui m'attendoit, Ami, lui dis-je, apprenez-moi s'il vous plait, quelle affaire pressante me procure l'honneur de vous voir de fi grand matin: J'ai, me répondit-il, une lettre à donner en main propre au seigneur don Mathias, & il faut qu'il la life tout présente. ment. Cela est de la derniere conséquence pour lui. Je vous prie de m'introduire dans fa chambre. Comme je crus qu'il s'agissoit d'une affaire importante, je pris la liberté d'aller réveiller mon maître. Pardon, lui dis-je, si j'interromps votre repos; mais l'importance.... Que me veux-tu, interrompitil brusquement? Seigneur, lui dit alors le garçon qui m'accompagnoit, c'est une lettre que j'ai à vous rendre de la part de don Lope de Velasco. Don Mathias prit le billet, l'ouvrit, & après l'avoir lu, dit au valet de don Lope; Mon enfant, je ne me leverois jamais avant midi, quelque partie de plaisir qu'on me pût proposer ; juge si je me everai à fix heures du matin pour me hattre, Tu peux dire à ton maître que s'il est encore à midi & demi dans l'endroit où il m'attend, nous nous y verrons. Va lui porter cette reponse. A ces mots, il s'enfonça dans son lit, & ne tarda gueres à se rendormir.

Il se leva & s'habilla fort tranquilement entre onze heures & midi. Puis il sortit, en me disant qu'il me dispensoit de le suivre; mais j'étois trop tenté de voir ce qu'il deviendroit pour lui obéir. Je marchai sur ses

nas,

Pas

per

de

fer

de

àí

fut

l'a

Ce

Lo

tei

ve

pi

te

111

fe

de

P

M

9

qib

at-

s'il

10-

na-

on-Ia-

te-

nce

ans

oit

rté

lui

m-

it-

le

tre

on

il-

let

re-

de

ne

e,

re

d,

é,

t,

nţ

em

115

e-

52

pas, jusqu'au pré de saint Jerôme, où j'appercus don Lope de Velasco qui l'attendoit de pied ferme. Je me cachai pour les observer tous deux, & voici ce que je remarquai de loin. Ils se joignirent, & commencerent à se battre un moment après. Leur combat fut long. Ils se pousserent tour à tour l'un l'autre avec beaucoup d'adresse & de vigueur. Cependant la victoire se déclara pour don Lope. Il perça mon maître, l'étendit par terre, & s'enfuit fort satisfait de s'être si bien vengé. Je le trouvai fans connoissance, & presque deja sans vie. Ce spectacle m'attendrit, & je ne pus m'empêcher de pleurer une mort à laquelle, sans y penser, j'avois servi d'instrument. Neanmoins, malgré ma douleur, je ne laissai pas de songer à mes petits intérêts. le m'en retournai promptement à l'hôtel sans rien dire. Je fis un paquet de mes bardes, où je mis par mégarde quelques nipes de mon maître; & quand j'eus porté cela chez le barbier, où mon habit d'homme à bonnes fortunes étoit encore? je repandis dans la ville l'accident funefic dont j'avois été témoin. Je le contai à qui voulut l'entendre, & furtout je ne manquai pas d'aller l'annoncer à Rodriguez. Il en parut moins affligé, qu'occupé des mesures qu'il avoit à prendre là-deflus. Il affembla fes domestiques, leur ordonns de le suivre, & nous nous rendimes tous au pré de faint Jerôme. Nous enlevâmes don Mathias, qui respiroit encore, mais qui moutut trois heures

Te

Te

ga M

l'a bio

> ba en

je

Va

av

après qu'on l'eut transporté chez lui. Ainfi périt le seigneur don Mathias de Silva, pour s'être avisé de lire mal-à-propos des billets doux supposés.



CHAPITRE IX.

Quelle personne il alla servir après la mort de don Mathias de Silva.

Uelques jours après les funérailles de don Mathias, tous ses domestiques, furent payés & congédiés. J'établis mon domicile chez le petit barbier, avec qui je commençois à vivre dans une étroite liaison. le m'y promettois plus d'agrément que chez Mélendez. Comme je ne manquois pas d'argent, je ne me hâtai point de chercher une nouvelle condition. D'ailleurs, j'étois devenu difficile sur cela. Je ne voulois plus fervir que des personnes hors du commun; encore avois-je réfolu de bien examiner les postes qu'on m'offriroit. Je ne croyois pas le meilleur tropi bon pour moi, tant le valet d'un jeune seigneur me paroissoit alors présérable aux autres valets.

En attendant que la fortune me présentat une maison telle que je m'imaginois la mériter, je pensai que je ne pouvois mieux faire que de consacrer mon oissveté à ma belle Laure, que je n'avois point vue depuis que nous nous étions si plaisamment détrompés.

Je no pouvois, sans passer pour un extravagant, mettre cet habit que pour me dégusser.
Mais outre que le mien n'avoit pas encore
l'air trop mal propre, j'étois bien chausse &
bien coeffé. Je me parai donc, à l'aide du
barbier, d'une maniere qui tenoit un milieu
entre don César & Gil Blas. Dans cet état,
je me rendis à la maison d'Arsenie. Je trouvai Laure seule dans la même salle, où je lui
avois déja parlé. Ah! c'est vous, s'ecriat-elle, aussi-tôt qu'elle m'apperçut. Je vous
croyols perdu. Il y a sept ou huit jours que
je vous ai permis de me venir voir. Vous
n'abusez point, à ce que je vois, des libertes

que les dames vous donnent.

infi

our

ets

141

de fu-

0+

m-

Je

é-

II-

ne

e-

T-

n-

es

18

et

-

it

e

e

8

Je m'excufai fur la mort de mon maître, fur les occupations que j'ayois eues, & j'ajoutai fort poliment que dans mes embarras même, mon aimable Laure avoit toujours ete présente à ma pensée. Cela étant, me ditelle, je ne vous ferai plus de reproches, & je vous avouerai que j'ai aussi songé à vous. D'abord que j'ai appris le malheur de don Mathias, j'ai formé un projet qui ne vous deplarra peut-être point. Il y a long-tems que j'entends dire à ma maîtreffe qu'elle veut avoir chez elle une espece d'homme d'affaires; un garçon qui entende bien l'œconomie, & qui tienne un registre exact des sommes qu'on lai donnera pour faire la dépense de la maison. J'ai jette les yeux sur votre seigneurie. Il me semble que vous ne remplirez point B b 3

d' fa

b

fe

I

Jaioq

point mal cet emploi. Je sens, lui répondisje, que je m'en acquitterai à merveilles. J'ai
lu les œconomiques d'Aristote, & pour tenir
des registres, c'est mon fort... Mais, mon
enfante, poursuivis-je, une difficulté m'empêche d'entrer au service d'Arsenie. Quelle
difficulté, me dit Laure? J'ai juré, lui repliquai-je, de ne plus servir de bourgeois.
J'en ai même juré par le Stix. Si Jupiter
n'osoit violer ce serment, jugez si un valet
doit le respecter? Qu'appelles-tu des bourgeois, repartit froidement la soubrette? Hour
qui prends-tu les comediennes? Les prends-tu
pour des avocates, ou pour des procureuses?
Oh! sçache, mon ami, que les comédiennes sont nobles, archi-nobles par les alliances qu'elles contractent avec les grands
feigneurs.

Sur ce pied-là, lui dis-je, mon infante, je puis accepter la place que vous me destinez, je ne dérogerai point. Non, sans doute, répondit-elle, passer de chez un petit-maître au service d'une héroine de théâtre, c'est être toujours dans le même monde. Nous allons de pair avec les gens de qualité. Nous avons des équipages comme eux, nous faisons aussi bonne chere, & dans le fonds, on doit nous confondre ensemble dans la vie civile. En esset, ajouta-t-elle, à considerer un marquis & un comédien dans le cours d'une journée, c'est presque la même chose. Si le marquis pendant les trois quarts du jour est par son rang au-dessus du comédien, le comédien

is.

ai

ir

on ê-

lle

eis. er

et

ur-

tu

1

1.

dien pendant l'autre quart s'éleve encore davantage au dessus du marquis par un rôle d'empereur, ou de roi qu'il représente. Cela fait, ce me semble, une compensation de noblesse & de grandeur qui nous égale aux perfonnes de la cour. Oui vraiment, repris-je. vous êtes de niveau, sans contredit, les uns aux autres. Peste, les comédiens ne sont pas de maroufles, comme je le croyois, & vous me donnez une forte envie de fervir de si honnêtes gens. Hé bien, repartit-elle, tu n'as qu'à revenir dans deux jours. Je ne te demande que ce tems-là pour disposer ma maîtresse à te prendre. Je lui parlerai en ta faveur. J'ai quelque ascendant sur son esprit. Je suis persuadée que je te ferai entrer ici.

Je remerciai Laure de sa bonne volonté. Je lui témoignai que j'en étois pénétré de reconnoissance, & je l'en assurai avec des transports, qui ne lui permirent pas d'en douter. Nous eûmes tous deux un affez long entretien, qui auroit encore duré, si un petit laquais ne sût venu dire à ma princesse, qu'Arsénie la demandoit. Nous nous separâmes. Je sortis de chez la comédienne, dans la donce espérance d'y avoir bientôt bouche à cour, & je ne manquai pas d'y retourner deux jours après. Je t'attendois, me dit la suivante, pour t'assurer que tu es commensal dans cette maison. Viens, suis-moi. Je vais te présenter à ma maîtresse. A ces paroles, elle me mena dans un appartement composé de cinq cinq à fix pieces de plein-pied, toutes plus richement meublées les unes que les autres. Quel luxe! quelle magnificence! Je me

crus chez une vice-reine: ou pour mieux dire je m'imaginai voir toutes les richesses du monde amalfées dans un même lieu. Il eft vrai qu'il y en avoit de pluficurs nations, & qu'on pouvoit définer cet appartement le tem-ple d'une déesse, ou chaque voyageur apportoit pour offrande quelques raretés de son pays. J'apperçus la divinité affife fur un gros carreau de fatin. Je la trouval charmante & graffe de la famée des facrifices. Elle étoit dans un déshabillé galant, & ses belles mains s'occupaient à préparer une coëffure nouvelle pour jouer fon rôle ce jour-là. Madame, lui dit la foubrette, voici l'œconome en queftion. Je puis vous affurer que vons ne scan-riez avoir un meilleur sujet. Arfénie me regarda très-attentivement, & j'eus le bonheur de ne lui pas déplaire. Comment donc, Laure, s'écria-t-elle! mais voilà un fort foli garçon. Je prévois que je m'accommoderal bien de lui. Ensuite m'adressant la parole: Mon enfant, ajouta-t-elle, vous me convenez, & je n'ai qu'un mot à vous dire : Vous ferez content de moi, si je le fuis de vous. Je sui répondis que je ferois tous mes efforts pour la fervir à son gré. Comme je vis que nous étions d'accord, je fortis for le champ pour aller chercher mes hardes, & je revins m'infaller dans cette mailon.

CHAPITRE X.

Qui n'est pas plus long que le précédent.

Létoit à peu près l'heure de la comédie. Ma maîtresse me dit de la suivre avec Laure au théâtre. Nous entrâmes dans sa loge, où elle ota son habit de ville & en prit un autre plus magnisque pour paroître sur la scene. Quand le spectacle commenca, Laure me conduisit & se plaça près de moi dans un endroit d'où je pouvois voir & entendre parfaitement bien les acteurs. Ils me déplurent pour la plûpart, à cause sans doute que don Pompéyo m'avoit prévenu contr'eux. On ne laissoit pas d'en applaudir plusieurs, & quelques-uns de ceux-là me sirent souvenir de la fable du cochon.

Laure m'apprenoit le nom des comédiens & des comédiennes, à mesure qu'ils s'offroient à nos yeux. Elle ne se contentoit pas de les nommer, la médisante en faisoit de jolis portraits: Celui-ci, disoit-elle, a le cerveau creux, celui-là est un insolent. Cette mignonne que vous voyez & qui a l'air plus libre que gracieux, s'appelle Rosarda. Mauvaise acquisition pour la compagnie. On devroit mettre cela dans la troupe qu'on leve par ordre du vice-roi de la Nouvelle Espagne, & qu'on va faire incessamment partir pour l'Amérique

mérique. Regardez bien cet astre lumineux qui s'avance: ce beau soleil couchant: c'est Cassida. Si depuis qu'elle a des amans, elle avoit exigé de chacun d'eux une pierre de taille pour en bâtir une pyramide, comme sit autresois une princesse d'Egypte, elle en pourroit faire élever une qui iroit jusqu'au troisieme ciel. Ensin, Laure déchira tout le monde par des médisances. Ah la méchante langue! Elle n'épargna pas même sa maîtresse.

Cependant, j'avouerai mon foible, j'étois charmé de ma foubrette, quoique fon caractere ne fût pas moralement bon. Elle médisoit avec un agrément qui me faisoit aimer jusqu'à sa malignité. Elle se levoit dans les entre-actes, pour aller voir fi Arfénie n'avoit pas besoin de ses services; mais au lieu de venir promptement reprendre sa place, elle s'amusoit derriere le théâtre à recueillir les fleurettes des hommes qui la cajoloient. Je la fuivis une fois pour l'observer, & je remarquai qu'elle avoit bien de connoissances. Je comptai jusqu'à trois comédiens qui l'arrêterent, l'un après l'autre, pour lui parler, & ils me parurent s'entretenir avec elle trèsfamilierement. Cela ne me plut point, & pour la premiere fois de ma vie, je sentis ce que c'est que d'être jaloux. Je retournai à ma place si rêveur & si triste, que Laure s'en apperçut aush-tôt qu'elle m'eut rejoint. Qu'astu, Gil Blas, me dit-elle avec étonnement? Quelle humeur noire s'est emparée de toi, depuis

puis que je t'ai quitté? Tu as l'air sombre & chagrin. Ma princesse, lui répondis-je, ce n'est pas fans raison. Vos allures sont un peu vives. Je viens de vous voir avec des comédiens. ... Ah le plaifant sojet de tristeffe! interrompit-elle en riant. Quoi cela te fait de la peine? Oh vraiment tu n'es pas an bout. Tu verras bien d'autres choses parmi nous. Il faut que tu t'accoutumes à nos manieres aifées. Point de jaloufie, mon enfant. Les jaloux, chez le peuple comique, paffent pour des ridicules. Auff n'y en a-t-il presque point. Les peres, les maris, les freres, les oncles & les confins font les gens du monde les plus commodes, & fouvent même c'est eux qui établissent leurs familles.

Après m'avoir exhorté à ne prendre ombrage de personne & à regarder tout tranquilement, elle me déclara que j'étois l'henreux mortel qui avoit trouvé le chemin de fon cour. Puis elle m'allura qu'elle m'almeroit toujours uniquement. Sur cette affurance, dont je pouvois douter fans puffer pour un esprit trop défiant, je lai promis de ne plus m'allarmer, & je lui tine parole. Je la vis, des le foir même, s'entretenir en particulier & rise avec des hommes. A l'iffue de la comédie, nous nous en retournames avec notre maîtreffe au logis, où Florimonde ar-riva bientôt avec trois vieux seigneurs & uncomédien qui y venoient souper. Outre Laure & moi, il y avoit pour domestiques dans cette maison

molizini

maifon une cuisiniere, un cocher & un petie laquais. Nous nous joignimes tous cinq pour préparer le repas. La cuisiniere, qui n'étoit pas moins habile que la dame jacinte, apprêta les viandes avec le cocher-La femme de chambre & le petit laquais mirent le couvert, & je dressai le buffet composé de la plus belle vaisselle d'argent & de plusieurs vases d'or. Autres offrandes que la déesse du temple avoit reçues. Je le parai de bouteilles de différens vins, & je servis d'échanson, pour montrer à ma maîtresse que j'étois un homme à tout. J'admirois la contenance des comédiennes pendant le repas. Elles faisoient les dames d'importance. Elles s'imaginoient être des femmes du premier rang. Bien loin de traiter d'excellence les seigneurs, elles ne leur donnoient pas même de la seigneurie: elles les appelloient simplement par leur nom. Il est vrai que c'éroit eux qui les gâtoient & qui les rendoient fi vaines en se familiarisant un peu trop avec elles. Le comédien de son côté, comme un acteur accoûtume à faire les héros, vivoit avec eux sans façon: il buvoit à leur santé, & tenoit, pour ainsi dire, le haut bout. Parbleu, dis-je en moi-même, quand Laure m'a démontré que le marquis & le comédien font égaux pendant le jour, elle pouvoit ajouter qu'ils le sont encore davantage pendant la nuit, puisqu'ils la passent toute entiere à boire ensemble. continued the property and a the area were domainly see deer conta

ģ

C

-

C

5

-

T

2

e e e e

Arfénie & Florimonde étoient naturelles ment enjouées. Il leur échappa mille discours hardis, entremêlés de menues faveurs & de minauderies qui furent bien favourées par ces vieux pécheurs. Tandis que ma maîtroffe en amufoit un par un badinage innocent, son amie, qui se trouvoit entre les deux autres, ne faisoit point avec eux la Suzanne. Dans le tems que je confidérois ce tableau, qui n'avoit que trop de charmes pour un vieil adolescent, on apporta le fruit. Alors je mis fur la table des bouteilles de liqueurs & des verres, & je difparus pour aller fouper avec Laure, qui m'attendoit. Hé bien, Gil Blas, me dit-elle, que penfes-tu de ces feigneurs que tu viens de voir ? Ce sont fans doute, lui répondis-je, des adorateurs d'Arfénie & de Florimonde. Non, reprit-elle, ce font de vieux voluptueux qui vont chez les coquettes fans s'y attacher. Ils n'exigent d'elles qu'un peu de complaisance, & ils sont affez généreux pour bien payer les petites bagatelles qu'on leur accorde. Graces au ciel! Florimonde & ma maîtresse sont à préfent fans amans. Je veux dire qu'elles n'ont pas de ces amans qui s'érigent en maris, & veulent faire tous les plaifirs d'une maison, parce qu'ils en font toute la dépense. Pour moi, j'en suis bien aise, & je soutiens qu'une coquette sensee doit suir ces sortes d'engagemens. Pourquoi se donner un mattre ? Il vaut mieux gagner sol à Tol un équi-Cc Tome I. page,

page, que de l'avoir tout d'un coup à ce

prix-là.

Lorsque Laure étoit en train de parler, & elle y étoit presque toujours, les paroles ne lui coûtoient rien. Quelle volubilité de langue! Elle me conta mille aventures arrivées aux actrices de la troupe du Prince, & je conclus de tous ses discours, que je ne pouvois être mieux placé pour connoître parfaitement les vices. Malheureusement j'étois dans un âge où ils ne font guere d'horreur, & il faut ajouter que la soubrette sçavoit si bien peindre les déreglemens, que je n'y envisageois que des délices. Elle n'eut pas le tems de m'apprendre seulement la dixieme partie des exploits des comédiennes, car il n'y avoit pas plus de trois heures qu'elle en parloit. Les seigneurs & le comédien se retirerent avec Florimonde, qu'ils conduisirent chez elle.

Après qu'ils furent sortis, ma maîtresse me dit en me mettant de l'argent entre les mains: Tenez, Gil Blas, voilà dix pistoles pour aller demain à la provision. Cinq ou six de nos messieurs & de nos dames doivent dîner ici. Ayez soin de nous faire faire bonne chere. Madame, lui répondis-je, avec cette somme je promets d'apporter de quoi régaler toute la troupe même. Mon ami, reprit Arsenie, corrigez, s'il vous plaît, vos expressions. Sçachez qu'il ne faut point dire la troupe: il faut dire la compagnie. On dit bien une troupe de bandits, une troupe de gueux,

une

D

CE.

ne nes

n-

nt

ut

re

Px-

as es

ec

36

s: ur

le

er

e. je la

s. il,

e

K.

IC.

une troupe d'auteurs; mais apprenez qu'on doit dire une compagnie de comédiens. Les acteurs de Madrid sur tout méritent bien qu'on appelle leur corps compagnie. Je demandai pardon à ma maîtresse de m'être servi d'un terme si peu respectueux. Je la suppliai trèshumblement d'excuser mon ignorance. Je lui protestai que dans la suite quand je parlerois de messieurs les comédiens de Madrid d'une maniere collective, je dirois toujours la compagnie.



CHAPITRE XI.

Comment les comédiens vivoient ensemble, & de quelle maniere ils traitoient les auteurs.

E me mis donc en campagne le lendemain matin, pour commencer l'exercice de mon emploi d'œconome. C'étoit un jour maigre : j'achetai par ordre de ma maîtresse, de bons poulets gras, des lapins, des perdreaux & d'autres petits pieds. Comme mesfieurs les comédiens ne sont pas contens des manieres de l'église à leur égard, ils n'en obfervent pas avec exactitude les commandemens. l'apportai au logis plus de viandes qu'il n'en faudroit à douze honnêtes gens pour bien passer les trois jours du carnaval. La cuifiniere eut de quoi s'occuper toute la matinée. Pendant qu'elle préparoit le dîner, Arfénie Cc2

C

l'e

au

qu

pa

ra

H

m

pe

P

le n'

D

11

Arfénie se leva, & demeura jusqu'à midi à sa toilette. Alors les seigneurs Rosimiro & Ricardo comédiens arriverent. Il survint ensuite deux comédiennes, Constance & Celinaura, & un moment après, parut Florimonde accompagnée d'un homme qui avoit tout l'air d'un Sener Cavallere des plus lestes. Il avoit les cheveux galamment noués, un chapeau relevé d'un bouquet de plumes seuille-morte, un haut de chausses bien étroit, & l'on voyoit aux ouvertures de son pourpoint une chemise sine avec une fort belle dentelle. Ses gands & son mouchoir étoient dans la concavité de la garde de son épeé, & il portoit son manteau avec une grace toute

particuliere:

Néanmoins quoiqu'il eut bonne mine & fut très-bien fait, je trouvai d'abord en lui quelque chose de fingulier. Il faut, dis-je en moi-même, que ce gentilhomme-là soit un original. Je ne me trompois point. C'étoit un caractere marqué. Dès qu'il entra dans l'appartement d'Arfénie, il courut, les bras ouverts, embraffer les actrices & les acteurs, l'un après l'autre, avec des démonstrations plus outrées que celles des petits-maîtres. Je ne changeai point de sentiment, lorsque je l'entendis parler. Il appuyoit fur toutes les syllabes, & prononçoit ses paroles d'un ton emphatique avec des gestes & des yeux accommodés au sujet. J'eus la curiosité de demander à Laure ce que c'étoit que ce cavalier: Je te pardonne, me dit-elle, ce monvement &

38

ei-

it

8.

n

es t₂

-

le

it &

te

ries.

n

nit

8

日発展の

. 30100

ment curieux: il est impossible de voir & d'entendre pour la premiere fois le seigneur Carlos Alonfo de la Ventoléria, sans avoir l'envie qui te presse. Ja vais te le peindre au naturel. Premierement, c'est un homme qui a été comédien. H a quitté le théâtre par fantaisse & s'en est depuis repenti par raison. As-tu remarque ses cheveux noirs ? Hs font teints auffi-bien que fes fourcils & fa moustache. Il est plus vieux que Saturne. Cependant comme au tems de sa naissance, ses parens ont negligé de faire écrire son nom ! sur les registres de sa paroisse, il profite de leur negligence, & se dit plus jeune qu'il n'est de vingt bonnes années pour le moins. D'ailleurs, c'est le personnage d'Espagne le plus rempli de lui-même. Il a passé les douze premiers lustres de sa vie dans une ignorance crasse; mais pour devenir scavant, il a pris un précepteur qui lui a montré à épeller en grec & en latin. De plus, il fçait par cœur une infinité de bons contes, qu'il a récités tant de fois comme de son cru, qu'il est parvenu à se figurer qu'ils en sont effectivement. Il les fait venir dans la conversation, & on peut dire que son esprit brille aux dépens de fa mémoire. Au reste, on dit que c'est un grand acteur. Je veux le croire pieusement. Je t'avouerai toutefois qu'il ne me plait point. Je l'entends quelquefois déclamer ici, & je lui trouve entr'autres défauts une prononciation trop affectée, avec une - torals south as an C calli elem . . . voix

voix tremblante qui donne un air antique &

ridicule à fa déclamation.

Tel fut le partiait que ma fouhrette me fit de cet histrion honoraire, & voritablement, je n'ai jamais vu de mortel d'un maintien plus orqueilleux. Il faifoit austi le beau parleus, il ne manqua pas de tirer de fon fac deux on trois contes qu'il débits d'un sir imposant le bien étudié. Dune autre part, les comédia ennes & les comédiens, qui n'étoient point venus là pour se taire, ne furent pas muets. lle commencerent à s'entretenir de Jeurs camarades abiens d'une maniere peu charitable, à la vérité i mais c'est une chose qu'il fant pardonner aux comédiens comme aux auteurs. La converfation s'échanffa donc contre le prochain : Vous ne fçavez pas, mefdames, dit Roffmiro, un nouveau trait de Céfarino, notre cher confrere. Il a ce matin acheté des bas de foie, des rubans & des dentelles, qu'il s'est fait apporter à l'assemblée par un petit page, comme de la part d'une comtesse. Quelle friponnerie ! dit le feigneur de la Ventoléria en souriant d'un air fat & vain? De mon teme on étoit de meilleur foi. Nous ne songions point à composer de pareilles fables. Il est vrai que les femmes de qualité nous en épargnoient l'invention. Ellet faifoient elles mêmes les emplenes. Alles aven ent cette fantaifie là. Parblon, die Ricardo. du même tont corre fantaifie les tient bien encore & s'il stole permis de s'expliquer la deffus ... mais il faut taire ces fortes d'aven-

tures.

tures, for tout quand les personnes d'un cer-

tain rang y fant intéressées.

の上記行の社会は

213

7

r G

ki

171

H

Messeurs, interrompit Florimonde, laissezlà de grace vos bonnes fortunes, elles font connues de toute la terre. Parlons d'Isménie. On dit que ce seigneur, qui a fait tant de dépenses pour elle, vient de lui échapper. Qui vraiment, s'écria Constance, & je vous dirai de plus qu'elle perd un petir homme d'affaires qu'elle auroit indubitablement ruine. le fgais la chose d'original Son Mercure a fait un qui pro que : il a porté au feigneur un billet qu'elle écrivoit à l'homme d'affaires, & a remis à l'homme d'affaires une lettre qui s'adressoit au seigneur. Voilà de grandes pertes, ma mignone, reprit Florimonde. Oh! pour selle du seigneur, reprit Constance, elle est peu considérable. Le cavalier a mangé presque tout son bien ; mais le petit homme d'affaires ne faisoit que d'entrer sur les rangs, Il n'a point encore passé par les mains des coquettes. C'est un sujet a regretter,

Ils s'entretinent à pen près de cette forte avant le dîner, & leur entretien rouls sur la même matiere, lersqu'ils surent à table. Comme je ne finirois point, b j'entreprenois de rapporter tous les autres discours pleins de médifance ou de fatuité que j'entendis ; le lecteur trouvers bon que je les supprimes pour lui conter de quelle façon sus reçu un pauvre diable d'auteur, qui arriva chez Arse-

nie fun la fe du repast

Notre

Nôtre petit laquais vint dire tout haut 2 ma maîtresse: Madame, un homme en linge fale, crotté jusqu'à l'échine, & qui, fauf votre respect, a tout l'air d'un poete, demande à vous parler. Qu'on le fasse monter, repon? dit Arfenie. Ne bougeons, messeurs, c'est un auteur. Effectivement, c'en étoit un, dont on avoit accepté une tragédie & qui apportoit un rôle à ma maîtresse. Il s'appelloit Pedro de Moya. Il fit en entrant cinq ou fix profondes réverences à la compagnie, qui ne se leva, ni même ne le falua point. Arfénie répondit seulement par une simple inclination de tête aux civilités dont il l'accabloit. Il s'avança dans la chambre d'un air tremblant & embarraffe. Il laiffa tomber ses gands & fon chapeau. H les ramassa, s'approcha de ma maîtresse; & lui présentant un papier plus respectueusement qu'un plaideur ne présente un placet à son juge : Madame, lui dit-il, agréez, de grace, le rôle que je prends la liberté de vous offrir. Elle le reçut d'une maniere froide & méprifante, & ne daigna pas meme repondre au compliment. and St zalan

Cela ne rebuta point notre auteur, qui se servant de l'occasion pour distribuer d'autres personnages, en donna un à Rosimiro, & un autre à Florimonde, qui n'en userent pas plus honnêtement avec lui qu'Arsénie. Au contraire, le comédien, sort obligeant de son naturel; comme ces messieurs le sont pour la plûpart, l'insulta par de piquantes railleries.

Pédro de Moya les sentit. Il n'osa toutesois les relever, de peur que sa piece n'en pâtit. Il se retira sans rien dire, mais vivement touché, à ce qu'il me parut, de la réception que l'on venoit de lui faire. Je crois que dans son dépit, il ne manqua pas d'apostropher en lui-même les comédiens comme ils le méritoient; & les comédiens de leur côté, quand il sut sorti, commencerent à parler des auteurs avec beaucoup de respect: Il me semble, dit Florimonde, que le seigneur Pédro

de Moya ne s'en va pas fort satisfait.

Hé! madame, s'écria Rosimiro, de quei vous inquiétez-vous? Les auteurs sont-ils dignes de notre attention? Si nous allions de pair avec eux, ce seroit le moyen de les gâter. Je connois ces petits messieurs; je les connois; ils s'oublieroient bientôt. tons-les toûjours en esclayes, & ne craignons point de lasser leur patience, Si leurs chagrins les éloignent de nous quelquefois, la fureur d'écrire nous les ramene, & ils sont encore trop heureux, que nous voulions bien jouer leurs pieces. Vous avez raison, dit Arfénie; nous ne perdons que les auteurs dont nous faisons la fortune. Pour ceux-là, fi-tôt que nous les avons bien places, l'aise les gagne, & ils ne travaillent plus. Henreulement la compagnie s'en console, & le publie n'en souffre point.

On applaudit à ces beaux discours, & il se trouva que les auteurs, malgré les mauvais traitemens qu'ils recevoient des comédiens,

20101

leur en devoient encore de reste. Ces histrions les mettoient au-dessous d'eux, & certes ils ne pouvoient les mépriser davantage.



CHAPITRE XII.

Gil Blas se met dans le goût du théâtre, il s'abandonne aux délices de la vie comique, & s'en dégoûte peu de tems après.

Es convives demeurerent à table, jusqu'à ce qu'il fallut aller au théâtre. Alors ils s'y rendirent tous. Je les suivis, & je vis encore la comédie ce jour-là. J'y pris tant de plaisir, que je résolus de la voir tous les jours. Je n'y manquai pas, & insensiblement je m'accoûtumai aux acteurs. Admirez la force de l'habitude. J'étois particulierement charmé de ceux qui brailloient & gesticuloient le plus sur la sçene, & je n'étois pas seul dans ce goût-là.

La beauté des pieces ne me touchoit pas moins, que la maniere dont on les représentoit. Il y en avoit quelques-unes qui m'enlevoient, & j'aimois entr'autres celles où l'on faisoit paroître tous les cardinaux, ou les douze pairs de France. Je retenois des morceaux de ces poëmes incomparables. Je me souviens que j'appris par cœur en deux jours une comédie entiere, qui avoit pour titre: La Reine des Fleurs. La Rose, qui étoit la reine,

reine, avoit pour confidente la Violette, & pour écuyer le Jasmin, Je ne trouvois rien de plus ingénieux que ces ouvrages, qui me sembloient faire beaucoup d'honneur à l'esprit de nôtre nation.

Je ne me contentois pas d'orner ma mémoire des plus beaux traits de ces chef-d'œuvres dramatiques. Je m'attachai à me perfectionner le goût; & pour y parvenir sûrement, j'écoutois avec une avide attention tout ce que disoient les comédiens. S'ils louoient une piece, je l'estimois. Leur paroissoit-elle mauvaise, je la méprisois. Je m'imaginois qu'ils se connoissoient en pieces de théâtres, comme les jouailliers en diamants, Néanmoins la tragédie de Pédro de Moya eut un très grand succès, quoiqu'ils eussent jugé qu'elle ne réussiroit point. Cela ne fut pas capable de me rendre leurs jugemens suspects, & j'aimai mieux penser que le public n'avoit pas le sens commun, que de douter de l'infaillibilité de la compagnie. Mais on m'affura de toutes parts qu'on applaudissoit ordinairement les pieces nouvelles, dont les comédiens n'avoient pas bonne opinion, & qu'au contraire celles qu'ils recevoient avec applaudissement, étoient presque toujours sifflées. On me dit que c'étoit une de leurs regles de juger si mal des ouvrages; & là-dessus on me cita mille succès de pieces qui avoient démenti leurs décisions. l'eûs besoin de toutes ces preuves pour me désabuser.

Je n'oublierai jamais ce qui arriva un jour qu'on

qu'on représentoit pour la premiere fois une. comédie nouvelle. Les comédiens l'avoient trouvé froide & ennuyeuse. Ils avoient même juré qu'on ne l'acheveroit pas. Dans cette penfée, ils en jouerent le premier acte, qui fut fort applaudi. Cela les étonna. Ils jouent le fecond acte; le Public le reçoit encore mieux que le premier. Voilà mes afteurs déconcertés. Comment diable, dit Rofimiro, cette comédie prend. Enfin, ils jouent le proisieme acte, qui plut encore davantage. Je n'y comprens rien, dit Ricardo: nous avons eru que cette piece ne feroit pas goutée; voyez le plaifir qu'elle fait à tout le monde. Messeurs, dit alors un comédien fort naivement, c'est qu'il y a dedans mille traits d'elprit que nous n'avons pas temarqués.

Je ceffai donc de regarder les comédiens comme d'excellens juges, & je devins un juste appréciateur de leur mérite. Ils justificient parfaitement tous les ridicules qu'on leur donnoit dans le monde. Je voyois des actrices & des acteurs que les applaudissemens avoient gatés, & qui se considérant comme des objets d'admiration, s'imaginoient saire grace au Public, lorsqu'ils jouoient. J'étois choqué de leur défauts: mais par malheur je trouvai un peu trop à mon gre leur façon de vivre, & je me plongear dans la débauche. Comment aurois je pu m'en défendre? Tous les discours que j'entendois parmi eux, étoient pernicieux pour la jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contributat à me corrompre. Quand je n'aurois pas seu les discours pas seu le propose le particieux pour la jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contributat à me corrompre. Quand je n'aurois pas seu les discours pas seu les discours pas seu le particieux pour la jeunesse, & je ne voyois rien qui ne contribute à me corrompre. Quand je n'aurois pas seu le particieux pour la jeunesse de leur des particieux pour la jeunesse de leur de leu

fou ce qui se passoit chez Cassida, chez Constance, & chez les autres comédiennes, la maison d'Arsenie toute seule, n'étoit que trop capable de me perdre. Outre les vieux seigneurs dont j'ai parlé, il y venoit des petitsmaîtres, des enfans de samille, que les usuriers mettoient en état de faire de la dépense, & quelquesois on y recevoit aussi des traitans, qui bien soin d'être payés comme dans seur assemblées pour leur droit de présence, payoi-

ent là pour avoir droit d'être préfens.

Florimonde, qui demeuroit dans une maifon voifine, dinoit & soupoit tous les jours
avec Arsenie. Elles paroissoient toutes deux
dans une union qui surprenoit bien des gens.
On étoit étonne que des coquettes sussent
en si bonne intelligence, & Pon s'imaginoit
qu'elles se brouilleroient tôt ou tard pour
quelque cavalier: mais on connoissoit ma
ces amies parsaites. Une solide amitié les
unissoit. Au lieu d'être jasouses comme les
autres semmes, elles vivoient en commun.
Elles aimoient mieux partager les dépouilles
des hommes, que de s'en disputer sottement
les soûpirs.

Laure, à l'exemple de ces deux illustres afsociées, profitoit aust de ses beaux jours. Elle
m'avoit bien dit que je versois de belle choses.
Cépendant je ne sis point le jaloux; j'avois
promis de prendre la-dessus l'esprit de la compagnie. Je dissimulai pendant quelques jours.
Je me contentois de lui démander le nom des
hommes avec qui je la voyois en convertation

Tome I.

Dd

parti-

particuliere. Elle me répondoit toujours que c'étoit un oncle, ou un cousin. Qu'elle avoit de parens! Il falloit que sa famille fût plus nombreuse que celle du roi Priam. La soubrette ne s'en tenoit pas même à ses oncles. & à ses cousins, elle alloit encore quelquesois amorcer des étrangers, & faire la veuve de qualité chez la bonne vieille dont j'ai parlé. Enfin Laure, pour en donner au lecteur une idée juste & précise, étoit aussi jeune, aussi jolie, & aussi coquette que sa maîtresse, qui n'avoit point d'autre avantage sur elle, que celui de divertir publiquement le public. Je cédai au torrent pendant trois semaines. Je me livrai à toute sorte de voluptés. Mais je dirai, en même-tems, qu'au milieu des plaifirs. je sentois souvent naître en moi des remords qui venoient de mon éducation, & qui mêloient une amertume à mes délices. La débauche ne triompha point de ces remords: au contraire, ils augmentoient à mesure que je devenois plus débauché; & par un effet de mon heureux naturel, les désordres de la vie comique commencerent à me faire hor-Ah! misérable, me dis-je à moimême, est-ce ainsi que tu remplis l'attente de ta famille? N'est-ce pas assez de l'avoir trompée, en prenant un autre parti que celui de précepteur? Ta condition servile te doit-elle empêcher de vivre en honnête homme? Te convient-il d'être avec de gens fi vicieux? L'envie, la colere, & l'avarice regnent chez les uns; la pudeur est bannie de chez

chez les autres; ceux-ci s'abandonnent à l'intempérance & à la paresse; & l'orgueil de ceux-là va jusqu'à l'insolence. C'en est fait je ne veux pas demeurer plus long-tems avec les sept péchés mortels.

FIN du PREMIER VOLUME.



LERNIE TON THE SHIP OF SHIP OF SHIP Markett and the state of the first of the fi entre de la companya AND THE RESIDENCE OF THE A Commence of the second Man the second of the second o and the second of the second o 10 NO 19000 The second of th * Inglesia of the State of the Amelican program of the action of the state of the state of The contract of the same of th Commence and the same and the Marie Partie of the Quality of the Property THE WAY TO SELECT SAME THE MEDIT OF THE PARTY OF CHARLES TO SECURE OF THE PARTY The second surgery The site was a second The section of the same of the section of the section of the section of The second of the second second second 2000 there were the support to the second The state of the s

CPKN45CPKN45CPKN45CPKN45 C4KN45C4KN45CPKN45CPKN45

TABLE

DES CHAPITRES

Contenus dans ce premier volume.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE I.	DE la vaissance de Es de son éducat	Gil Bless
CHAP. II. Des	allarmes qu'il eut en a	llant à Pen-
ville, & avec	quel homme il soupa	territoria 4
fur la route;	la tentation qu'eut qu'elle en fut la Sui	te, & com-
ment Gil Bl	as tomba dans Carybo cylla.	de, en vou- 14
CHAP, IV. De	cylla. Scription du Souterrein Gil Blas.	es quelles
CHAP. V. De	l'arrivée de plusieurs	autres vo-
	souterrein, & de l'ag	
	la tentatione que fit Gi quel en fut le succès.	
CHAP. VII. I	de ce que fit Gil Blas	ne pourvant
faire mieux.	Removed to	CHAP.

TABLE

18일 : 경영소 : 14일 12일 : 14일 12일 12일 12일 12일 12일 12일 12일 12일 12일 12
CHAP. VIII. Gil Blas accompagne les voleurs. Quel exploit il fait sur les grands chemins. 40
CHAP. IX. De l'évenement sérieux qui suivit
cette aventure. CHAP. X. De quelle maniere les voleurs en userent avec la dame. Du grand dessein que forma
Gil Blas & quel en fut l'évenement. 47
CHAP. XI. Histoire de donna Mencia de Mos-
quera. CHAP. XII. De quelle maniere désagréable Gil
Blas & la dame furent interrompus. 67 CHAP. XIII. Par quel bazard Gil Blas sortit
enfin de prison, & où il alla.
CHAP, XIV. De la réception que donna Mencia lui fit à Burgos.
CHAP. XV. De quelle façon s'habilla Gil Blas,
au nouveau présent qu'il reçut de la dame &
dans quel équipage il partit de Burgos. 83 CHAP. XVI. Qui fait voir qu'on ne doit pas
trop compter sur la prospérité. 89
CHAP. XVII. Quel parti prit Gil Blas après Paventure de l'hôtel garni.
a de la constant de l

CHARCHARTHACHACHA

LIVRE SECOND.

CHAPITRE I. PAbrice mene & fait recevois
Gil Blas chez le licencié Sedillo. Dans quel état étoit ce chanoine. Portrait de sa gouvernance.

CHAP.

DES MATIERES.

CHAP. II. De quelle maniere le chanoine tombé malade, fut traité; ce qu'il en arr Es ce qu'il laissa par testament à Gil Blas.	iva;
CHAP. III. Gil Blas s'engage au service docteur Sangrado, & devient un célebre	e du mé-
decin. CHAP. IV. Gil Blas continue d'exercer la decine avec autant de succès que de cap.	acité.
Aventure de la bague retrouvée. CHAP. V. Suite de l'aventure de la bagu trouvée; Gil Blas abandonne la médecin	, छ
le sejour de Valladolid. Chap. VI. Quelle route il prit en sortant de ladolid, & quel bomme le joignit en chemin.	160
CHAP. VII. Histoire du garçon barbier. CHAP. VIII. De la rencontre que Gil Bl. son compagnon sirent d'un bomme qui tre	as &
des croûtes de pain dans une fontaine; l'entretien qu'ils eurent avec lui.	198
CHAX. IX. Dans quel état Diégo retrouv famille; & après quelles réjouissances Gil & lui se séparerent.	Blas

泰米鲁米鲁米鲁米鲁米鲁米鲁米鲁米鲁米鲁米鲁

LIVRE TROISIEME.

CHAPITRE I. DE l'arrivée de Gil Blas à Madrid & du premier maître qu'il servit dans cette ville, 213 CHAP. II. De l'étonnement où sut Gil Blas de rencontrer à Madrid le capitaine Rolando: & des choses curisuses que ce voleur lui raçonta. 224 CHAP.

CHAP. III. Il fort de chez don Burnard de Caf-
til Blazo, & va servir un petit-mattre. 233
CHAP. IV. De quelle maniere Gil Blas fit con-
noissance avec les valets des perit-maures; du
secret admirable qu'ils lui enseignerent pour
avoir à peu de frais la réputation d'homme
d'eforit & du ferment fingulier qu'ils lui firem
Calve de sus succes day bushua desh succession
d'esprit & du serment singulier qu'ils lui sirem faire. 246 CHAP. V. Gil Blus devient bomme à bonnes
CHAP. V. Gil Bias aevient bomme a bonnes
fortunes. Il fait connoissance avec une joiet
personne. 255
personne. CHAP. VI. De l'entretien des quelques seigneurs
fur les comédiens de la troupe du Prince. 267
CHAT. VII. Histoire de Don Pompéyo de Castro.
274
CHAP. VIII. Quel accident obligea Gil Blas à
chercher une nouvelle condition. 285
CHAP. IX. Quelle personne il alla servir après
la mort de don Mathias de Silva. 292
CHAP. X. Qui n'est pas plus long que le précé-
dent. 297
CHAP. XI. Comment les comédiens vivoient en-
semble, & de quelle maniere ils traitoient les
auteurs. 303
CHAP. XII. Gil Blas fe met dans le goût du
ebéatre, il l'abandonne aux délices de la vie
comique, & s'en dégoûte peu de tems après. 310
Charlet and the correct and the first and the

Fin de la Table des Chapitrés.

4 action of the Warter 1900 per property

Michiel Co du grence vola

